

PANSER GAZA

ALI BENZIANE

Le lendemain du 7 octobre 2023, en riposte aux attaques du Hamas, l'armée sioniste a mené une offensive sans précédent dans l'histoire du conflit israélo-palestinien, par sa violence aveugle et par la propagande d'envergure qui a accompagné les morts quotidiennes de femmes et d'enfants.

Ce livre veut montrer que cette violence sidérante et cette haine irrationnelle ont un sens. Elles trouvent leurs fondements dans le sionisme messianique, une alliance contre-nature entre un judaïsme parodique et un nationalisme suprémaciste. De quoi cette nouvelle religion est-elle le nom ? Quelles sont les rouages de la machine mythologique sioniste qui s'est activée en 1948 ? Quelle est la place d'une technique toute-puissante dans le projet messianique israélien ? Que se passe-t-il réellement derrière le massacre des innocents, dans ce camp à ciel ouvert qu'est la bande de Gaza ? Répondre à ces questions a nécessité un travail de déconstruction méthodique du sionisme messianique : poésie, philosophie, pensée traditionnelle et théologique, anthropologie et géopolitique s'entrecroisent pour donner une réflexion inédite et révélatrice d'une idéologie qui mène non seulement les palestiniens à leur perte mais aussi les juifs... et peut-être le monde.

Présentation de l'auteur :

Docteur en pharmacie de formation, Ali Benziane est un poète, écrivain et essayiste marocain. Après avoir soutenu sa thèse de doctorat, il suit un master en philosophie et didactique des sciences. Il a publié un roman : *Le mur des paresseux* (Éditions Orion), deux recueils de poésie : *Tingis* (Éditions Onze) et *Couronne d'épines* (Éditions Orion), ainsi qu'un essai : *L'épreuve de vérité* (Éditions Fiat Lux).



En vente sur :
editionsfiatlux.com
Et toutes les bonnes Librairies.

21 € Prix France TTC
ISBN : 9791091157452



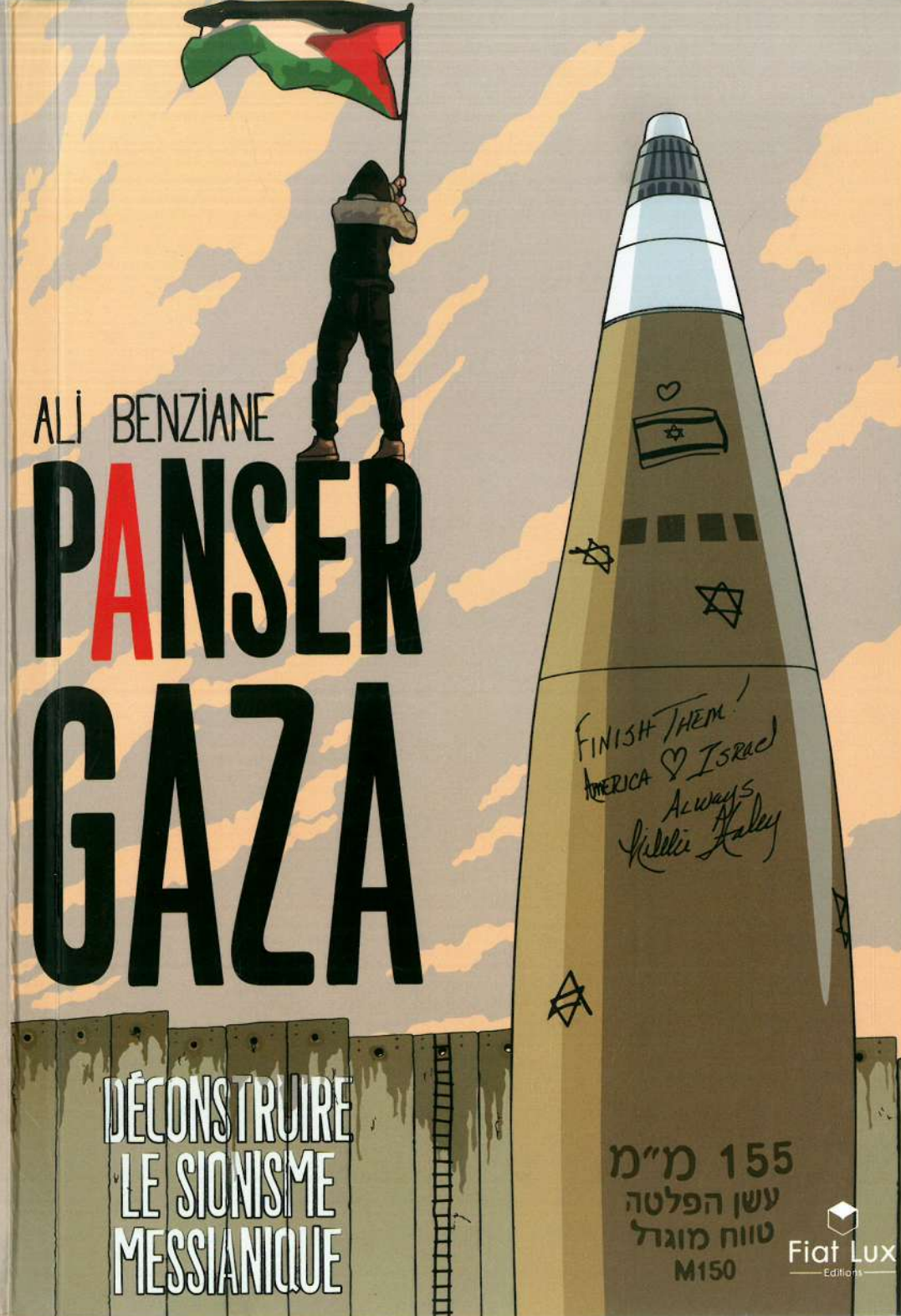
PANSER GAZA



ALI BENZIANE

ALI BENZIANE PANSER GAZA

DÉCONSTRUIRE
LE SIONISME
MESSIANIQUE



Fiat Lux
Editions

PANSER GAZA

Ali Benziane

PANSER GAZA

Préface de
Alain Santacreu

Postface de
Gabriel Hagai

Code français de la propriété intellectuelle (CPI)
Tous droits réservés pour tous pays.

Éditions Fiat lux
1^{ère} édition - Septembre 2024
ISBN : 979-10-91157-452.
Dépôt légal : 3^e trimestre 2024.

www.editionsfiatlux.com
contac@editionsfiatlux.com

Aux martyrs, aux Justes.

“Récemment, les scientifiques de l’École des sciences végétales de l’Université de Tel-Aviv ont annoncé avoir enregistré avec des microphones à ultrasons sensibles les cris de douleur que les plantes émettent lorsqu’elles sont coupées ou lorsqu’elles manquent d’eau. Il n’y a pas de micros à Gaza.”

Giorgio Agamben, *Le silence de Gaza*,
30 octobre 2023.

“Alors se taisent les muses, et la vérité commence à vaciller comme un fanal dans un souffle mauvais.”

Ernst Jünger, *Sur les falaises de marbre*.

AVANT-PROPOS

Un mois jour pour jour après le 7 octobre 2023, suite à une longue nuit d'insomnie, j'écrivis d'une seule traite un texte sur le massacre des Palestiniens à Gaza. Aussitôt terminé, je l'envoyai au petit matin à un journaliste qui travaillait pour un média français en ligne, réputé anti-système et qui avait particulièrement brillé par son courage lors de la crise Covid. Le journaliste en question me répondit rapidement, très enthousiaste à l'idée de publier mon article, en me proposant de le prolonger avec un entretien vidéo. Après un rapide échange par mail, les jours passèrent et il n'y eut plus aucun signe de vie de sa part. Un étrange silence qui fut brisé par la parution d'une tribune sur le site du média en question, écrite par son directeur de publication et rédacteur en chef. Dans cette tribune, ce dernier essayait de justifier son refus de publier des articles "engagés" sur le conflit en cours à Gaza en raison d'un soi-disant devoir de neutralité journalistique, tout en précisant que sa décision allait à l'encontre d'une partie de sa rédaction. Venant d'un média que je respectais pour son courage et sa lutte pour la vérité, ma déception fut immense. Mais elle allait me donner l'impulsion nécessaire pour écrire ce livre : *Panser Gaza*, un cri du cœur motivé par la nécessité impérieuse de comprendre un génocide qui, pour la première fois dans l'Histoire, se déroule sous les yeux du monde entier. Et pour tenter d'exprimer ce que le langage ne peut appréhender, pour essayer d'abord de panser les blessures béantes qui torturent ma conscience, j'ai d'abord privilégié la forme poétique. Pour dire l'indicible, Paul Celan a écrit sa poésie comme un long et tortueux écho prolongeant la détonation qui a tué sa mère dans un camp de concentration nazi. De même, je vois mes poèmes comme

la continuité des cris de mères éplorées et des hurlements d'enfants estropiés, au milieu de la fureur et de la destruction du camp à ciel ouvert de Gaza. De ces expériences émotionnelles intenses, j'ai gardé dix poèmes qui précèdent chaque chapitre du livre. Ensuite, il s'agissait de penser l'impensable, de comprendre ce qui semblait être au-delà de toute logique. Les questions se bousculaient : si ses véritables ennemis sont les hauts dirigeants du Hamas, comment se fait-il qu'avec toute la technologie militaire dont il dispose, l'État sioniste ne peut engager des exécutions ciblées comme il l'a déjà fait à plusieurs reprises par le passé ? Pourquoi détruire toutes les infrastructures et les bâtiments de Gaza alors que la plupart des combattants du Hamas sont cachés dans des souterrains ? Pourquoi tuer autant d'enfants innocents dans ce qui s'apparente clairement à un génocide ? Une telle riposte totalement disproportionnée aux attaques du 7 octobre 2023 ne peut s'expliquer que par une guerre totale déclarée au peuple palestinien dans son ensemble, hommes, femmes et enfants, tous considérés officiellement comme des "terroristes". L'omerta entretenue par les principaux médias et le manichéisme ridicule dans lequel ces derniers veulent enfermer l'opinion publique (axe du bien sioniste contre axe du mal terroriste) montre qu'une machine redoutable s'est mise en branle dans tout l'Occident. C'est ce que j'appelle la machine mythologique et le principal objectif de cet ouvrage est la déconstruction du sionisme messianique qui déploie depuis plus de soixante-dix ans un récit de plus en plus délirant, servant à légitimer le meurtre de masse d'enfants et de civils sans défense. Les principaux rouages de cette machine ont été courageusement dénoncés par de grands intellectuels juifs, souvent israéliens, de véritables héros auxquels ce livre doit beaucoup : Yeshayahou Leibowitz, Shlomo Sand, Ilan Pappé, Norman Finkelstein, pour ne citer qu'eux. Le présent travail est un retour aux principes fondamentaux d'un sionisme suprémaciste qui s'est transformé en une nouvelle religion que je n'hésite pas à qualifier de judaïsme parodique. Le tout introduit par une préface de l'écrivain et philosophe Alain Santacreu dans laquelle il propose un "contre-sionisme" plutôt que l'essentialisant "antisionisme". En

effet, il y a autant de sionismes que de courants de pensée, qu'ils soient juifs ou non, et il est important de le préciser. Cet ouvrage s'achève par une postface du rabbin franco-israélien Gabriel Hagai, poète, linguiste et conférencier, opposant au sionisme suprémaciste et profondément engagé pour la paix. Il fallait au moins un tel foisonnement de la pensée pour décortiquer ce Léviathan qu'est devenue l'entité sioniste, ce monstre froid qui opère en toute impunité la destruction méthodique de tout un peuple. Si les Palestiniens sont les principales victimes de la guerre totale que leur livre l'État d'Israël, je considère que les premières victimes de l'entité sioniste sont les juifs eux-mêmes. Les juifs trahis par une fausse promesse de rédemption, manipulés depuis des décennies par une interprétation dévoyée de la Torah, par des extrémistes qui profitent de leur puissance idéologique et technologique pour imposer leur vision du monde et leurs pseudo-valeurs héritées des pires heures de l'Occident. Ce livre est un combat pour la vérité, celui que n'ont pas eu le courage de livrer certains esprits pourtant si prompts à se déclarer dissidents. Mais ce livre est aussi un appel aux Justes, aux êtres humains qui ne peuvent tolérer un instant de plus cette barbarie exercée par un État suprémaciste et sans pitié, avec l'espoir de contribuer à l'avènement d'un monde meilleur où la haine et la cruauté n'ont plus leur place. Pour l'heure, je considère *Panser Gaza* comme une petite pierre, modeste mais je l'espère solide, à l'édifice d'un monde plus juste et plus humain.

Ali Benziane

29 août 2024

PRÉFACE

LE CONTRE SIONISME EST UN HUMANISME

Alain Santacreu

Dans son livre, *The revolt*, sur l'histoire de l'Irgoun, Menahem Begin écrit qu'il n'y aurait pas eu d'État d'Israël sans la « victoire » de Deir Yassin. Quelle « victoire » découvrira-t-on sous les ruines de Gaza ? *Panser Gaza*, c'est penser le sionisme comme si l'on disséquait un cadavre : jusqu'ici, avant Ali Benziane, aucun intellectuel n'avait osé le faire. Cette térébrante déconstruction du messianisme sioniste s'écarte de la logique « antisioniste » : elle ouvre la voie d'une autre logique des contradictoires, celle d'un nouvel humanisme spirituel, d'un contre sionisme où tradition et révolution se retrouveraient. Puisse cette préface à ce livre fondateur participer au défrichage des chemins d'utopie qui sont la vraie quête de l'âme juive.

Qu'est-ce qui fait que l'homme est humain ou, du moins, non-inhumain ? Comment lui faire découvrir sa dignité en le rendant capable d'humanité ? Ces questions qu'Heidegger se posait en 1946, dans sa *Lettre sur l'humanisme*, alors que le monde effaré dé-

couvrait le judéocide nazi, nous devons nous les poser de nouveau, alors qu'Israël se livre à l'extermination des Palestiniens de Gaza. Heidegger refusait Sartre qui, dans sa conférence *L'existentialisme est un humanisme*, justifiait la résistance contre le nazisme, au nom de l'humanisme. J'adhère, quant à moi, malgré mon peu de sympathie pour Sartre, à cette conception d'un humanisme de la résistance, à ce combat des opprimés pour se réapproprier la dignité dont l'inhumain les a dépossédés.

La question de l'État d'Israël est politique et théologique. Elle concerne à la fois l'histoire et l'eschatologie. Le sionisme, mouvement nationaliste moderne qui exige le retour du peuple juif sur sa terre ancestrale, est un signe de contradiction autant historique, puisqu'il contredit, en l'inversant, le cours de l'histoire, que théologique, puisqu'il contredit, en l'inversant, la parole des prophètes d'Israël.

Avant le sionisme, le mouvement historial de la nation juive tendait vers l'émancipation de l'État et du territoire. L'antagonisme entre la nationalité et l'État caractérise l'essence de ce peuple dont la communauté de destin se fonde uniquement sur la Torah. Dans toute la littérature traditionnelle, on ne trouve aucune mention d'un projet d'établir en Terre sainte un État israélien. Selon le prophétisme hébreu, mais aussi la tradition rabbinique et kabbalistique, le retour à Sion est un événement messianique qui ne peut se réaliser selon les données de l'histoire humaine : son accomplissement se situe à la fin de ce monde ; ce sera un événement métahistorique, eschatologique.

Dans le judaïsme authentique, l'exil n'est pas la condition des seuls juifs mais de tous les hommes. L'exil se rapporte à une absence fondamentale : il désigne la conscience de l'imperfection du monde et contient l'espoir de sa transformation. Nous sommes tous en exil de notre humanité.

Le nationalisme est indissolublement lié au concept d'État. Le sionisme a introduit le nationalisme dans le judaïsme, alors que cette idéologie raciale, élaborée dans l'Europe du 19^e siècle, était contraire à l'esprit sémitique des rabbins. C'est dans son principe même que le

sionisme doit être rejeté car il porte en lui tous les crimes qui se sont perpétrés jusqu'à nos jours.

Le sionisme se fonde sur les représentations antisémites européennes de la modernité. Il n'hésite pas d'ailleurs à utiliser l'antisémitisme comme un dispositif de promotion et d'adhésion.

La création de l'État d'Israël a bouleversé les caractéristiques de la judéité et rompu avec une tradition plus que trimillénaire.

La Seconde Guerre mondiale, le nazisme et le judéocide ayant détruit le judaïsme diasporique et conséquemment la plus grande partie de l'opposition au sionisme, le nouvel État juif va être légitimé par la proclamation onusienne du 14 mai 1948.

On reconnaîtra dans le processus évolutif du sionisme une première phase de "solidification" matérialiste, correspondant au sionisme socialiste, de 1948 jusqu'à la Guerre des Six jours de 1967 ; puis, une seconde phase de "dissolution" spirituelle, avec l'avènement d'un nationalisme religieux syncrétiste dont l'assassinat d'Yitzhak Rabin, en 1995, marque symboliquement la prédominance. La phase de solidification, orchestrée par le Parti travailliste, a permis à la gauche israélienne d'édifier un État national à forte propension bureaucratique, au détriment des réformes sociales espérées par les pionniers sionistes, les *Chalutzim* des colonies communautaires agricoles. Ainsi, le sionisme socialiste a mis en place le dispositif étatique pour préparer le nationalisme religieux au pouvoir aujourd'hui en Israël.

Durant la première période de solidification, la grande majorité des communautés juives de la diaspora – y compris celles d'Europe et des États-Unis – restèrent plutôt indifférentes, voire opposées au sionisme et à l'État juif. Cette situation sera bouleversée par la guerre de juin 1967 qui produira un véritable retournement dans la perception du sionisme. La Guerre des Six jours, présentée par la *Hasbara*⁰¹ comme une menace existentielle et destructrice de l'État d'Israël, va raviver la terreur du judéocide. Cette angoisse collective engendrera la plus grande *Alya* ("immigration") vers Israël depuis

01. Stratégie de communication et de propagande de l'État sioniste à destination de l'étranger.

1948. Le *Shofar*, retentissant sur le mont du Temple, allait réveiller l'enthousiasme des Israéliens. Mais ce n'était plus l'espoir libérateur qui animait les premiers kibboutzim, c'était maintenant l'extrémisme religieux et colonisateur du « Bloc des croyants » (*Goush Emounim*), les partisans nationalistes suprémacistes du Rav Kook.

La défaite des armées arabes pendant la Guerre des Six jours a provoqué la disparition du panarabisme. L'ennemi absolu du sionisme sera alors remplacé, à partir de la fin des années 1980, par le terrorisme islamiste international, ce qui permettra d'exporter le conflit israélo-palestinien aux quatre coins de la planète. Ainsi, après le 11 Septembre 2001, s'inscrivant dans le cadre de la « guerre contre le terrorisme », l'État sioniste parviendra à se présenter comme le dernier rempart de l'Occident contre l'islamisme radical. Les mouvements de soutien à la cause palestinienne seront illico suspectés d'« islamo-gauchisme ». La *Hasbara* utilisera cette expression comme arme sémantique et, à coups de matraquage médiatique et d'actions en justice, l'amalgame critique d'Israël/antisionisme et antisémitisme s'imposera peu à peu dans tous les esprits jusqu'à prendre valeur juridique. Le sionisme, assimilé à l'État juif, devient alors synonyme de judéité.

Durant 57 ans, nous avons vécu le septième jour de « La Guerre des Six jours ». Les « massacres du 7 octobre » ont amené l'État sioniste, dans sa riposte disproportionnée, à intensifier son annihilation stratégique du peuple palestinien. Nous assistons maintenant à l'acmé de décennies de persécutions et d'épurations que Gilles Deleuze, au siècle dernier, qualifiait déjà de génocide : « On dit que ce n'est pas un génocide. Et pourtant c'est une histoire qui comporte beaucoup d'Oradour, depuis le début. C'est un génocide mais où l'extermination physique reste subordonnée à l'évacuation⁰². »

02. Gilles Deleuze in *Deux régimes de fous*, Minuit, 1983, p. 221.

La référence biblique est le socle qui légitime l'État d'Israël. En 1967, Israël s'est référé au "Grand Israël" biblique, comme les sionistes l'avaient fait en 1948. Si l'on a accepté, en 1948, le terrorisme de l'Irgoun et des groupes Stern, si l'on a accepté les usurpations et exactions territoriales de 1967, alors il est "normal" que l'on accepte le génocide d'aujourd'hui, au nom d'une interprétation strictement littérale et pragmatiste de la Torah !

Le néo-sionisme religieux qui s'est substitué au sionisme socialiste, reprend la théorie syncrétiste du Rabbin Abraham Isaac Kook, le premier grand rabbin ashkénaze d'Israël, à l'époque du mandat britannique, dans les années trente. Sa doctrine propose une "conciliation" entre le sionisme moderne antireligieux et le messianisme apocalyptique conquérant. Ce courant va devenir, après 1967, l'avant-garde du mouvement sioniste. La colonisation idéologique prendra très vite une ampleur sans précédent. L'influence des disciples du Rav Kook ira en s'accroissant et, en 2022, deux ministres suprémacistes juifs, Bezalel Smotrich et Itamar Ben Gvir, rejoignent le gouvernement Netanyahu. Ils militent pour un État régi par la religion où les Palestiniens seraient absents. La guerre d'extermination actuelle est pour eux l'occasion d'atteindre leurs objectifs.

Même s'il appert, comme certains médias israéliens commencent à l'admettre, que les massacres du 7 octobre ont pu être exagérément fantasmés sous l'influence de la *Hasbara*, il n'en demeure pas moins qu'ils ont une réalité objective puisqu'ils justifient la réponse du gouvernement sioniste. Le dépassement du régime d'apartheid *de jure* ne pouvait se produire qu'à partir d'une ultime *nakba* (désastre) où se conjuguaient extermination et déportation. Le nettoyage ethnique des Palestiniens, dont les deux points culminants étaient jusqu'ici les massacres de 1948, et la *nakba* de 1967, a trouvé avec les massacres du 7 octobre, le prétexte à la solution finale de l'ultime *nakba*.

Un passage du Talmud Sanhédrin est très souvent cité dans les milieux suprémacistes religieux pour justifier le sionisme guerrier : « Israël a reçu trois commandements (*mitsvot*) avant d'entrer dans le pays [*Canaan*] : établir un roi, tuer la descendance d'*Amalek*, construire le Temple. »

La *mitsva*, le commandement d'établir un roi, a été réalisée par la création de l'État sioniste souverain ; la descendance d'Amalek, ce sont les Arabes qu'il s'agit d'exterminer ou de déporter ; enfin, la reconstruction du Temple est un fantasme revendiqué du sionisme religieux.

L'interprétation sioniste de ces mitsvot « colle » au sens littéral de la Torah : « Prendre les paroles de la Torah dans leur sens littéral, exotérique (*Peshat*), et accomplir les commandements à la lettre est bon pour les esprits infantiles ; mais les intelligences subtiles découvrent la profondeur de la Torah », écrivait Abraham Aboulafia, un des premiers kabbalistes espagnols, dans *Les sept voies de la Torah*. La kabbale interprètera donc ces mitsvot en utilisant une logique paradoxale et « subtile », consciente que ces commandements entrent en contradiction avec la réelle volonté divine. En effet, la mitsva qui commande d'établir un « roi » est contraire à la volonté divine, comme il est dit en I Samuel, 8. La deuxième mitsva, qui commande de tuer la descendance d'Amalek, est aussi contradictoire avec le cinquième commandement : « Tu ne tueras point. » Enfin, la troisième mitsva, qui commande de construire un temple est contraire au dégoût exprimé par le Dieu d'Israël pour les sacrifices d'animaux (Ésaïe, 1,11). La construction du troisième Temple est pourtant la pierre d'angle du sionisme messianiste tel que théorisé par le rabbin Zvi Yehuda Kook, le fils du Rav Kook. Selon lui, la création d'Israël en 1948 et ses succès militaires colonisateurs sont les signes que les temps messianiques ont déjà commencé. Le cours séquentiel des événements comprendra la conquête de la totalité du territoire d'Israël selon ses frontières bibliques supposées, la reconstruction du Temple, la restauration de son culte et ne se terminera qu'avec la venue du *Maschiah*.

Ainsi, le sionisme religieux, parce qu'il est assujetti à l'exégèse du *Peshat*, montre son incapacité spirituelle à comprendre la signification du « combat avec l'ange » qui transforme Jacob en « Israël ». Mais alors : qu'a-t-il encore à voir avec Israël ?

Le peuple juif est la seule communauté qui, dans l'histoire de notre civilisation, ait vécu sans État durant presque toute son existence, en cela il est le porteur du modèle ontologique de l'anarchisme véritable que sa mission universelle était précisément d'apporter aux autres nations⁰³.

Dans l'histoire d'Israël, qu'est-ce que l'État ? En quatre mille ans d'existence, il n'a connu d'État souverain, les royaumes d'Israël et de Juda, qu'à peine quelques siècles et toujours les prophètes se sont érigés contre cette aberration. Lorsque le peuple hébreu réclame un roi, Samuel le met en garde : aucun Juif ne doit régner sur d'autres Juifs (1Sm, 10-22) ; et, quand Jérémie exhorte son peuple à se rendre aux Chaldéens, le pouvoir politique et militaire l'accuse d'être un traître (Jr, 37-38).

Si nous remontons vers les sources anciennes, nous voyons que le peuple d'Israël ne se considéra jamais comme autochtone. L'autochtonie est une notion grecque par laquelle les Athéniens se présentaient comme étant originaires de la terre qu'ils habitaient dès l'origine, contrairement aux Doriens qui venaient du Nord. Ainsi, les autochtones de la Palestine étaient les peuples Cananéens que les Hébreux exterminèrent et, par conséquent, les Juifs ne sont en droit de revendiquer la Palestine qu'en tant que colonisateurs.

Selon les principes fondamentaux du judaïsme rabbinique, les Juifs constituent une communauté religieuse et un peuple (Am Israël), mais pas une nation, étant sans territoire communautaire. Le sionisme a voulu faire de ce peuple une nation, en lui offrant un État territorial souverain.

Il y a deux liens possibles entre le peuple et l'État. Soit le peuple préexiste à l'État : une communauté de destin se choisit librement un cadre gouvernemental ; soit l'État préexiste au peuple : l'appareil d'État façonne alors sa population pour en faire un peuple, c'est-à-dire qu'il crée idéologiquement un sentiment national fondé sur le territoire.

03. C'est là un topos que j'ai développé dans mon roman, *Le roman retrouvé* (Tinbad, 2024).

La première possibilité est celle d'un sionisme humaniste qui se fonde sur un socialisme libertaire, la seconde celle d'un sionisme autoritaire qui est le fondement du fascisme étatique. Le judaïsme est le contraire de cette conception autoritaire de l'État et toujours, il refusa de considérer le territoire et le pouvoir étatique comme formant son essence.

L'État d'Israël s'est formé contre le judaïsme. Depuis le début du sionisme moderne, il existe en son sein une opposition entre deux tendances fondamentales qui désignent deux conceptions contraires de la judéité. La première est le sionisme dit culturel, qui souhaite intégrer la tradition prophétique et un socialisme non autoritaire d'inspiration libertaire ; la seconde est le sionisme politique qui refuse l'héritage diasporique millénaire pour instaurer un État juif moderne et souverain. Ces deux tendances ne sont que les formes réactualisées de celles qui s'opposaient déjà dans les premiers temps d'Israël : d'un côté, la conscience de la vocation du peuple élu, de la transmission éthique universelle qui lui est dévolue, celle de témoigner de la vérité et la justice, au-dedans, dans sa propre communauté, comme au dehors, dans ses relations avec les autres peuples ; et de l'autre côté, le désir de normalisation étatique et l'acquisition d'une puissance politique garante de l'indépendance territoriale. L'extermination ethnocidaire que le gouvernement israélien inflige à la population civile palestinienne, en réponse aux massacres du 7 octobre, est une profanation du nom de Sion par le sionisme nationaliste : la normalisation du juif sioniste semble avoir si bien réussi qu'il a pris le visage de son propre bourreau.

Le groupe *Brit Shalom* (Alliance de la paix), constitué en 1925, exprima d'emblée de profondes critiques contre un sionisme révisionniste qui niait la question arabe. Ses membres – parmi lesquels des penseurs de l'envergure du rabbin Judah Magnes, des philosophes Martin Buber, Gershom Scholem, Ernst Simon, ou encore l'historien Hans Kohn et l'agronome Haïm Kalvarisky – exploreront l'option binationale d'un sionisme culturel et socialiste qui aurait permis la coexistence entre les peuples juif et arabe. Le sionisme culturel, que l'instrumentalisation idéologique de la Shoah est par-

venue à annihiler, doit ressurgir sous la forme d'un contre-sionisme humaniste. En effet, aux deux sionismes contradictoires correspondent deux types d'antisémitismes dont l'un est la résurgence de l'essence compassionnelle d'Israël envers l'humanité, l'autre n'étant qu'une forme d'antisémitisme fomentée et nourrie par le sionisme politique lui-même.

Parce que l'antisémitisme amalgamé à l'antisémitisme appartient *de jure* à la novlangue qui se dit « démocratique », le dépassement du sionisme commence par la déconstruction de ce piège sémantique. C'est pourquoi je propose de remplacer le terme « antisémitisme » par celui de « contre sionisme ». Le contre sionisme n'est pas un antisémitisme. Le contre sionisme n'est pas un sionisme contraire : il est le contraire du sionisme. La déconstruction du sionisme est la condition *sine qua non* de la paix.

Le judaïsme véritable, émancipé de l'État et du territoire est un contre sionisme dont la Torah est la seule patrie. En Israël seul est souverain l'Éternel et non l'État. Le prophète Samuel avait prévenu le peuple hébreu des dangers consécutifs à l'établissement d'un roi : la servitude et la guerre. Tous les rois, tous les pouvoirs humains engendrent l'injustice et la mort ; car tous les rois, sous quelque forme étatique qu'ils règnent, sont les vassaux du Prince de ce monde.

Le Juif essentiel est du côté de l'opprimé et non de l'opprimeur : « Mieux vaut être parmi les persécutés que parmi les persécuteurs » (*Talmud Baba Kama*, 27). Tous les damnés de la terre sont spirituellement des juifs contre-sionistes.

Dit-silence

des mots pour écrire
le silence
ma plume dans un sang
mêlé de poussière
le feu de leur haine noyé
Dans une encre noire
parole blême de la nuit
Brouillard aride
dans les yeux foulés d'âmes
sous la lune écumeuse
(l'écueil lumineux des poudres)
Noces des horreurs
Décuplées
Pourrissez
Peaux rétinées
yeux charnels
Lumières aveugles
pétales décimés
des regards
emportés par la nuit
Vues scellées
(Lamentations des pierres)
Lait noir des femmes
allaitant la douleur
Prophétie des chairs
étrillées
par les rétines mutiques
La mort
Se confond en litanies
Perturbant (un peu)
Le sommeil des injustes

INTRODUCTION

Depuis la funeste date du 7 octobre 2023, la guerre à Gaza a fait plus de 40 000 morts dont près de la moitié sont des enfants⁰¹. Un nombre qui serait largement sous-estimé, selon une étude publiée dans le journal scientifique *The Lancet*⁰², d'autant plus qu'il ne prend pas en compte les corps qui sont toujours sous les décombres et les morts indirectes dues à la destruction des infrastructures sanitaires, l'insalubrité, les pénuries d'eau et la famine organisée. Avec un tel décompte, les chiffres officiels sont multipliés par un facteur trois à quinze, pour dépasser largement les 200 000 morts, soit plus que le nombre de victimes des bombardements atomiques d'Hiroshima et Nagasaki. C'est un massacre, une horreur et, disons les choses, une véritable tentative d'extermination qui est en cours sous nos yeux, avec le soutien et la complaisance des États occidentaux. Le terme de génocide reste le plus adéquat face à une telle entreprise de destruction méthodique du peuple palestinien. L'historien israélien Ilan Pappé, auteur de plusieurs ouvrages sur la question dont "Gaza in crisis" avec Noam Chomsky, reconnaît qu'il ne faut plus parler de "guerre" à Gaza depuis 2006, mais de "génocide progressif". Plus encore, ce mot de "génocide", qui fait tant bondir la bien-pensance médiatico-politique, est étroitement lié à l'histoire du projet colonial messianico-sioniste depuis 1948 et le nettoyage ethnique de la Palestine. En 2023, nous n'assistons pas à une nouvelle étape du génocide pro-

01. Selon le dernier bilan officiel consulté le 29 août 2024.

02. *Counting the dead in Gaza: difficult but essential*, Khatib, Rasha et al., *The Lancet*, Volume 404, Issue 10449, 237 - 238.

gressif, mais à un projet totalement assumé de génocide avec une déshumanisation préalable des Palestiniens, traités d'animaux par les officiels israéliens, comme les Tutsis étaient traités de cafards par le président rwandais, juste avant leur extermination. Si l'utilisation du terme "génocide" est toujours controversée en ce qui concerne Gaza, il est évident que l'Histoire jugera les massacres de l'entité sioniste en tant que tel. Pour l'heure, le traitement des événements par la majorité de la classe politico-médiatique occidentale est proprement scandaleux. Encore plus insoutenable de la part de cette caste dénuée de tout sens moral est la récupération des tueries du 7 octobre, la manipulation des victimes et des otages israéliens du Hamas pour justifier une guerre d'extermination aux conséquences inimaginables pour la population locale. Selon les chiffres officiels, les exactions menées par le Hamas le 7 octobre 2023 dans les kibboutz et aux frontières de Gaza ont fait plus de 1000 morts, dont la grande majorité sont des civils qui aspiraient à une vie pacifique et tranquille. En agissant de la sorte, le Hamas a contribué à déclencher un des plus grands massacres de ces dernières décennies. Mais, 7 octobre ou pas, il est évident que le génocide auquel nous assistons à Gaza devait survenir tôt ou tard... Le Hamas, cette organisation que je qualifie de "machine de guerre déviée", a juste offert le prétexte ultime pour Israël. Car la machine mythologique sioniste a fait en sorte de rendre le monde amnésique. Elle nous a fait oublier que l'État d'Israël s'est édifié, il y a plus de soixante-dix ans, sur les cendres des villages palestiniens et le sang de familles tuées par les terroristes sionistes de l'Irgoun et la Haganah, avec la complicité tacite de l'ONU et de l'État britannique. Combien de "7 octobre" dirigés contre les civils palestiniens depuis 1948 ont mené aux atrocités du 7 octobre 2023 ? Combien d'actes de tortures et d'humiliations envers les Palestiniens (emprisonnements inhumains, viols, profanation des sites sacrés...) ont mené aux actes de barbarie contre les civils de Nir Oz et Be'eri ? Y a-t-il une différence de nature entre les morts israéliens et les morts palestiniens dont on ne doit pas s'émouvoir sous peine de complaisance avec les terroristes du Hamas ? Si les politiques et les journalistes rendront des comptes

devant le tribunal de l'Histoire pour leur complicité, leur malhonnêteté et leurs mensonges éhontés, les peuples, eux, sont loin d'être dupes... Le 4 novembre 2023, à Washington DC, le peuple américain a montré l'exemple : des dizaines de milliers de personnes, dont des personnalités publiques, ont défilé dans les rues pour protester contre les bombardements massifs à Gaza, s'opposant frontalement à la politique pro-israélienne du gouvernement Biden. Un mois auparavant, le 15 octobre, à Rabat, une manifestation monstre a eu lieu devant le Parlement marocain pour dénoncer la politique de normalisation avec l'État d'Israël. Au Maroc comme en Occident, des mouvements de protestations sans précédent ont eu lieu, avec des universités bloquées aux quatre coins des États-Unis (Columbia, Harvard...), en France (Science Po) et ailleurs. La fibre héroïque des jeunes générations s'est révélée au grand jour, telles ces pétitions signées par les étudiants d'une université privée marocaine appelant à la rupture immédiate des accords de partenariat avec des universités israéliennes directement impliquées dans des programmes de recherche militaire. Ou encore cette étudiante marocaine, devenue une véritable égérie de la cause palestinienne, arborant le keffieh lors d'une cérémonie de remise de diplômes et qui s'est vue refuser sa participation par le doyen de l'université. Ces soulèvements inédits révèlent l'exaspération d'une jeunesse qui s'oppose au traitement inhumain infligé aux habitants de Gaza mais ils sont surtout dirigés contre un système qui a montré en même temps son vrai visage et ses limites. Ce système injuste et criminel est celui de la collusion entre l'Occident et l'entité sioniste depuis la participation active de la Grande-Bretagne à la création de l'État d'Israël et sa complicité tacite dans le nettoyage ethnique qui a entraîné la Nakba de 1948. Le soutien indéfectible des États-Unis envers Israël est loin d'avoir un but uniquement géopolitique. Plusieurs composantes qui sont partagées par les deux camps entrent en jeu : politiques colonialistes, subversion des valeurs morales, guerres d'anéantissement aidées par le progrès technologique mais aussi la composante messianique de plus en plus prégnante. En sortant dans les rues et en bloquant les universités, les occidentaux ont

compris que cette énième guerre menée par Israël n'était pas comme les autres, et surtout qu'elle n'était pas la leur, comme le prétendent haut et fort les médias et les politiques de leurs pays. Ils ont compris que la teneur des relations entre les états occidentaux et l'entité sioniste dépassait largement le cadre des intérêts politiques et économiques. En fait, l'alliance occidental-sioniste est d'essence idéologique, pour ne pas dire religieuse. Le juriste allemand Carl Schmitt considère que la politique occidentale est une religion sécularisée. Pour lui, l'entreprise moderne de sécularisation occidentale était inspirée par la théologie chrétienne. De même, le sionisme en tant que projet nationaliste athée contenait des éléments issus du judaïsme qui ont été intégrés au récit mythologique sioniste afin d'encourager le retour des juifs de la diaspora en Terre promise. Peu à peu, la politique est devenue un instrument au service de la machine mythologique sioniste et la réalisation d'un projet messianique. Cet agenda est partagé par une faction américaine de sionistes fondamentalistes, évangélique et messianique, qui a pris le contrôle du parti républicain depuis la présidence Donald Trump. On peut encore citer les présidents Harry Truman ou Georges W. Bush Jr. comme étant plus ou moins influencés par ce courant ultraconservateur dans leur politique envers Israël. Le mythe messianico-sioniste est leur religion et il convient de prendre ce fait en compte lorsqu'on évoque le soutien indéfectible de l'Occident à Israël. L'État sioniste s'est édifié sur une succession de mythes qui ont été propagés au sein de la population israélienne puis dans le monde occidental à coups de mensonges, d'omissions et d'omerta. Les soulèvements historiques en Occident sont une prise de conscience générale de cet état de fait. Ils ont eu lieu alors que l'armée sioniste a bombardé des écoles et détruit toutes les infrastructures universitaires de Gaza. Maintenir un peuple dans la terreur, la famine, la maladie et l'absence d'instruction : c'est bien une guerre totale qui a été déclenchée contre les Gazaouis. Le concept de guerre totale a été inventé par Erich Lunderdoff, un général nazi et antisémite, et c'est l'auto-proclamé "état juif" qui est en train de l'accomplir sous nos yeux. On dit souvent que l'État d'Israël est en train de repro-

duire sur les Palestiniens ce que les nazis ont fait subir aux juifs durant la seconde guerre mondiale. Si on tient vraiment à comparer ces deux situations aux contextes bien différents, c'est une absence totale d'humanité qui ressort dans les deux cas et qui conduit aux pires atrocités physiques et morales. Une telle chose ne peut advenir sans la mise en place d'une forme de totalitarisme dont le mécanisme s'est reproduit plusieurs fois au cours de l'Histoire. Un humoriste français a été traîné dans la boue et licencié de la radio publique qui l'employait pour avoir qualifié Netanyahu de "nazi sans prépuce". Mais il ne faisait que paraphraser - sans le savoir de toute évidence - le philosophe polymathe Yeshayahou Leibowitz qui, face aux dérives totalitaires de l'État d'Israël, qualifiait les dirigeants sionistes de "judéo-nazis". Depuis octobre 2023, les "judéo-nazis" tiennent leur "solution finale" en provoquant une nouvelle Nakba. Mais, contrairement aux précédentes, celle-ci demeure sans issue face à la guerre totale entreprise par les sionistes. En effet, le peuple martyr de Gaza n'a plus où aller, il est contraint de se masser dans le sud, à la frontière avec l'Égypte directement complice de leurs massacres en maintenant sa frontière fermée. Les réfugiés sont forcés de se concentrer dans des camps de fortune à Rafah et Khan Younès et survivre dans des conditions insupportables, en attendant d'être bombardés par l'armée israélienne. Désormais, devant tant d'inhumanité, les discussions creuses sur le conflit israélo-palestinien qui reviennent à chaque guerre, telle une vieille ritournelle fatale, n'ont plus lieu d'occuper les débats. On ne peut plus se cacher derrière des pseudo-arguments du type : "la situation est trop complexe", "nous n'avons pas tous les éléments pour comprendre un conflit qui date de 70 ans"... Les médias veulent nous obliger à choisir un camp : Israël et le monde libre ou la Palestine/Hamas et la barbarie. Mais il n'y a qu'un seul camp : celui de l'humanité. À Paris, des humains se sont aussi rassemblés malgré les interdictions des manifestations pro-palestiniennes par les autorités. Omerta totale... La moindre critique de la politique désastreuse de Netanyahu et des exactions de l'armée israélienne est considérée comme de l'antisémitisme, ou pire, comme une complicité de fait avec le ter-

rorisme. Un groupe de sénateurs français souhaite même proposer un projet de loi visant à interdire toute critique du sionisme en l'assimilant explicitement à de l'antisémitisme. Selon les lois proposées, contester l'existence de l'État d'Israël entraînerait une peine d'un an d'emprisonnement. Une députée sioniste propose même d'imposer la reconnaissance de l'État sioniste comme condition préalable à l'obtention de la nationalité française, comme cela est d'ores et déjà le cas en Allemagne... Il y a une quinzaine d'années, quand j'ai quitté le Maroc pour faire mes études supérieures en France, le pays où je suis né il y a trente-cinq ans, je croyais dur comme fer que la République était encore une terre de liberté d'expression. Quelques années ont suffi pour me rendre compte que cette liberté est - hélas ! - souvent à géométrie variable... La critique d'Israël et de l'extrémisme aveugle de ses dirigeants devrait aller de soi pour un débat sain et équilibré. Mais force est de constater que plusieurs obstacles empêchent un tel débat de se tenir sereinement dans les médias, aussi bien mainstream que ceux dits alternatifs. Nous ne pouvons plus rester muets... Nous n'avons pas le droit de garder le silence face à tant d'inhumanité. La vérité doit être dite. Il est temps de mettre les pieds dans le plat.

Dieu est vivant

Étoiles assassinées
Cendres éparpillées
Terre éreintée
Pierres éclaboussées
Orages d'acier
Aube fracassée
Soleil suturé
Mémoire déracinée
Cœurs écroulés
Nuit poussiéreuse
Dieu est vivant
Notre colère n'est pas un feu
Elle est
fumée sans fin
Elle est
rêves mutilés et vies ravagées
Elle est
Mer évaporée et sourires enchaînés
regards stériles
silence glaçant
Dans tes yeux
Dieu est vivant
innocence profanée
éternité perdue
Dieu est vivant
Mais les Hommes
ne méritent pas notre patience

CHAPITRE I

QU'AVONS-NOUS FAIT ?

« Les Arabes sont de la merde »

La propagande médiatique éhontée amalgame régulièrement antisionisme et antisémitisme. Si on passe outre l'absurdité d'une telle accusation, on se rend compte qu'elle est finalement tout à fait logique, je dirais même d'une cohérence implacable. Et ce n'est certainement pas la faute des pro-palestiniens qui cachent leur soi-disant antisémitisme sous couvert d'un antisionisme de façade... Tout simplement parce que le judaïsme est venu progressivement se greffer au sionisme jusqu'à en devenir la composante essentielle. Est-il encore utile de rappeler que les premiers sionistes n'étaient pas des juifs pratiquants mais de purs nationalistes ? Que Theodor Herzl, le fondateur du sionisme, était loin d'être un philosémite ? David Ben Gourion, juif non pratiquant et premier président israélien, comparait son entreprise à celle de son illustre homonyme, le roi David. La consonance biblique était déjà présente... À ceci près que, lors de la création de l'État d'Israël, les dirigeants sionistes laïcs utilisaient le judaïsme comme un moyen pour l'accomplissement de leur projet politique, tandis que de nos jours la situation tend à s'inverser de manière inquiétante. Aujourd'hui, Benjamin Netanyahu cite un prophète biblique en plein discours belliciste : "Nous réaliserons la prophétie d'Isaïe." Cette citation est d'une extrême importance pour comprendre la véritable teneur de la politique israélienne actuelle, dont la composante messianique (donc religieuse) doit absolument être prise en compte.

“Vous mangerez les richesses des nations/Et vous vous glorifierez de leur gloire” : voici ce que nous dit la prophétie d’Isaïe⁰¹, que le premier ministre israélien veut “accomplir” devant la face du monde. En se référant à l’Ancien Testament lors d’un discours politique, Netanyahu pense accomplir un plan divin, comme Bush Jr. lors de son discours eschatologique post-11-septembre. Ce n’est pas le Dieu d’Israël que sert Netanyahu mais une nouvelle religion qui se réfère à un Yahvé tribal et vengeur, une parodie de judaïsme dont le but ultime est l’accomplissement des prophéties de l’Ancien Testament. Cette nouvelle religion, dont les prémices se trouvaient dès le début du mouvement sioniste à la fin du XIX^e siècle, est ce que j’appelle le sionisme messianique. À l’inverse de Ben Gourion qui utilisait la Torah pour accomplir son projet politique, Netanyahu utilise la politique pour accomplir un projet messianique, mais il ne cite pas, comme son prédécesseur, la figure héroïque d’un grand roi, il cite des versets de l’Ancien Testament qui prônent la vengeance par la destruction et le meurtre de masse. Il justifie par là l’assassinat de Palestiniens qui cultivent leur terre, leur expropriation sauvage et le vol de leurs oliviers par des colons extrémistes. Il entre en résonnance avec les paroles d’un ministre de son gouvernement qui souhaite envoyer une bombe atomique sur Gaza, ainsi que celles d’une obscure militante politique franco-israélienne qui déclare sans ambages qu’il n’y a pas d’innocents à Gaza, légitimant de fait le meurtre de masse d’enfants. Mais tout cela est loin d’être une surprise... Qu’attendre d’autre du chef d’un parti dont le principal inspirateur idéologique est le terroriste sioniste révisionniste Vladimir Zeev Jabotinsky ? Par ailleurs, Ben-Zion Netanyahu, le père de l’actuel premier ministre israélien, était un ultra nationaliste convaincu qui a occupé pendant plusieurs années le poste de secrétaire de Jabotinsky. Ce dernier fut le fondateur de la milice ultraviolente de la Haganah (qui sera le noyau dur de l’armée israélienne) et s’était brièvement allié, au début des années 1920, avec les nationalistes ukrainiens contre les bolchéviques, les mêmes qui vont inspirer l’idéologie néo-nazie du bataillon Azov, créé juste

01. Isaïe, 61:6.

après l'invasion de l'Ukraine par la Russie en 2022. Le mouvement sioniste révisionniste était également proche du régime fasciste de Mussolini dont il s'était inspiré des méthodes pour terroriser la population palestinienne. Avraham Stern, un membre important de la *Irgoun Tzvai Leumi* (Organisation Militaire Nationale des Révisionnistes) va prôner une alliance de circonstance avec Mussolini et le régime nazi contre les britanniques. Il fonde le tristement célèbre groupe Stern responsable du massacre de Deir Yassine en 1948. Le groupe Lehi (ex-Stern) donnera plusieurs dirigeants israéliens pétris d'idéologie fasciste dont le premier ministre Yitzhak Shamir. En Israël, le terroriste Avraham Stern est toujours considéré comme un grand résistant dans les livres d'histoire, une rue porte son nom à Tel-Aviv et l'appartement où il a été exécuté par les britanniques a été transformé en musée. Voici pour la généalogie idéologique de Netanyahu. Je cite telle quelle la phrase d'un dirigeant du parti sioniste révisionniste, membre de la Irgoun, organisation terroriste sioniste clandestine qui a sévi contre la population palestinienne dès la fin des années 1930 : "Il faut créer une situation où la vie d'un Arabe ne vaudra pas plus que celle d'un rat. Comme ça, tout le monde comprendra que les Arabes sont de la merde, que nous sommes nous et non eux les véritables maîtres du pays⁰²". Cette recommandation a été appliquée à la lettre par les forces armées sionistes qui ont utilisé des civils palestiniens comme boucliers humains lors d'incursions à Gaza. Surnommés *shawishim* (issu d'un mot arabe qui signifie gardien ou sentinelle) par les officiers de Tsahal, ces civils (qui n'ont aucun lien avec le Hamas) ont été revêtus d'un treillis militaire israélien et envoyés en éclaireurs, les mains menottées derrière le dos et forcés à crier des mots en hébreu, afin de tromper les tireurs embusqués du Hamas et ouvrir la voie aux soldats. Cette méthode permet aussi d'épargner la vie des chiens renifleurs de l'armée israélienne qui n'iront pas sauter sur des mines antipersonnelles⁰³. Ainsi, la vie d'un Palestinien vaut littéralement moins que celle d'un chien.

02. Cité dans Marius Schattner, *Histoire de la droite israélienne*, p. 173.

03. *À Gaza, des civils utilisés comme "boucliers humains" par l'armée israélienne*, *Courrier international*, 14 août 2024.

Détruire et punir

Qu'attendre d'un premier ministre qui considère comme parole d'Évangile (ou dans ce cas il faudrait dire "toraïque") les conseils avisés du rabbin de la secte Loubavitch, qu'il évoque dans un discours en employant l'expression sans équivoque : "Notre Maître" ? Ce même rabbin qui, dans une vidéo toujours en ligne, sermonne son disciple Netanyahu, car il ne fait pas assez d'efforts pour le retour du Machia'h (le Messie juif)... Depuis la fin des années 1960, l'influence grandissante des extrémistes religieux messianistes alliés aux sionistes ultraconservateurs ne cesse de prendre de l'ampleur dans la politique israélienne. Tant qu'une telle coalition sera au pouvoir en Israël, l'espoir d'une paix durable est tout simplement une chimère. D'autant plus que toute la classe gouvernante actuelle (de Lapid à Netanyahu) s'accorde sur le fait qu'Israël n'a pas colonisé des territoires mais ne fait que récupérer des terres qui leur ont été accordées par la promesse biblique. Des manifestants israéliens ont exigé la démission de Netanyahu en le désignant comme responsable des tueries du 7 octobre et de la situation dramatique des otages retenus par le Hamas. Cette contestation a comme un arrière goût amer de déjà vu... Le 4 septembre 1997, alors que Netanyahu exerce son premier mandat en tant que chef de gouvernement, un attentat suicide à Jérusalem fait huit victimes, dont une adolescente de quatorze ans. La mère de la jeune victime n'est autre qu'une ancienne camarade de classe de Netanyahu et son père était un ancien général de l'armée israélienne devenu pacifiste. Juste après la mort de sa fille, elle appelle le premier ministre et prononce ces mots, bruts, sans concession : " Tu as tué ma fille...". Une accusation qu'elle justifiera dans une tribune poignante publiée dans le journal *Le Monde Diplomatique* en octobre 1997, et intitulée "Bibi, qu'as-tu fait ?"¹⁴ et dans laquelle elle écrit : "Je considère son gouvernement comme coupable, indirectement, de la mort de ma fille et de tous ceux qui ont perdu la vie dans des circonstances similaires. Sa politique est une provocation permanente contre le peuple palestinien.

14. "Bibi, qu'as-tu fait ?", *Le Monde diplomatique*, octobre 1997.

Elle a poussé les kamikazes à commettre ces actes terroristes odieux qui ont coûté la vie à des innocents.” Plus loin, elle traite Netanyahu de “perroquet” lorsque ce dernier insiste sur la “bestialité des terroristes” au lieu de remettre en question sa propre politique destructrice, responsable du massacre aveugle d’innocents. Un ami poète, ardent défenseur de la cause palestinienne, publiait sur les réseaux sociaux, quelques semaines seulement avant l’attaque du Hamas du 7 octobre 2023, un décompte morbide quotidien (je dis bien quotidien) de Palestiniens tués par l’armée israélienne, la plupart étant de jeunes adolescents dans la fleur de l’âge. Au lendemain du 7 octobre, Netanyahu et tous ses ministres ont reproduit le même schéma qu’en 1997... en pire : ils ne se sont pas contentés de traiter les terroristes d’animaux mais ont aussi réduit tous les habitants de Gaza au rang de sous-hommes. Jugez plutôt : “Si nous avions affaire à des humains, nous enverrions de l’aide humanitaire à Gaza, mais nous avons affaire à des animaux, que faisons-nous ?” (le rabbin Meir Mazuz sur la chaîne israélienne 7), “pas d’eau, pas de nourriture, pas d’électricité, pas de gaz, pas de carburant. Nous combattons des animaux et nous agissons en conséquence” (le ministre de la Défense israélienne, Yoav Galant). Les déclarations de ce genre se sont multipliées au lendemain du 7 octobre. Rien, absolument rien ne peut justifier les massacres barbares de civils et d’enfants, d’un côté comme de l’autre, mais il n’y a jamais de fumée sans feu, comme l’a rappelé cette mère juive, héroïque, en invectivant Netanyahu. Force est de constater qu’un suprémacisme affiché au grand jour est la composante principale de la politique israélienne actuelle. Ce discours haineux décomplexé qui tend à justifier l’injustifiable est sûrement l’une des conséquences les plus marquantes des événements sanglants que nous observons impuissants. De même, certains représentants d’une gauche aveuglée par ses petits calculs politiques ont tenté de justifier les exactions du Hamas. Sur les plateaux des « chaînes info », on retrouve ce conseiller de Netanyahu, insistant sur la responsabilité du Hamas dans les massacres de civils gazaouis, essayant piteusement lui aussi de justifier ce qui ne doit jamais l’être... Ce même représentant de l’extrême droite

israélienne, Meyer Habib, pour ne pas le nommer (ancien député de la République), s'est fait habilement clouer le bec dans un débat d'anthologie par l'écrivain Shlomo Sand, lorsque ce dernier lui assénait cette phrase assassine : "Israël n'est pas votre résidence secondaire." Après avoir brillamment montré dans ses ouvrages comment le sionisme a élaboré un roman national et mythique pour parvenir à ses fins, Shlomo Sand a décidé de renier sa judéité en prônant un état israélien où juifs et "Arabes" vivraient ensemble en paix. Mais le roman mythique est en train de dépasser le projet politique. Il faut dire qu'à cause de cela, certains de ses coreligionnaires l'accusent sans rire d'antisémitisme... Un autre intellectuel majeur se fait aussi régulièrement traiter d'antisémite malgré ses origines juives, et des parents rescapés du ghetto de Varsovie. Il s'agit du politologue américain Norman Finkelstein que je considère comme le plus grand penseur actuel du conflit israélo-palestinien. Dans son essai magistral *Gaza : An Inquest into Its Martyrdom* (un ouvrage encensé par Noam Chomsky, un autre horrible antisémite ?), écrit lors de la précédente guerre menée à Gaza par l'armée sioniste, il dévoile les véritables causes politiques de la situation à Gaza et déconstruit les mythes qui ont justifié les bombardements au phosphore blanc sur la population civile de l'enclave palestinienne. À commencer par l'épouvantail du Hamas (insidieusement entretenu par la politique israélienne) qui n'est qu'un prétexte pour poursuivre un conflit remontant aux années 1950 et aux *fedayins*, les combattants de la guérilla palestinienne, jusqu'à l'annexion du Sinaï égyptien et donc de Gaza en octobre 1956. On oublie qu'Israël n'a pas attendu le Hamas pour faire de Gaza une cible de choix, gardant toujours un pouvoir militaire sur cette région même après le soi-disant retrait en 2005. Le fait est que depuis près de 70 ans, Gaza a toujours été une région martyre. La montée en puissance du Hamas n'est que le coup fatal porté aux habitants de cette prison à ciel ouvert... La vérité (qui est toujours une épreuve comme je l'ai montré dans un essai éponyme) est que les "actes terroristes" du Hamas sont le prétexte ultime pour détruire une bonne fois pour toute cette zone. L'histoire de l'entreprise sioniste est jalonnée

d'actes terroristes envers la population palestinienne et ce depuis sa création. Dans le cadre du plan Daleth élaboré en mars 1948, les unités terroristes de la Haganah et de l'Irgoun (qui seront intégrées à l'armée israélienne) sont envoyées par David Ben Gourion (né David Gruen), alors dirigeant du mouvement sioniste, pour opérer le nettoyage ethnique des villages palestiniens. Le mot d'ordre était clair : "Détruire les quartiers arabes et punir les villages arabes.". Ce n'était pas uniquement de l'auto-défense dans le cadre de la guerre de 1948, mais le plan était de vider les terres de ses habitants indigènes. Ben Gourion confirme cet objectif par une lettre envoyée aux responsables de la Haganah : "Le nettoyage de la Palestine demeure l'objectif premier du plan Daleth.". Le groupe Stern (ou Lehi), un des groupes terroristes les plus violents de l'histoire du sionisme, dont le fondateur se réclamait directement du fascisme, viendra se greffer à cette opération de nettoyage ethnique. Ce sont ces milices qui sont responsables des massacres de Deir Yassine le 9 avril 1948. Le groupe Stern a perpétré de nombreux attentats dont l'assassinat du diplomate suédois Folke Bernadotte, médiateur pour la Palestine envoyé par l'ONU, le 17 septembre 1948. Quant à l'Irgoun, alors mené par le futur premier ministre israélien Menahem Begin, il est responsable de l'attentat de l'hôtel King David à Jérusalem qui a fait près d'une centaine de morts, le 22 juillet 1946. Viendront ensuite les brigades Alexandrani et Golani qui opèreront des massacres particulièrement sanglants sur tout le littoral palestinien, dynamitant, brûlant les maisons, tirant sans sommation sur les villageois sans défense et posant des mines pour empêcher leur retour. Le pire massacre de cette période reste assurément celui du village de Dawaimeh. Plusieurs horreurs ont été rapportées par des témoins, dont des bébés au crâne fracassé et des femmes violées et brûlées vives. Le 28 octobre 1948, jour du massacre de Dawaimeh, était le premier "7 octobre" subi par la population palestinienne. Ces opérations terroristes étaient une application directe de la doctrine Jabotinsky : "Une terre sans peuple pour un peuple sans terre.". Il fallait donc nettoyer la terre, tuer et expulser par tous les moyens et de manière définitive les Palestiniens autochtones, vider

une terre de son peuple pour poser la première pierre de la mythologie sioniste. Ce qu'a fait le Hamas le 7 octobre ressemble à s'y méprendre aux actes terroristes des milices sionistes qui, rappelons-le une fois de plus, ont accompagné la création de l'État d'Israël et ont été directement supervisés par son futur premier ministre, David Ben Gourion. Les massacres des milices sionistes ont été suivis de bombardements aériens contre des villages et même contre des grottes où s'étaient réfugiés des femmes et des enfants sans défense, impitoyablement exécutés par les forces israéliennes. La politique de Benjamin Netanyahu est la digne héritière de la vision du plan Daleth basée sur le nettoyage ethnique. L'accusation de terrorisme ne doit pas être à sens unique, ne serait-ce que par honnêteté intellectuelle. Mais il est vrai que la machine mythologique sioniste a étouffé les exactions des terroristes de la Haganah, de l'Irgoun et du Lehi sous le poids des images mythiques qu'elle a utilisées pour fabriquer tout un récit déclamé en chœur par les défenseurs d'Israël. Comme de coutume, le droit à l'autodéfense d'Israël a été repris à l'unisson par tous les dirigeants occidentaux, dont le sénile Joe Biden qui déclarait, alors qu'il était encore sénateur, que si Israël n'existait pas, les États-Unis auraient tout fait pour l'inventer...

La Terreur absolue

S'il est vrai qu'Israël est la machine de guerre des États-Unis au Proche-Orient, ce sont des guerres d'anéantissement et non "d'autodéfense" qui sont régulièrement menées par l'entité sioniste contre le peuple palestinien. C'est un des nombreux mythes habilement battus en brèche par Finkelstein pour qui les bombardements massifs et les morts par dizaines de milliers ne sont qu'un moyen de consolider, de manière périodique, la capacité dissuasive de l'entité sioniste, enterrant ainsi tout espoir de paix dans la région. C'est ce qu'on appelle régner par la terreur... Mais le sujet le plus controversé auquel s'est attaqué Finkelstein reste ce qu'il nomme "l'industrie de l'Holocauste", une expression qui désigne la récupération et l'exploitation honteuse des millions de morts dans

les camps nazis à des fins politiques et financières. C'est à cette récupération mortifère que l'on a assisté il y a un an de la part des défenseurs de la politique israélienne dans les médias français. À les entendre, le 7 octobre 2023 serait une nouvelle Shoah... Chez les responsables politiques on assiste à une véritable rhétorique de la Shoah : pogroms, extermination, génocide... Outre le manque de respect flagrant que revêt une telle récupération pour les victimes et les otages du Hamas, c'est aussi une façon de déshonorer la mémoire des victimes de la barbarie nazie. Car ce que font ces gens sans scrupules, c'est utiliser la détresse des familles à des fins politiques... Ni plus ni moins. Les protestations récentes dans les rues israéliennes réclament le respect pour la douleur des familles, qui passe par la décence et la responsabilité de leurs dirigeants. Ce mécanisme de la récupération politique a été finement analysé par Finkelstein : il faut que l'horreur accède au statut de mythe qui, non seulement deviendra sacré, mais sera utilisé comme caution à des fins peu avouables. On a vu un tel mécanisme s'enclencher après les massacres du 7 octobre dans les kibboutz, quand la *fake news* des quarante bébés décapités a été honteusement colportée par les médias, comme si la souffrance des victimes ne suffisait pas... Il faut toujours monter d'un cran dans le choc des consciences, toujours agiter la fibre émotionnelle au risque de verser dans l'obscénité, afin de justifier l'injustifiable et les massacres par dizaine de milliers d'enfants innocents à Gaza. Il faut aller voir l'insoutenable, visiter les lieux où l'horreur s'est produite, visionner les vidéos sanglantes des exécutions pour revenir en tant que témoin de cette "nouvelle Shoah". On a vu des journalistes pleurer à chaudes larmes sur les plateaux de télévision après leur retour d'Israël... Mais on n'a vu aucun de ces journalistes s'émouvoir des larmes de leur confrère, apprenant en direct la mort de son collègue dans un raid israélien qui a fauché l'ensemble de sa famille. Peut être parce que le confrère en question est un journaliste palestinien, un Arabe donc un terroriste en puissance... De même, aucun d'entre eux n'a évoqué le scandale qui a secoué la société israélienne après les révélations par le quotidien *Haaretz* de manquements graves et de décisions hasar-

deuses de la part de l'appareil militaire lors du 7 octobre⁰⁵. Dans la confusion et l'hystérie qui ont suivi les attaques du Hamas, l'ordre d'enclencher la directive Hannibal a été donné, ce qui signifie la destruction de tous les véhicules retournant à Gaza, y compris ceux qui transportent des otages israéliens. Combien d'otages ont été victimes des drones de l'armée israélienne dans le cadre de l'opération Hannibal ? On ne le saura sans doute jamais... Dès lors, pour Netanyahu et ses thuriféraires, le monde se divise en deux catégories : l'Axe du Mal arabo-musulman, barbare, et le monde libre occidental, porteur de civilisation. On a déjà entendu cela quelque part... Et les choses se sont très mal terminées. Est-il encore utile de préciser qu'un pays qui bombarde sans répit des civils, femmes, enfants, personnes âgées, malades, blessés dans les ambulances et les hôpitaux, réfugiés, dans le plus grand mépris des droits de l'homme, de la convention de Genève et des règles élémentaires de la guerre, ne peut en aucun cas être à l'avant-garde d'une civilisation quelle qu'elle soit ? C'est ce qu'a osé rappeler (héroïquement il faut le dire) le Secrétaire général de l'ONU, Antonio Guterres, en affirmant qu'aucun pays n'est au-dessus du droit international et en réclamant un cessez-le-feu humanitaire. Le représentant israélien à l'ONU a répliqué en arborant... une étoile jaune. Les juifs devraient le prendre personnellement comme une insulte envers les victimes de la Shoah (la vraie) qui n'auraient jamais cautionné les massacres à Gaza et encore moins accepté de servir de faire-valoir à une telle entreprise destructrice. Après ces déclarations, l'ONU qui, dans les années 1940, était un complice passif des massacres perpétrés par les extrémistes sionistes, est devenue un ennemi à abattre pour l'entité sioniste, et les bombardements dans les camps de réfugiés et dans les écoles de l'ONU doivent être analysés dans ce contexte. Retournons la question posée par le ministre israélien des Affaires étrangères au Secrétaire général de l'ONU : dans quel monde voulons-nous vivre ? Un monde dans lequel des enfants sont démembrés et d'autres traumatisés à vie dans l'indifférence

05. IDF Ordered Hannibal Directive on October 7 to Prevent Hamas Taking Soldiers Captive, *Haaretz*, 7 juillet 2024.

générale ? Un monde où la détresse humaine sert d'alibi pour des bombardements massifs ? Un monde où des personnes chantent leur joie de voir les missiles s'écraser sur Gaza, se moquent des enfants morts sous les décombres quand d'autres tentent de faire passer les victimes des attaques du 7 octobre comme des victimes collatérales d'un conflit qui n'a que trop duré ? Aucune vie n'est collatérale. Aucun être humain qu'il soit juif ou musulman, ne mérite de voir son enfant mort sous ses yeux à Gaza ou Ashkelon... Personne. Posons cette question, en rendant hommage au cri de détresse adressé à Netanyahu par cette mère de famille israélienne qui vient de perdre sa fille dans l'horreur de la guerre : Qu'avons-nous fait ? Peut-on encore justifier ce qui ne doit jamais l'être : la mort d'enfants par milliers et la destruction de toute une région sous nos yeux impuissants ? Une chose est sûre : cette guerre est celle de trop. C'est peut être ce conflit qui fera basculer non seulement le Proche-Orient mais aussi le monde dans une barbarie inhumaine. Le tribunal de l'Histoire nous jugera en nous adressant cette question fatidique : Qu'avons-nous fait ?

Pour Hind Rajab

Tu attendais la parole de paix
la paume sur ta joue
et les yeux
cramponnés à l'âme
Ton sourire figé
Comme les chants étouffés
Des poètes
ta voix tremblait
entourée par la mort
tu respirais
l'air voilé de sang
tu attendais
La liberté
sous le ventre lacéré
des colombes
un éclair assassin
a jailli des profondeurs
une flèche aveugle
transperce
l'enfer du ciel
ton sourire
figé
pour l'éternité

CHAPITRE II

UNE HONTE ÉTERNELLE

(hommage à Leibowitz)

*« Je mettrai sur vous un opprobre éternel
Et une honte éternelle
Qui ne s'oublieront pas »*

Jérémie, 23:40.

Cette nuit, je n'arrive pas à trouver le sommeil. Une voix apocalyptique me hante.
Une honte éternelle...

Il faut voir et surtout écouter le professeur Yeshayahou Leibowitz réciter ce verset du livre de Jérémie, répétant chaque mot avec sa voix de patriarche, tremblante mais puissante, aussi puissante que son regard inquisiteur destiné aux faux prophètes menant le peuple juif à sa perte.
Une honte éternelle...

Kippa noire sur la tête, lunettes vissées sur le nez, assis devant une bibliothèque inondée de livres, il parle l'hébreu des prophètes. Il ne choisit pas ses mots, il les lance comme des flèches empoisonnées à la face des imposteurs.

Une honte éternelle...

Juste parmi les justes, Maïmonide de l'apocalypse, un chimiste-philosophe ne peut être qu'alchimiste, atteignant les cœurs avant les corps, ceux qui ont des oreilles n'entendront rien mais ceux pourvus d'un cœur s'abreuvront de la source de vérité et ne connaîtront plus jamais la soif.

Que ceux qui ont un cœur entendent !

Ce n'est pas Leibowitz qui s'exprime mais le prophète Jérémie qui parle par sa bouche. La sainte colère de Leibowitz révèle la réalité implacable, la vérité impitoyable : l'usage de la torture autorisée par les pharisiens des temps modernes et cette prisonnière palestinienne qui a mis au monde son enfant en prison, les menottes aux poignets. La vie enchaînée, l'humanité bafouée : cela suffit.

Judéo-nazi ! lance la voix ferme de Leibowitz, les yeux noirs d'une colère divine.

« Je ne me suis point assis dans l'assemblée des moqueurs, afin de m'y réjouir ; Mais à cause de ta puissance, je me suis assis solitaire, car tu me remplissais de fureur.⁰¹ »

Seul, tu invectives les imposteurs qui utilisent la parole de l'Éternel pour justifier leurs crimes inhumains. Seul, tu pleures ton peuple qu'on fait courir à sa perte.

Le monde tremble, les cœurs vacillent.

Judéo-nazi !

Je pourrais transcrire un à un les quarante versets du chapitre 23 du livre de Jérémie, les commenter, les répéter encore et encore.

*Voilà pourquoi j'en veux aux prophètes
qui se volent mutuellement mes paroles, déclare l'Éternel.*

*J'en veux aux prophètes
qui remuent leur langue pour imiter une déclaration solennelle de ma part,
déclare l'Éternel.*

*J'en veux à ceux qui prophétisent à partir de rêves pleins de fausseté, déclare
l'Éternel.*

*Ils les répètent et ils égarent mon peuple
par leurs mensonges et par leur vantardise.*

Moi, je ne les ai pas envoyés et je ne leur ai pas donné d'ordre.

Ils ne sont vraiment d'aucune utilité à ce peuple, déclare l'Éternel.

Leibowitz était surnommé « le prophète de la colère » par ses compatriotes, il était « la conscience d'Israël » pour le philosophe Isaiah Berlin. Juif orthodoxe profondément influencé par Maïmonide, toute sa vie était régie par la *Halakha* (la Loi juive) dans

01. Jérémie 15:17.

un rapport de pureté avec Dieu. Anti-spinoziste, il prônait une transcendance radicale : aucune chose de ce bas-monde portant la marque de l'éphémère ne mérite d'être sacralisée, pas même une terre. Surtout pas une terre... De l'idolâtrie pure et simple. Seule la Torah est divine et elle ne peut être utilisée pour réaliser des objectifs terrestres. Ne pas politiser la religion, ne pas donner aux commandements divins un destin politique. Le sionisme de Leibowitz est résolument laïque, l'État d'Israël ne doit en aucun cas se réclamer du judaïsme, religion et politique doivent être séparées de manière rigoureuse, sans équivoque. Car la divinité n'est pas de ce monde et la sainteté n'est pas faite pour les Hommes. La sainteté n'appartient pas intrinsèquement à un peuple, car la foi n'en a que faire des plans trop humains, elle est dans le cœur de tout un chacun. De même, l'idée d'un Messie à venir n'est pour lui qu'idolâtrie, la seule rédemption valable pour le peuple juif est de servir Dieu et suivre ses commandements en toute sincérité. « *Le public religieux et ses dirigeants qui présentent le problème politique de Jérusalem comme étant un problème religieux, collaborent à la sécularisation du judaïsme et à la transformation de la religion en tant que culte de Dieu en un culte de la nation.*⁰² »

Leibowitz a souvent déclaré ne pas pouvoir définir ce qu'était devenu le peuple juif. Pour lui, être juif c'est suivre la loi révélée, pratiquer les préceptes de la Torah dans une relation pure avec le Très-Haut, servir Dieu le plus sincèrement possible et ne rien attendre en retour. Pas même le secours divin dans l'horreur de l'Holocauste... Dieu peut tout, c'est nous qui n'y pouvons rien. Pour Leibowitz, être juif c'est redevenir humain, tout simplement humain. Faire ce pour quoi nous avons été créés : adorer et servir Dieu. Avoir foi en Dieu c'est entrer de plain pied dans l'humanité. Je me rappelle cette série de vidéos d'une journaliste qui posait la même question à toutes les personnes juives qu'elle rencontrait : « C'est quoi être juif ? ». Il fallait le verbe puissant d'un Leibowitz pour mettre fin aux paroles creuses et aux tergiversations. Être juif c'est être humain : « nous ne naissons ni dans le judaïsme ni dans le christianisme, ni dans l'islam, nous naissons dans l'humanité ! ». Les

02. Yeshayahou Leibowitz, *L'avenir de Jérusalem*, Insistance N°1.

chantres d'un État sioniste avec Jérusalem comme centre de l'univers diront qu'être humain c'est être juif. Jacques Attali a beau écrire un livre chaque année en se prenant pour la lumière de l'humanité, il n'aura jamais le moindre atome de la sagesse de Leibowitz... N'est pas Maïmonide qui veut.

En 1992, Leibowitz, alors âgé de 90 ans, refuse le prix Israël suite au scandale provoqué par sa nomination. Le premier ministre Yitzhak Rabin, qui a passé son enfance à Riga en Lettonie comme Leibowitz, avait refusé de se rendre à la cérémonie de remise du prix. Trois ans plus tard et un an après la mort de Leibowitz, le chef du gouvernement israélien est assassiné par un colon fondamentaliste qui s'opposait aux accords d'Oslo. Les rabbins fanatiques avaient émis une « fatwa » sur Yitzhak Rabin en le déclarant « Rodef », c'est-à-dire en rendant son sang licite. Il pouvait donc être tué par n'importe qui⁰³. Yigal Amir, le meurtrier de Rabin, a reconnu personnellement que ce sont les déclarations de ces rabbins qui avaient motivé son geste. L'extrémisme ne connaît pas la paix. Yitzhak Rabin était un ancien officier de la brigade Harel qui a activement participé au nettoyage ethnique de 1948. Il a commandé l'expulsion inhumaine des 50 000 habitants des deux villes de Lydda et Ramleh, obéissant aux ordres d'un « Ben Gourion vengeur⁰⁴ ». Beaucoup d'entre eux mourront de faim et de soif sur le chemin de l'exil qui s'est déroulé dans des conditions atroces. Leibowitz, quant à lui, a donné dans sa jeunesse des cours de Torah dans les rangs de la Hagannah, croyant encore à l'époque au rêve sioniste d'un État juif. Au début des années trente, il était adepte du mouvement orthodoxe Mizrahi qui prônait un sionisme religieux, soit la création d'un État fondé sur la Torah. Leibowitz y voyait non seulement un gage de sécurité pour le peuple juif mais surtout un moyen providentiel pour ce dernier de renouer avec une vie religieuse qui sera régie par la Halakha. Il écrit dans une lettre : « Nous avons l'opportunité et la mission de réaliser par l'intermédiaire de la terre d'Israël le pouvoir caché de la Torah. ».

03. Voir le concept d'*Homo sacer* développé dans le chapitre 5.

04. "Occupez et détruisez" était le mot d'ordre donné par Ben Gourion aux brigades paramilitaires sionistes.

Pour cela, Leibowitz a théorisé un modèle de « démocratie halakhique. » Mais les compromissions de plus en plus importantes avec le nationalisme laïque l'ont définitivement éloigné du mouvement. Il devient un défenseur acharné de la séparation entre l'État et le religieux. Lors d'une conversation avec Ben Gourion, rapportée par Leibowitz, le premier ministre aurait eu ces mots : « Je n'accepterai jamais la séparation de la religion et de l'État. Je veux que l'État tienne la religion dans le creux de sa main. ». Au philosophe de commenter cette parole, avec la verve provocatrice qui le caractérise : « Le statut de la religion juive au sein de l'État est celui d'une maîtresse entretenue par le gouvernement laïc. ». Au lendemain de la guerre des Six Jours, Leibowitz, visionnaire, déclare : « Cette victoire est un des plus grands désastres de notre histoire. Quittons sur le champ, sans attendre une journée, ces territoires qui causeront notre ruine ». Dès lors, il soutient l'application des directives du « plan Rogers » de 1969 qui appellent au retrait des territoires occupés. À propos de ce plan, Leibowitz déclare : « Il nous libère du cauchemar de notre domination sur un million et demi d'Arabes, dont la signification est le ravage de l'État d'Israël, l'ébranlement de toute la structure démocratique et sociale que nous y avons construite et la destruction du peuple juif dans son entier. ». Il n'aura de cesse de dénoncer les comportements racistes et inhumains de la machine de guerre sioniste : les tortures, les humiliations, les femmes enceintes menottées et frappées au ventre, les meurtres d'enfants lanceurs de pierres lors de l'Intifada... Selon lui, l'État sioniste pousse les individus à agir comme des bêtes féroces dans un contexte de guerre permanente dirigée contre le peuple palestinien. Il fallait à tout prix refuser de servir dans les territoires occupés pour arrêter cette machine infernale. Son unique but était de sauver son peuple des griffes de l'État sioniste, cette imposture morale qui égare toujours plus de juifs du chemin de la vérité. Son appel à la désertion adressé aux soldats de Tsahal, qu'il qualifiait de « Hamas israélien », fut naturellement fustigé par le premier ministre Yitzhak Rabin. Leibowitz était dangereux pour le pouvoir, car il a toujours prôné un « contre-sionisme » débarrassé de cette alliance destructrice des extrêmes, nationaliste et religieux, et travaillait à la création d'une véritable machine de guerre spirituelle entièrement dirigée

contre l'appareil d'État. L'assassin de Rabin a été acclamé comme un héros par les extrémistes religieux, et il est encore loué de nos jours par les sionistes messianiques. Avec l'assassinat de Rabin, le pire cauchemar de Leibowitz s'est réalisé. L'alliance contre nature entre l'État et la religion ne pouvait qu'avoir de telles conséquences : « *L'essence de toute religion - pas seulement du judaïsme, mais c'est plus évident dans le judaïsme - est de ne reconnaître d'autorité suprême à aucun pouvoir.* ». Par son opposition farouche à l'appareil d'État, on pourrait supposer que Leibowitz était anarchiste au sens de Proudhon pour qui l'anarchie était « l'ordre sans le pouvoir », mais par cette parole, Leibowitz évoque un « anarchisme principal », caractérisé par un pouvoir transcendant qui opère en chaque individu respectant la Loi et les commandements divins. Pour lui, toutes les religions se fondent sur un tel principe d'anarchie qui profane littéralement la loi terrestre de l'ordre établi, c'est-à-dire la restitue au libre usage des hommes. Aucun prophète n'a été accepté par ses pairs lorsqu'il lui a été ordonné de remettre les choses à leur place, provoquant une anarchie terrestre contre le pouvoir. Ainsi, Jésus accomplissant la Loi originelle contre le pouvoir dominateur des Phari-siens qui ont fermé les portes du Ciel. Mais aussi Leibowitz appelant les soldats de Tsahal à désertir massivement pour revenir au message de paix de la Torah. Il y a quelque chose de christique dans le message de Leibowitz. Quelque chose qui dépasse l'entendement des hommes. Il s'est dressé seul contre le pouvoir établi pour rappeler à ses semblables de faire leur révolution intérieure, seule promesse de rédemption, plutôt que de suivre les chimères sanglantes d'un État suprémaciste qui les mène à leur perte. En opposant autorité suprême et pouvoir terrestre, Leibowitz évoque cette part « non-gouvernable » de l'Homme qui est la cible privilégiée de toutes les dérives totalitaires. Il rejoint par certains aspects la vision traditionnelle qui opère un partage clair entre autorité spirituelle et pouvoir temporel, ce dernier tirant son principe de l'autre. La confusion entre autorité spirituelle et pouvoir temporel entraîne inévitablement la révolte du pouvoir politique qui, après s'être placé au même niveau que le spirituel, veut le dominer et le manipuler à des fins purement terrestres. Tandis que du point de vue principal, il y a une contingence de l'ordre temporel qui devient nécessité du point de

vue politique. La part anarchique de l'Homme échappe à tout pouvoir dominateur, ce n'est pas un principe hégémonique donc il ne peut avoir d'application contingente (politique), c'est une réalité purement spirituelle et non psychique, ce qui explique l'échec de l'anarchisme politique. Un État autoproclamé juif ne doit pas se fonder sur l'oppression d'un autre peuple, sur l'injustice, le mensonge et la guerre perpétuelle. Pour Leibowitz, un État juif devrait se fonder sur les commandements de la Torah et ne pas se considérer au-dessus des autres nations et de l'humanité : *« Placer des millions d'Arabes sous l'autorité juive, c'est détruire l'essence humaine et juive de l'État et détruire la structure sociale que nous avons établie, c'est couper l'État du peuple juif dans le monde comme de la continuité de l'histoire et de la tradition juives, c'est anéantir le peuple juif et pervertir l'homme israélien. »*

En mettant une ligne claire entre État et judaïsme, entre valeurs authentiques et pseudo-valeurs politiciennes, autrement dit, entre la vérité et le mensonge, Leibowitz voulait empêcher la création d'une machine mythologique sioniste qui allait auto-entretenir sa légitimation par la subversion de la religion. Toute sa vie, il s'est attaché à la profanation des mythes véhiculés par l'appareil d'État sioniste. Par sa voix et ses paroles prophétiques, il était véritablement le grain de sable qui menaçait d'enrayer la machine mythologique. Toujours fidèle à son rêve d'un État régi par la loi juive, cet engagement extraordinaire ne l'a pas empêché de croire au mythe de la « solution à deux états », sans cesse entretenu par la machine sioniste comme un bon moyen de manipuler la fibre religieuse des citoyens israéliens, en leur faisant miroiter un état authentiquement juif. Au détriment des « Arabes » dépossédés de leurs terres et sans aucun espoir de retour... La seule solution viable pour sortir de l'État d'apartheid messianique reste la solution à un seul état où tous les citoyens, qu'ils soient juifs ou musulmans, auront les mêmes droits. Malheureusement, une telle solution relève du vœu pieux compte tenu des ravages causés par la machine mythologique sioniste sur les mentalités. Conformément à sa vision d'une sainteté transcendante, Leibowitz était également partisan d'un partage de Jérusalem qui serait rendue sainte non pas uniquement pour l'État sioniste impie, mais pour toutes les religions abrahamiques sans distinction.

Leibowitz n'apprécierait sûrement pas une telle affirmation, mais sa vie religieuse, intègre et sans compromission - sa vie d'être humain en somme - est un modèle de sainteté. Il s'est dressé seul contre tous, en digne héritier du prophète Jérémie, pour la paix et la justice, contre les crimes d'un État totalitaire dépourvu de morale.

Une honte éternelle...

Je pourrais continuer dans le sillage du prophète de la colère et évoquer les dizaines de milliers de morts du génocide de Gaza, les orphelins et les familles décimées, les bébés nés sous les bombes, les autres morts de faim, les cris déchirants d'enfants amputés, je raconterais l'histoire de chaque hôpital bombardé, de chaque école réduite en poussière... Je parlerais aussi du président criminel de l'entité sioniste écrivant des messages de haine sur un missile qui ira s'écraser sur un hôpital de Khan Younes. La moindre parcelle de gravats qui éclipse le soleil de Gaza, le moindre atome de poussière de ces écoles détruites forme le nuage de la honte éternelle qui s'est abattu sur l'État d'Israël.

Je pourrais raconter ce soldat qui offre la destruction d'un immeuble de Gaza comme cadeau d'anniversaire à sa petite fille, avant de mourir pour le drapeau d'Israël.

Une honte éternelle...

Je pourrais retranscrire les paroles blessées de la petite Hind, six ans, décrire sa voix terrifiée au milieu des coups de feu, pendant qu'elle observe de ses yeux tremblants les membres de sa famille exécutés un à un sous les balles de l'armée la plus morale du monde, ses yeux d'enfant qui ne devrait voir que beauté et innocence et dont la lumière a été étouffée par la barbarie à visage humain.

Hind a été retrouvée morte, exécutée par l'armée sioniste et l'ambulance dépêchée sur place pour tenter de la sauver, pulvérisée.

Une honte éternelle...

Hind n'est pas la première mais, à défaut d'être la dernière, elle est la victime de trop. Son sang seul retombera sur les faux prophètes sanguinaires et ceux qui suivront. La pureté de son sang éclabousse éternellement cet État criminel qui agit au nom du peuple juif.

Judeo-nazi, répète la voix de Leibowitz au milieu de la nuit...

Mains rouges

J'écris le sang des martyrs sur le marbre noir
leur histoire gravée dans les consciences
incendiées par une terreur
qui frappe jusqu'aux cimetières
(pas de paix
même pour nos morts)
désert d'incible
jusqu'à l'aube tailladée de ténèbres
le sang des martyrs
gicle
sur un ciel gavé d'orages
comme des *téfillin* criant vengeance
ou des *adban* suppliant le Très-Haut
Il n'y a qu'une seule couleur
pour le sang sacré des martyrs
le rouge éviscéré
le rouge dépecé
contre les barbelés acerbes
le rouge étripé
sur les mains des bourreaux
méphitiques
le même sang
sur les mains des mères
suppliant leurs entrailles
le même sang
sur les cris d'enfants
obstruant le ciel
le même sang
d'étoiles blessées
à Auschwitz et à Gaza
et sur les mains criblées de pierres
d'Abraham
nous n'avons gardé
que les saillies béantes du sacrifice

les orages écarlates
éclaboussant les murs blêmes
les murs baignés de rage
de Béthanie et Jérusalem
à l'ombre bénie des sépulcres
il y a des chrêmes de sang
et des suaires maculés de larmes
il y a des maqams de prophètes oubliés
de saints d'Allah et de fils d'Israël
vivant en communion
sous les pierres silencieuses
des cénotaphes
leur tombeau est un ciel
gorge d'éternité
tandis qu'ici- bas
les vivants pourfendent
leur Amour
l'enduisent de lèpre et de pus
foudroient la lumière de paix
par le feu opaque de leur haine
Des havres sont transformés
en enfer purulent
Par la main vengeresse des sorciers
et toujours ces mêmes sanies
souillant cette aube repue
de villes écartelées
et toujours
ce même soleil errant
sur les sanglots d'un peuple
toujours
l'écume âcre des rires cruels
comme des missiles profanant
ce qu'il reste encore de ciel

CHAPITRE III

GOTT MIT UNS

Les valeurs de la guerre

Que nous aurait dit le philosophe Yeshayahou Leibowitz devant le spectacle insoutenable qui se déroule sous nos yeux, devant ces images sordides qui défilent tous les jours sur nos écrans ? Les images des civils démembrés par les bombardements massifs de Tsahal, les cris d'enfants mutilés qu'on ampute à vif dans des hôpitaux relégués à l'âge de pierre, les secours palestiniens obligés de retirer à la main les morceaux de chair collés aux décombres... À l'ère de la grande parodie, ces images horribles inondent nos écrans et remplacent l'information victime d'une omerta totale des médias occidentaux. Plus que jamais, Leibowitz aurait invectivé les "judéo-nazis" qui opèrent massacre sur massacre à Rafah et Khan Younes, tout en menant le peuple juif à sa perte. Nul besoin d'un héros comme Julian Assange - que les États-Unis ont littéralement tenté de pousser au suicide avant sa libération - pour dévoiler à la face du monde les tortures physiques et psychiques infligées à tout un peuple. Tout est là, sous nos yeux, "le premier génocide en direct de l'Histoire", pour reprendre une expression du philosophe Mehdi Belhaj Kacem. Imaginons un seul instant que les téléphones portables et Internet eussent existé à l'époque de la Deuxième Guerre mondiale... Imaginons qu'en 1942, un lanceur d'alerte allemand eût été assez courageux pour révéler de l'intérieur des images des camps de concentration et du génocide des juifs, hommes, femmes et enfants, exécutés en direct dans les chambres à gaz. Après la mobilisation unanime de "l'opi-

nion internationale”, les Alliés auraient arrêté sur le champ ce massacre. Mais dans le camp à ciel ouvert de Gaza, le génocide des Palestiniens suit impitoyablement son cours sans que l'ONU et le Tribunal Pénal International n'arrivent à arrêter les massacres d'enfants et de civils par dizaines de milliers. Dans ce tragique épisode de l'histoire humaine, le courage est assurément africain et la fibre héroïque vibre en Amérique latine : l'Afrique du Sud porte plainte pour crimes de guerre contre l'État d'Israël au Tribunal pénal international, la Colombie, la Bolivie, le Chili, le Honduras et le Belize (petit État par la superficie mais grand par sa bravoure) ont rompu leurs relations diplomatiques avec Israël après le début des bombardements à Gaza. Le Brésil, par la voix de son président, n'hésite pas à employer les mots qu'il faut en évoquant un génocide. Le symbolisme fort d'un pays meurtri par quarante-trois années d'apartheid, prenant les devants pour arrêter la machine de guerre sioniste restera gravé dans les hauts faits de l'Histoire. À l'inverse, l'appel - éminemment raciste - de certains dignitaires israéliens pour le transfert des habitants de Gaza au Congo (!) sera relégué dans les poubelles de l'Histoire. Cette proposition est d'autant plus insoutenable qu'elle évoque le projet de transfert des millions de juifs ashkénazes à Madagascar, le “Madagaskarplan” élaboré en 1940 par Himmler et Adolf Eichmann, le concepteur de la solution finale. Ces sionistes messianiques oublient aussi qu'ils auraient pu naître en Afrique, épargnant ainsi les habitants de la Palestine de leur idéologie mortifère. En effet, Theodor Herzl et le congrès sioniste envisageaient une installation des juifs en Ouganda dans ce que le fondateur du sionisme moderne appelait “la première colonie d'Israël”, avant d'opter pour un foyer juif dans la Palestine sous mandat britannique. Si les pays “non-alignés” sont montés au créneau, les Occidentaux continuent à soutenir de toutes les manières possibles le massacre en cours. Quelques remontrances timides face aux bombardements aveugles de l'entité sioniste que Leibowitz qualifie “d'unique dictature qui existe dans le monde éclairé” et dont les principes se muent en “valeurs” comme dans tous les totalitarismes. Pour Leibowitz, la seule et unique valeur sur laquelle se fonde l'État

d'Israël est le suprémacisme de l'État autoproclamé juif sur la Palestine. Un des arguments qu'on entend le plus souvent de la part de ceux qui tentent de justifier le génocide en cours à Gaza est la défense des "valeurs de l'Occident" contre "la barbarie islamiste", avec l'autoproclamée démocratie modèle du Proche-Orient comme porte-drapeau. Le paroxysme de l'intolérable étant atteint par le criminel de guerre Benjamin Netanyahu - condamné en tant que tel par le Tribunal pénal international (avec son ministre de la Défense et les principaux chefs du Hamas) - qui déclare sans ambages lors d'une allocution en direct au peuple français : "Notre victoire, c'est celle de la civilisation judéo-chrétienne contre la barbarie." (*sic*). Durant cette intervention, il osera même comparer l'agression militaire à Rafah au débarquement en Normandie dont on célèbre les 80 ans cette année ! *Chutzpah*, quand tu nous tiens... Il y a un problème évident posé par l'utilisation du terme "judéo-chrétien" par Netanyahu, soutien objectif des colons extrémistes qui ne se privent pas de cracher au passage de chrétiens dans la vieille ville de Jérusalem. Si on peut tout à fait parler de "judéo-christianisme" d'un point de vue traditionnel, face à cette déclaration de Netanyahu, nous avons affaire à une récupération éhontée de l'héritage traditionnel de l'Occident à des fins bellicistes et purement idéologiques. C'est parce qu'il sentait un tel piège se refermer sur ses compatriotes que Leibowitz fustigeait "l'héritage judéo-chrétien commun", parfois de manière très véhémement comme dans un texte inédit dévoilé en 2008⁰¹. Pour lui, le judaïsme et le christianisme n'ont aucune valeur commune et c'est de Goethe, le "païen" antichrétien mais aussi antijuif, qu'il se réclame pour justifier son antichristianisme. Le judéo-christianisme est non seulement un mythe pour Leibowitz, mais il est synonyme de dénaturation profonde du judaïsme, une compromission grave avec la religion chrétienne qu'il définit comme le "produit du monde grec au stade terminal de sadégénérescence dans l'hellénisme oriental et du syncrétisme po-

01. « The Common Judeo-Christian Heritage », repris dans Y. Leibowitz, *Judaism, Human values and the Jewish State*.

lythéiste”. Il considère même que le christianisme serait une invention du “monde idolâtre” afin de contenir l’expansion du judaïsme (*sic*). Sa vision évolutive et biaisée du “judéo-christianisme” est résolument anti-traditionnelle, mais elle a le mérite d’être cohérente car elle rejoint celle d’un judaïsme fondé uniquement sur la Torah et les *mitsvot*. En disant cela, il légitime de fait le mythe de l’ “helléno-christianisme” comme fondement de la civilisation occidentale, encore défendu par certains courants de pensée identitaires. Fidèle à sa vision d’une pratique désintéressée du judaïsme, dépouillée de toute finalité humaine, Leibowitz considère que le point central qui rend judaïsme et christianisme irréconciliables est la question théologique, classique, de l’anthropocentrisme. D’un côté le judaïsme, “religion théocentrique” dans laquelle l’Homme est au service de Dieu, de l’autre, la religion du Christ (Dieu fait Homme et offert en sacrifice) “dans laquelle Dieu n’est rien d’autre que l’instrument approprié à la satisfaction du besoin de rédemption de l’homme”. Mais plus que le christianisme, c’est le sionisme messianique qui a réalisé cette dernière affirmation avec un judaïsme parodique s’incarnant dans une terre, donc dans le sang et la race, tout entier dirigé vers la rédemption du peuple juif, devenant ainsi l’idolâtrie tant redoutée par Leibowitz. Ce n’est qu’à la toute fin de son intervention, qu’il affirme qu’une identification des Juifs à l’Occident par les “pays du tiers-monde” concerne uniquement l’État d’Israël, en tant que “commis de l’impérialisme et du colonialisme occidental”, et sûrement pas le judaïsme en tant que religion. De même, parler de porte-drapeau de l’ “Occident” pour qualifier un État qui se veut le foyer du peuple juif n’est pas sans rappeler (de l’autre côté du miroir parodique) la théorie d’une Russie à l’avant-garde de la Tradition contre les pseudo-valeurs occidentales⁰². Mais si nous considérons l’Occident comme la source indiscutable de la modernité, il apparaît que l’entité sioniste est bel et bien à “l’avant-garde” des

02. Au début de ma préface pour la réédition du classique de René Guénon “Orient et Occident” (Fiat Lux, 2022), paru il y a exactement un siècle, j’explique pourquoi cette théorie défendue par le géopolitologue russe Alexandre Douguine n’a pas lieu d’être du point de vue de la Tradition.

“valeurs” occidentales. La polémique soulevée par la participation d’Israël à l’édition de l’Eurovision 2024 le démontre de manière assez flagrante. En effet, l’Eurovision est devenue une vitrine de choix pour la promotion de la culture LGBTQ+ et qui, plus est, d’une façon plus qu’outrancière. En défendant avec acharnement sa participation à ce genre d’événement comme s’il s’agissait d’une référence culturelle de premier plan, Israël montre qu’il souhaite une intégration totale à la grande parodie de l’Occident moderne, avec toutes les pseudo-valeurs qu’elle véhicule. Il n’est guère étonnant que les thuriféraires de l’entité sioniste invoquent régulièrement la défense des droits LGBT dans la prétendue lutte contre l’islamisme obscurantiste et il n’y a pas de hasard si Tel-Aviv est l’une des capitales les plus *LGBT-friendly* au monde, au grand dam des autorités rabbiniques qui promettent régulièrement le grand soir aux participants à la gay-pride... Revenons à la vision biaisée de la Russie comme dernier bastion des “valeurs traditionnelles” face à un Occident en pleine dégénérescence : elle est avant tout due à la confusion entre les principes et les valeurs. En effet, le terme de “principe” est d’ordre métaphysique donc traditionnel et se place au-dessus des considérations morales, contrairement aux “valeurs” qui appartiennent au domaine sentimental donc psychique. Ainsi, les “valeurs” peuvent être manipulées à des fins politiques (ce qui est le cas de la Russie de Poutine dans sa lutte contre “l’Occident dégénéré” mais aussi du sionisme dans sa lutte contre “l’islamisme barbare”) tandis que les principes sont totalement indépendants de toute considération de cet ordre. Disons-le clairement : quand il est question de l’Occident, nous ne sommes pas sur le terrain des principes (entendu au sens traditionnel) mais des valeurs érigées en pseudo-principes. L’État d’Israël est régi par des lois parodiques, c’est un État anomocratique dépourvu de principes qui s’est érigé en garde-fou de l’Occident moderne et de ses “valeurs”. Mais de quelles valeurs parle-t-on au juste ? De celles qui autorisent les guerres au nom des “droits de l’homme”, la torture dans les prisons et le meurtre impuni de civils et de journalistes au nom de la lutte contre le terrorisme. Après les enfants irakiens affa-

més par millions durant la guerre du Golfe, on découvre effarés les exactions de l'armée américaine pendant la seconde guerre d'Irak... Dans une vidéo publiée en 2010 sur Wikileaks et intitulée "*Collateral Murder*", Julian Assange a rendu public le meurtre de deux journalistes à Bagdad, tués délibérément par les tirs d'un hélicoptère américain, blessant au passage deux jeunes enfants. Dans cette vidéo, on peut clairement entendre les conversations radio des militaires qui se congratulent après leur méfait. De même, Wikileaks a révélé que près de 700 civils ont été tués en Irak, dont des femmes enceintes, des enfants et des handicapés, uniquement parce qu'ils s'étaient approchés trop près des checkpoints américains. Sans oublier les décès non signalés de 15000 civils irakiens et les sévices infligés à plus de 800 hommes (dont les plus jeunes ont seulement 14 ans) dans la prison de Guantanamo... Une vingtaine d'années plus tard, aucune vidéo de Wikileaks n'a révélé ce qui, auparavant, se déroulait dans le secret des prisons de haute sécurité et dans les enceintes infernales des camps : les exécutions de journalistes, les enfants et les infirmiers tués de sang-froid, les privations des besoins élémentaires pour des millions de civils... Ce ne sont pas des "dégâts collatéraux" qui meurent tous les jours sous les bombes israéliennes (et américaines aussi, ne l'oublions pas...), il s'agit d'une volonté déterminée d'effacer toute trace d'un peuple de sa terre comme le prouve la politique impitoyable des "judéo-nazis". Le tout couvert par le mantra incessant des dirigeants occidentaux : "Israël a le droit de se défendre". Traduction : "Nous donnons carte blanche à l'entité sioniste pour mener sa guerre dans le mépris des droits humains fondamentaux.". Et comme son modèle américain en Irak, la défense sioniste se vante de frappes "chirurgicales" sur le peuple palestinien. On n'ose imaginer ce que cela aurait donné si les frappes n'étaient pas aussi millimétrées... Dans un débat à la télévision américaine, le journaliste Piers Morgan pose la question qui fâche au très médiatique Rabbi Shmuley, rabbin dégénéré, d'obédience Loubavitch (secte messianiste à laquelle est affilié un certain Benjamin Netanyahu) et propriétaire d'un magasin de sex-toy casher avec sa fille :

- Si Israël est si précis, comment expliquer qu'il tue autant d'enfants ?

À court d'arguments (difficile de défendre l'indéfendable...), Shmuley perd ses moyens et s'enfonce dans des attaques *ad hominem* contre son autre interlocuteur, le philosophe Norman Finkelstein, impassible.

"C'est la guerre", scande quant à elle la criminelle de guerre Hillary Clinton, sommée de répondre à une question concernant le nombre élevé d'enfants tués à Gaza, lors d'une conférence interrompue à plusieurs reprises par des militants pro-palestiniens, dont un homme de confession juive. Les représentants de l'Occident cautionnent l'extermination de tout un peuple et l'assument totalement. Certains diront qu'un tel comportement fait partie de l'ADN de l'Occident de par son histoire teintée de colonialisme et suprémacisme. En effet, il est très tentant de faire le parallèle entre le traitement réservé aux Palestiniens par la seule démocratie du Proche-Orient et le génocide des Indiens d'Amérique qui fonde la grande démocratie des États-Unis. Les entreprises coloniales utilisent toujours les mêmes méthodes : la déshumanisation et l'élimination des autochtones, par tous les moyens à leur disposition. On peut considérer qu'avec la guerre à Gaza, l'État d'Israël est bien à la pointe de l'Occident et de ses "valeurs", il les a même rendues obsolètes.

L'État-Golem

L'histoire du sionisme contemporain est l'histoire d'une double trahison : celle envers le judaïsme et celle envers le peuple juif. Contrairement à l'intention du sionisme originel, l'entité sioniste n'est pas un État qui a été créé pour protéger les juifs, conjurer le spectre d'une nouvelle Shoah et leur assurer une vie paisible loin des persécutions. L'État d'Israël a été fondé sur le sang et les larmes des Palestiniens dépossédés de leurs terres. Il est devenu un immense ghetto pour des citoyens israéliens livrés en pâture à la haine

et la vengeance, et un danger toujours grandissant pour l'intégrité des juifs de la diaspora. Les principaux responsables de la recrudescence des actes antisémites en Occident sont les responsables sionistes et leur haine aveugle envers le peuple palestinien. Leibowitz n'a eu de cesse de fustiger l'État-nation qui donne une raison d'être au peuple, assimilant une telle chose au fascisme pur et simple⁰³. Le fait de considérer l'appareil d'État comme intrinsèquement constitutif de l'identité juive est pour lui le sacrilège suprême car les valeurs créées par l'État-nation se substituent aux valeurs religieuses qui seules ont leur raison d'être dans le cas du peuple juif⁰⁴. Dans le cas de l'État-nation israélien (mais aussi de l'appareil d'État américain, républicain et évangéliste, de l'administration G.W. Bush), la violence exercée par l'appareil d'État tend à être légitimée par un discours religieux qui se trouve très étroitement mêlé à chaque décision politique et militaire, à tel point que l'on ne peut plus distinguer ce qui relève du politique et du religieux. Ainsi, les ministres du gouvernement Netanyahu ont fêté la future colonisation de Gaza lors d'une "conférence pour la victoire d'Israël" qui s'est tenue fin janvier 2024 à Jérusalem, alors que les Palestiniens meurent par milliers sous les bombes. Les membres de l'appareil d'État sioniste se trouvaient en compagnie d'un rabbin terroriste, condamné dans les années 1980 à la prison à perpétuité pour ses crimes et considéré comme un héros par le premier ministre et ses affidés. C'est ce qu'un ami qui m'est très cher appelle "la coalition des cinglés", en évoquant aussi l'alliance entre sionisme messianiste et protestantisme extrémiste. Dans son livre "La défaite de l'Occident"⁰⁵, l'his-

03. "Dans le fascisme, l'État est la donnée première, il a une valeur et une signification décisive au regard de l'existence humaine et l'homme n'a pas d'autre signification ni de valeur que d'appartenir à l'État" (Y. Leibowitz, *Peuple, Terre, État*, p.94).

04. "Il est très clair au regard du peuple juif que ce n'est ni un appareil étatique, ni un cadre d'exercice du pouvoir, ni un territoire, ni même une langue qui l'a fait naître et exister. Son identité nationale s'est incarnée dans un élément particulier, immanent – le judaïsme" (*Ibid.*, p. 97).

05. Gallimard, 2024.

torien et anthropologue Emmanuel Todd montre comment la deuxième guerre d'Irak a été une sorte de marqueur qui signe la fin de la culture protestante pour les États-Unis et l'apparition d'un État post-imperial, caractérisé par une violence incohérente et un désir d'expansion illimitée (avec l'actuel conflit russo-atlantiste comme fin de parcours probable). De même, avec la guerre à Gaza, on assiste à la fin de "l'État-nation juif" qui révèle ce monstre que nous appellerons l'État-Golem : un État post-judaïque fondé sur le nihilisme messianique et le suprémacisme racial. Le Golem est ce monstre kabbalistique qui, selon la légende, aurait été façonné d'argile par le rabbin Loew dans le ghetto de Prague au 16^e siècle. Sur son front est inscrit le mot "vérité" (*emet* en hébreu) qui permettait au rabbin Loew de lui donner vie quand bon lui semblait. Le Golem a été créé afin de protéger les Juifs du ghetto, particulièrement vulnérables aux pogroms et aux persécutions en tout genre. Mais la créature ne tarde pas à se retourner contre son créateur, et se dirige indifféremment contre les Juifs et les Gentils quels qu'ils soient. L'allégorie avec l'entité sioniste qui est en train d'échapper à tout contrôle (y compris occidental, donc américain) est évidente. Le nihilisme de l'État-Golem d'Israël est - comme tous les nihilismes - une destruction de la vérité qui s'opère par une double violence : la violence psychique d'une machine mythologique délirante et la violence physique de la guerre totale contre les Palestiniens, dont le droit d'exister en tant que peuple est tout simplement nié. Dans la postface de son livre, Emmanuel Todd évoque la guerre à Gaza et déplore le soutien des États-Unis à Israël en l'interprétant comme un désir incohérent de violence. Malheureusement, il n'étend pas son raisonnement à l'État sioniste qu'il voit encore comme une pauvre victime de la politique belliciste américaine, et imagine même que le gouvernement israélien, lassé par le nihilisme américain, se tournerait vers la Russie, comme si Israël dépendait complètement des États-Unis et n'avait pas d'agenda propre dans la région. Emmanuel Todd évoque très justement les protestants extrémistes qui se pensent élus de Dieu, le grand vide de "l'État religieux zéro" et la démocratie américaine moribonde mais, aveu-

glé par son essentialisme (l'Amérique comme *hegemon* intégral), il n'arrive pas à voir les trajectoires parallèles entre l'État protestant américain et l'État "juif" israélien, leur connivence messianico-politique et leur fascination commune pour le nihilisme et le concept de guerre totale. On ne peut nier que les États-Unis considèrent Israël comme leur machine de guerre au Proche-Orient, mais une telle approche géopolitique ne fait pas de l'entité sioniste la marionnette des États-Unis, comme semble le croire l'auteur de "La défaite de l'Occident". Autrement dit, l'État d'Israël n'est pas le Golem des États-Unis, mais plutôt une créature autrement plus redoutable qui est issue d'une entreprise typiquement occidentale, nationaliste et colonialiste, associée à une grave contrefaçon de la religion juive. Contrairement au protestantisme américain, nous n'assistons pas simplement à la fin du judaïsme parodique en Israël mais au renforcement impressionnant de la nouvelle religion messianico-sioniste et nihiliste dont elle est directement issue. Et le plus inquiétant, c'est qu'elle ne sévit pas uniquement au sein des instances dirigeantes extrémistes mais se diffuse très largement dans une population israélienne qui tend à cautionner les exactions des "judéo-nazis" contre les Palestiniens. Ce qui s'opérait en secret à l'aide de milices clandestines lors de la création de l'État d'Israël (les destructions de villages palestiniens, l'expulsion de leurs habitants et leur occupation sauvage) se fait maintenant au grand jour, avec une violence beaucoup plus importante, sans bornes. S'il doit y avoir un revirement d'Israël vis-à-vis des États-Unis, ce sera très certainement du fait des Américains et non des Israéliens. Autrement dit, il est probable que nous assistions dans un avenir proche à une réaction américaine à l'hyperviolence sioniste qui prendrait la forme d'une politique de *containment* dirigée contre l'appareil d'État israélien. La démission d'Andrew Miller, en charge des affaires israélo-palestiniennes à la Maison Blanche, ainsi que huit autres membres de l'administration Biden en signe d'opposition à la politique d'aide inconditionnelle vis-à-vis d'Israël est très révélatrice à cet égard. En effet, déjà engagés en Ukraine, les États-Unis ne pourront plus se permettre de dépenser des milliards de dollars

pour aider militairement l'entité sioniste dans ses guerres d'expansion et il y aura sûrement une confrontation directe entre les forces messianiques pro-sionistes (majoritaires au sein du Congrès US sous influence de l'AIPAC et entièrement acquises à Benjamin Netanyahu) et les forces anti-russes au sein de l'État profond américain. La tentative d'assassinat de Trump en juillet 2024 pourrait avoir un lien avec cette confrontation, sachant que Netanyahu ne cache pas sa préférence pour ce dernier. En effet, Trump souhaite l'arrêt de la guerre en Ukraine tout en maintenant le soutien inconditionnel, donc moral et militaire, à l'entité sioniste. D'autant plus qu'Israël souhaite précipiter les États-Unis dans une nouvelle guerre contre le Hezbollah (et par extension contre l'Iran) qui serait la suite logique de la guerre à Gaza. Le ministre des Affaires étrangères israélien a déclaré en ce sens dans un tweet du 21 juin 2024 : "Le monde libre doit se tenir inconditionnellement aux côtés d'Israël dans sa guerre contre l'axe du mal dirigé par l'Iran et l'islam extrémiste. Notre guerre est aussi votre guerre.". Comme les États-Unis et la menace islamiste internationale après le 11-septembre, il y a une universalisation de la menace arabe par Israël avec une assimilation au nazisme qui passe par un révisionnisme historique. Ainsi, Netanyahu déclare sans rire, à propos de l'extermination des juifs durant la seconde guerre mondiale, qu'Hitler ne faisait qu'obéir aux ordres du grand mufti de Jérusalem, le faisant presque passer pour un enfant de chœur... Ce genre de déclarations dénuées de sens montre que la machine mythologique sioniste s'emballe en même temps que l'ouragan de violence se déchaîne toujours plus sur Gaza. Il y a un besoin impérieux de légitimer l'hyperviolence sioniste en brandissant indéfiniment le spectre d'une Shoah à venir. Dans les camps de concentration, les soldats nazis arboraient sur leur ceinturon la devise *Gott mit uns* (Dieu est avec nous), une devise inspirée de "l'Emmanuel" de la prophétie d'Isaïe (celle-là même que Netanyahu souhaite accomplir). Les nihilistes messianiques pensent aussi que Dieu est avec eux, et ils le montrent fièrement dans leurs chants et leurs discours, persuadés d'œuvrer pour la venue du Machia'h et la rédemption d'Israël. Les rabbins bénissent les soldats de Tsahal qui accom-

plissent à coups de missiles leurs prophéties, tandis que leurs alliés protestants (sionistes mais aussi et surtout des antisémites carabinés) espèrent l'imminence de Gog et Magog pour la venue de leur Christ. Le Gott des ceinturons nazis avait des relents aryens et un arrière-goût de solution finale... En traversant l'Allemagne il y a quelques années, des grandes avenues où se noient les timides églises berlinoises aux paysages empreints de paganisme de la Forêt Noire, nous étions traversés par un sentiment lancinant, celui que ce grand et beau pays, berceau de la Réforme, était "mal christianisé.". L'apparition du Troisième Reich et de son christianisme parodique représente le creux de la vague de la crise identitaire allemande. De même, le génocide en cours à Gaza n'est pas seulement le chant du cygne de l'État-Golem et son judaïsme parodique mais acte aussi la fin de l'Occident et de ses pseudo-valeurs destructrices. D'où cette question que n'aurait certainement pas reniée ce grand esprit qu'était Leibowitz : que cache donc le *Gott* des "judéo-nazis" ?

Terre étroite

Du fleuve

(où je me suis purifié

d'un péché qu'on ne peut racheter

mais seulement noyer

dans sa conscience

d'une stupeur qui pourrit

lentement dans mes veines

jusqu'à l'impuissance

je me suis retrouvé au seuil d'une église

où m'attendaient des visages

recouverts d'un impardonnable oubli

des visages d'enfants

malades de vivre

de mères riant à la mort

à mi-chemin j'ai souris

au vieil homme assis

sur les ruines de son existence

sa cigarette se consume

en même temps que l'espoir

les rues se sont tues

et dans l'enceinte d'une mosquée

le tumulte des prières

comme les cris de douleur)

d'une terre parturiente

(tellement étroite

qu'elle ne peut supporter

leurs lamentations
Comme un lambeau de pierres
fébriles
sur cette terre retournée
j'ai crié
Paix
Face au mur gavé
de silences
comme une bouteille
jetée)
à la mer

CHAPITRE IV

PROMÉTHÉE DÉCHAÎNÉ (OU LA CHEVELURE DE SAMSON)

Delila dit à Samson : « *Dis-moi donc d'où vient ta grande force et avec quoi il faudrait t'attacher pour te dompter.* »

Juges 16:6.

Finish them !

Les États-Unis et Israël partagent beaucoup plus qu'une simple alliance géopolitique, ils baignent tous deux dans le même marasme idéologique. Il ne faut donc guère s'étonner du soutien inconditionnel du gouvernement américain à Israël -et ce, peu importe que le parti au pouvoir soit démocrate ou républicain- : un soutien moral (le fameux droit d'Israël à se défendre repris en chœur par les perroquets soumis à l'OTAN), militaire (la plupart des missiles qui ont fauché femmes et enfants à Gaza sont d'origine américaine), économique (les aides à Israël se comptent en milliards de dollars), et dont le soubassement est spirituel (nous n'insisterons jamais assez là-dessus) : il s'agit d'un messianisme, d'essence pseudo-judaïque et vétérotestamentaire, d'une violence inouïe et qui ne tolère aucune concession. En effet, une haine irrationnelle envers les Palestiniens semble motiver les extrémistes occidentaux, une haine qui n'a rien à envier à Yahvé, le dieu vengeur d'Israël, ordonnant les nombreux

massacres décrits dans l'Ancien Testament⁰¹. En témoigne cette image saisissante de l'ex-candidate républicaine Nikki Haley écrivant (en toute décontraction) "Achevez-les !" (*Finish them !*) sur un obus de l'armée sioniste. À quoi pensait Nikki Haley en écrivant ce slogan inhumain sur un missile qui a très certainement décimé une ou plusieurs familles à Gaza ? Seulement au " Hamas " ? Le doute est permis quand on sait que cet épisode choquant s'est déroulé en pleine offensive meurtrière dans le camp de réfugiés de Rafah... La vérité est que le Hamas est devenu une entité protéiforme capable de contenir tout ce qui se rapproche de près ou de loin aux " Arabes " (entendez les Palestiniens), y compris leurs soutiens occidentaux et sans oublier les organisations humanitaires et l'ONU reléguées au rang de terroristes en puissance... Voici donc l'horrible réalité du *finish them* de Nikki Haley... et de cette guerre qui concerne *de facto* tout l'Occident. Du *finish them* théorique au *finish them* pratique, il n'y a qu'un pas : quelques jours après cet épisode, le média CNN révèle qu'Israël a largué une bombe américaine GBU-39 lors d'une attaque à Rafah qui a fait quarante morts. Comme souvent, les États-Unis et Israël profitent de leurs offensives meurtrières pour expérimenter de nouvelles technologies. Les bombardements d'Hiroshima et Nagasaki font partie des exemples les plus tristement célèbres, mais ce fut aussi le cas pour les bombes au napalm utilisées au Vietnam ou encore les bombes au phosphore blanc en Irak, au Liban et (déjà) à Gaza, en 2009. Quant au génocide en cours, il est le résultat direct d'une nouvelle forme de guerre qui pourrait inaugurer un saut dans la barbarie rarement atteint dans l'histoire de l'humanité. Parmi les valeurs ou pseudo-principes qu'Israël défend avec l'Occident, la valeur " progrès " occupe une place de premier plan à tel point que l'on peut évoquer une véritable " religion du progrès ", très caractéristique de la mentalité moderne. Avec les États-Unis, l'entité sioniste est à la pointe de la " valeur progrès ", notamment au niveau des innovations techniques, aussi sophistiquées que destructrices. Un des fers de lance de notre travail philosophique est la

01. *Dieu a tué 2,8 millions de personnes dans la Bible*, 25 avril 2016, Slate.fr.

dénonciation de l'alliance contre nature entre la force aveugle et une certaine science dominée par la technique. L'utilisation à très grande échelle de l'intelligence artificielle par l'armée israélienne montre que cette alliance connaît une sorte d'apogée mortifère qui pourrait largement surpasser toutes les guerres mondiales en termes de nombre de morts et de victimes civiles. Il y a deux points très importants qui montrent l'évolution inédite et inquiétante des conflits armés à partir de la guerre Israël/Hamas de 2023 : d'abord, il y a une résurgence brutale du tragique à laquelle la guerre au XXI^e siècle (d'essence exclusivement parodique après la première guerre d'Irak, selon le constat de Baudrillard) ne nous avait pas habitués. En effet, le conflit à Gaza, théâtre du premier génocide en direct de l'Histoire, est une situation très différente des précédents conflits post-11 septembre, les réseaux sociaux étant beaucoup moins développés au début des années 2000 qu'aujourd'hui. La plupart des images de morts, de blessés et d'exactions en tout genre nous parvenaient encore à travers les médias conventionnels et très peu par le biais d'Internet, sauf, de manière ponctuelle, principalement lors de campagnes massives de leaks héroïquement menées par Julian Assange. La Mort pouvait encore se payer le luxe de demeurer cachée derrière les tapis de bombes et les murs invisibles des camps à ciel ouvert... Maintenant, à travers les images d'enfants mutilés qui pullulent sur nos téléphones, l'horreur s'invite dans toute son outrance, pratiquement en temps réel. Ainsi donc, ce retour du tragique n'a rien de parodique (contrairement à l'épidémie covidienne par exemple), il est un retour horrifant du réel, un surgissement des profondeurs qui sommeillent en chacun de nous. Telle est la véritable fonction cathartique de la tragédie, mais cette fois il s'agit du tragique en tant que tel (ou la tragédie sous sa forme "principielle") qui s'étale sous nos yeux, et non pas de sa représentation⁰². Qu'un tel dévoilement se fasse principalement par l'intermédiaire des outils du spectacle intégral (à savoir les canaux des réseaux sociaux) en

02. "La tragédie, c'est la représentation du tragique ; le tragique, c'est la situation qui est représentée par la tragédie", nous dit le philosophe Lacoue-Labarthe, que je considère comme le revivificateur de la pensée tragique en Occident.

dit long sur les temps apocalyptiques que nous vivons, durant lesquels la vérité doit ressurgir par n'importe quel moyen. L'horreur n'a plus besoin du masque de la "guerre propre", celle des drones et des frappes chirurgicales, elle s'impose dans toute sa réalité outrageante sans mise en scène d'aucune sorte. La technique qui servait à cacher l'horreur de la guerre est à présent dominée par la force aveugle qu'elle prétendait manipuler. L'autre changement majeur est la fin des dégâts dits collatéraux, une expression qui est monnaie courante dans le vocabulaire des états-majors afin de reléguer les victimes civiles au sein d'une catégorie regrettable mais hélas nécessaire. Là encore, après le 7 octobre 2023, on assiste à la fin d'une mise en scène : il n'y a désormais plus de victimes innocentes. Lors de ses exactions précédentes, Tsahal justifiait les morts d'enfants par la sempiternelle rhétorique du Hamas se servant des populations civiles comme boucliers humains. Aujourd'hui, cet argument est de moins en moins mis en avant, car non seulement la Palestine est entièrement identifiée au Hamas, balayant ainsi d'un revers de main la réalité politique complexe du terrain, mais plus encore, les membres du gouvernement israélien considèrent clairement les enfants palestiniens comme des terroristes en puissance, une mauvaise graine qu'il convient d'éradiquer dès le berceau. La guerre post-moderne étant intrinsèquement liée à la parodie, une mise en scène est toujours nécessaire pour tenter de justifier l'injustifiable... Ainsi, on a vu le président israélien brandir, devant les caméras du monde entier, un exemplaire de *Mein Kampf* traduit en arabe, prétendument retrouvé dans une chambre d'enfant palestinien. Ce même président israélien a expressément conclu qu'il n'y a "aucune personne innocente à Gaza". Nous sommes loin de la fiole d'anthrax de Colin Powell servant de prétexte à la seconde guerre d'Irak... L'image de l'exemplaire de *Mein Kampf* entre les mains du président israélien est autrement plus suggestive : elle sert de blanc-seing au meurtre massif d'enfants à Gaza et au génocide de tout un peuple. Un tel constat, remis dans le contexte de la politique extrémiste du gouvernement Netanyahu, n'est que la continuité, par des moyens beaucoup plus élaborés (et plus meurtriers), du nettoyage

ethnique de la population palestinienne, inauguré en 1948 par les groupes terroristes sionistes inspirés par Jabotinsky. Nous rejoignons ici le constat d'Elias Sanbar qui considère que le conflit qui suit le 7 octobre 2023 est le dernier acte de la tragédie vécue par le peuple palestinien, en le qualifiant de “guerre contre la Palestine, toute la Palestine” et en parlant d’“une entreprise d’annihilation, de destruction des Arabes de Palestine”. Néanmoins, la vision de Sanbar reste toujours ancrée dans la dénonciation d’un colonialisme suprémaciste qui a totalement changé de visage depuis une vingtaine d’années au moins. En effet, on ne peut plus dénoncer le colonialisme israélien sans pointer du doigt ses causes profondes, à savoir : l’extrémisme religieux et racialisé d’une faction messianiste qui a accédé au pouvoir en Israël à partir de 1967. Qu’on le veuille ou non, le fil rouge (de sang bien sûr) de ce conflit est biblique et il convient de garder à l’esprit que la coalition américano-sioniste agit principalement dans ce cadre là. Depuis Georges W. Bush Jr. et sa croisade contre l’Axe du Mal, on nous avait habitués à un vocabulaire à tendance messianique totalement décomplexé, mais aujourd’hui, la Palestine a été greffée à cet Axe du Mal dans l’espoir d’accélérer l’accomplissement des temps messianiques. Il s’agit de provoquer le miracle apocalyptique, c’est-à-dire l’avènement du Messie (pseudo-Christ pour les uns et *Machia’h* pour les autres), et ce par tous les moyens. La condition *sine qua non* étant le miracle biblique de la victoire d’Israël qui est rendu possible par un autre miracle, lié à cette religion profane du progrès tant vantée par l’Occident : celui de la technique.

La guerre algorithmique

Depuis le 7 octobre 2023, Israël a inauguré une nouvelle façon de tuer, une guerre menée par logiciel interposé qui repose sur l’intelligence artificielle et choisit des cibles à partir de quantités considérables de données. C’est une véritable machine à tuer, pouvant produire une centaine de cibles par jour, qui a été élaborée par l’état-major sioniste. Après l’analyse de la base de données, plus la

cible est jugée “importante” (importante veut dire ici plus digne d’être tuée), plus le seuil de “victimes collatérales” tolérables augmente pour se chiffrer à plusieurs centaines de personnes. Par ailleurs, le nombre de victimes civiles potentielles est connu à l’avance avant chaque frappe par l’état-major israélien, grâce à l’analyse préalable de données. Ce système s’appelle *Hasbora*, l’équivalent du mot “évangile” en hébreu : ce mot n’a pas été choisi au hasard, il symbolise à lui seul le rôle métaphysique que joue la technique dans le sionisme messianique. La racine étymologique du mot “évangile” vient du grec *euangélion* signifiant “bonne nouvelle”, ce qui est précisément le rôle de l’intelligence artificielle qui révèle pour les humains les cibles à détruire, comme l’Éternel des armées d’Israël a révélé à David comment tuer Goliath, le chef des Philistins⁰³. Cette technologie est directement issue de l’application de la doctrine Dahiya, élaborée par les forces de défense sionistes après la guerre israélo-libanaise de 2006, qui prône la guerre asymétrique en contexte de guérilla et l’utilisation d’une force disproportionnée causant de manière délibérée un maximum de victimes civiles. Le but étant de forcer la population traumatisée à faire pression sur les groupes armés tels que le Hamas ou le Hezbollah afin d’arrêter leurs attaques. La technologie *Hasbora* a été utilisée pour la première fois lors des derniers jours de l’opération “Bordure protectrice” en 2014, durant lesquels des bâtiments civils ont été détruits massivement afin de provoquer la sidération au sein de la population gazaouie. Sur son site officiel, où les images des bombardements de Tshal tournent en boucle tel un organe de propagande nord-coréen, l’armée israélienne présente cette nouvelle machine à tuer comme un grand progrès technologique et se vante d’avoir créé des *Target center*, autrement dit des “usines à cibles qui fonctionnent 24 heures sur 24” identifiant plus de 12 000 cibles à Gaza en vingt-sept jours de guerre⁰⁴. Le compte est aussi rapide que terrifiant et le nombre particulièrement élevé de victimes civiles pendant la guerre

03. 1 Samuel, 17.

04. Communiqué officiel sur le site de l’IDF.

à Gaza ne peut s'expliquer autrement... Avec un tel système, ce n'est plus le militaire derrière le poste de commande d'un drone qui décide de la cible à abattre, mais bien une intelligence artificielle qui prend la décision à sa place. L'officier devient un simple opérateur soumis à un rythme effréné qui est chargé d'exécuter la cible le plus rapidement possible, sans avoir la moindre seconde de réflexion sur le nombre de victimes que va occasionner son geste (et encore moins sur le fait que parmi ces dernières on aura des femmes et des enfants). Ce que le capitalisme a inauguré avec le travail à la chaîne à l'intérieur des usines trouve ici son accomplissement le plus cauchemardesque, avec la fabrication d'une machine de mort dont le rythme automatique et infernal relègue les exécutants au second plan. La déshumanisation atteint ici son paroxysme, à tous les niveaux. On passe de la guerre massive capitaliste, dont l'acmé reste les guerres post-11-septembre menées par les États-Unis en Irak et en Afghanistan, à la guerre algorithmique créée par Israël. Celui qui était jadis le soldat-tueur appuyant sur un bouton ou pilotant un drone à distance, incarne désormais le Travailleur producteur de mort à la chaîne, complètement aliéné par la technique, suivant la figure conceptuelle d'Ernst Jünger. Un tel système devrait faire l'objet de sérieuses études polémologiques, tant ce qu'on affublait jadis du terme peu heureux de "bavures" devient pleinement intégré dans les stratégies militaires, pour être ensuite légitimé par les communicants et les médias aux ordres (pléonasme) qui assurent le service après vente. La force aveugle peut enfin opérer en toute impunité sur le théâtre des opérations grâce à l'outil technologique, tout en se payant le luxe de se donner bonne conscience. Dans ces conditions, la conscience, qui est une des facultés les plus pures de notre humanité, devient une donnée comme une autre : il faut éradiquer l'ennemi, et peu importe les dégâts et les dizaines de milliers de morts engendrés pour atteindre cet objectif. De mal nécessaire on passe au mal évident : Hannah Arendt, avec sa fameuse théorie de la banalité du mal, est battue à plate couture... Un tel déchaînement de force aveugle n'aurait pas été possible sans une longue tradition de collusion très étroite entre forces de défense israé-

liennes et innovation technologique, et ce, depuis la création de l'état sioniste. Durant ce qu'on a appelé "la guerre d'Indépendance", l'organisation paramilitaire de la Haganah avait son département de recherche scientifique qui deviendra le "corps scientifique" (HEMED), ancêtre de la très secrète unité 81 de l'armée israélienne⁰⁵. Ce département a pu voir le jour en 1945 sous l'impulsion de Ben Gourion qui avait pu récolter des fonds très importants à New-York, lors d'une rencontre secrète avec Rudolf Sonneborn, homme d'affaires ayant fait fortune dans l'industrie pétrochimique et ami personnel d'Albert Einstein. Grâce à cet argent, l'état sioniste naissant a pu débiter la militarisation de ses forces de défense. De nombreuses armes ont vu le jour au sein du corps scientifique de la Haganah : mortiers, grenades, mines, lance-flammes ainsi que les bombes aériennes conçues dans les fameuses usines "*Ta'as Hutẕ*". Les scientifiques qui travaillaient à l'élaboration de nouvelles armes servaient également au sein des milices de combat tout en ayant pour mission de former les soldats à leur utilisation. Des armes biologiques y ont également été conçues par l'unité *HEMED-Bet* et ont été utilisées lors du siège et du pilonnage de la ville d'Acre, en mai 1948. Corroborant les pires clichés antisémites, la Haganah a empoisonné l'aqueduc et les puits de la ville par la fièvre typhoïde pendant que les miliciens terrorisaient les habitants en hurlant dans des haut-parleurs : "Rendez-vous ou suicidez-vous. Nous allons vous détruire jusqu'au dernier !" ⁰⁶. De même, une tentative d'empoisonnement des puits de Gaza par le virus de la dysenterie a été déjouée à la même période. Ces opérations ont été supervisées par Moshé Dayan, le protégé de Ben Gourion, qui sera ministre de la Défense pendant la Guerre des Six Jours. En 1952, l'unité *HEMED-Bet* est

05. Yeshayahu Leibowitz aurait également fait partie de ce département en tant que chimiste, lorsqu'il était membre de la Haganah. Il a co-écrit, en 1943, une brochure intitulée "Avancée scientifique en temps de guerre" avec Aharon Katzir, un des fondateurs du corps scientifique de la Haganah, qui sera tué dans un attentat en 1972.

06. *Israël : les secrets de l'opération militaire qui a utilisé des armes biologiques en 1948*, Mediapart, 31 octobre 2022.

relocalisée à Nes Ziona, près de Tel-Aviv et devient l'Institut Israélien de Recherche Biologique dont les activités demeurent toujours secrètes. Le corps scientifique de la Haganah a également posé les premières bases du programme de recherche nucléaire en Israël par l'intermédiaire de l'unité *HEMED-Gimel*, chargée de sonder les sous-sols du Néguev afin de trouver des gisements d'uranium. L'unité HEMED-Gimel va inaugurer cette culture de l'innovation technologique qui caractérise l'entité sioniste et s'exprime particulièrement dans la "Silicon Wadi" ou Silicon valley israélienne. Le développement du Dôme de Fer, le lancement du premier satellite israélien dans l'espace ou encore l'utilisation de l'intelligence artificielle à des fins militaires sont liés à la collaboration entre l'armée et les sociétés de la Silicon Wadi. Comme ce fut le cas pour les membres du corps scientifique de la Haganah, la majorité des fondateurs de start-ups ont servi au sein de Tsahal et certains d'entre eux ont évolué au sein de l'unité 81, spécialisée dans le développement de technologies de pointe à visée militaire. Dans aucun autre pays au monde, forces armées et recherche scientifique ne se trouvent mêlées à ce point. La singularité de l'appareil d'État sioniste vient du fait que l'innovation technique a été incorporée dès 1945 dans une véritable machine de guerre qui perdure jusqu'à nos jours.

La cosmotechnique sioniste

Je veux particulièrement insister sur le rôle pseudo-métaphysique d'une technologie mortifère, présentée comme un miracle, non seulement par les forces armées israéliennes mais également par certains rabbins messianistes. Ainsi, le rabbin américain Mendel Adelman affirme, à propos de la reconstruction du troisième Temple : *"La vérité est que la technologie est une création de D.ieu. Toute la technologie. La roue est tout autant une invention que la 4G LTE. Le potentiel pour ces deux choses fut mis dans le monde dès le premier instant de la création. (...) Si nous devons construire le Temple, il y aurait un chantier de construction dernier cri, qui ferait peut-être même appel à la technologie d'impression 3D, afin que le*

monde n'ait pas à attendre un instant de trop pour commencer à y servir Dieu. Selon toute vraisemblance, il sera climatisé, comprendra les dernières avancées de la domotique, et des verrous biométriques, si ceux-ci s'avéreront nécessaires. Toute bonne chose qui pourra y être incorporée le sera. *Après tout, pourquoi pensez-vous que Dieu a créé ces choses à la base ?*⁰⁷ Ainsi, la technologie, que l'on peut définir comme l'expérience (vécue et subie) de la technique, est en même temps cause ontologique et finalité de la volonté divine. Mais le rabbin Adelman n'est pas le seul... On cite volontiers Heidegger comme pourfendeur de la "Technique" en tant que *Gestell*⁰⁸ mettant en péril la vérité de notre être (le *Dasein*), mais on sait moins que le philosophe allemand a salué, dans un séminaire de 1940, la "motorisation de la Wehrmacht" comme un "acte métaphysique" (*sic*)⁰⁹. Il confirme par là même ce qu'il dénonce, c'est-à-dire cette tendance occidentale à revêtir le progrès technique d'une aura métaphysique (pour ne pas dire spirituelle), dont on peut mesurer toute la folie en écoutant les discours délirants des chantres du transhumanisme. Quand elle ne prend pas purement et simplement la place de Dieu, la technique moderne est considérée non pas comme une extension ingénieuse des capacités humaines permettant la création vertueuse (la *tekhnè* en tant que *poiesis* prônée par Heidegger), mais comme un instrument à caractère divin nécessaire à l'évolution de l'humanité. Dans le cas particulier de l'État-golem d'Israël, la *tekhnè* est un outil providentiel au service d'un agenda messianique. On pense évidemment au fameux mythe de Prométhée, ce Titan qui transgresse la loi divine pour voler le feu (assimilé à la puissance de la technique par Eschyle) et le donner aux Hommes. À la lumière de ce mythe, Israël-Prométhée incarne l'*hubris* ultime de l'homme-œdipien qui embarque tout un peuple

07. https://fr.chabad.org/library/article_cdo/aid/3600523/jewish/Ferons-nous-usage-de-la-technologie-pour-construire-le-troisime-Temple.htm

08. Habituellement traduit par "Dispositif". Je préfère le terme anglo-saxon "enframing" que l'on peut traduire par "arraisonnement".

09. Emmanuel Faye, *Heidegger : l'introduction du nazisme dans la philosophie*, chapitre 9, Albin Michel, 2005.

dans une arche de Noé à rebours. Mais universaliser le mythe occidental de Prométhée n'est pas forcément la meilleure façon de procéder lorsqu'on se penche sur la question complexe des relations entre l'être humain et la technique. Si Israël est bien aux avant-postes d'un Occident aveugle et autodestructeur, il n'en conserve pas moins des particularités culturelles qui lui sont propres et qui déterminent son action, y compris dans ses relations avec la technique. C'est ce que le philosophe chinois Yuk Hui, un des penseurs contemporains les plus importants dans ce domaine, appelle la "cosmoteknique". En effet, dans son introduction à son livre majeur sur la technologie en Chine¹⁰, Yuk Hui précise que la technique n'est pas anthropologiquement universelle car elle est influencée par le paradigme cosmologique au sein d'une culture donnée. Ce qui est vrai pour la Chine communiste et son soubassement traditionnel plurimillénaire est d'autant plus vrai pour l'entité sioniste et son "arrière-monde" cosmologique teinté de mystique juive, de messianisme et d'une collusion très particulière entre "nomadisme dévié" et sédentarité parodique¹¹. Nous avons déjà vu comment la technique vient s'insérer, comme force toute-puissante et destructrice, dans le paradigme complexe du sionisme. Si dans un contexte traditionnel, la technique moderne est vécue avant tout comme une rupture due à la transgression des lois cosmiques ; dans le cas d'Israël, la technique moderne est non seulement vécue comme un miracle, ce qui est propre à la mentalité occidentale et sa religion du progrès mais, plus important encore, elle ne s'est jamais séparée du mythe. Autrement dit, cette non-séparation entre science et magie entraîne l'irruption d'une "cosmoteknique" propre au paradigme israélien¹², qui s'exprime à travers une innovation technologique perpétuelle (guerre algorithmique, manipulations génétiques...)

10. Yuk Hui, *La question de la technique en Chine*, Divergences, 2021.

11. Cf. Chapitre 9.

12. Cette collusion entre science et magie est revendiquée par le physicien américain Jack Parsons, inventeur des moteurs à propulsion et disciple du mage noir Aleister Crowley, qui avait une véritable fascination pour l'État d'Israël.

considérée comme bras armé de Yahvé permettant de réaliser son plan pour le peuple d'Israël sur Terre. C'est cette "mythification" de la technique que Heidegger a tenté de théoriser pour le régime nazi - la technique en tant qu'outil métaphysique de libération intérieure - sans toutefois y parvenir, avant de comprendre les funestes conséquences d'une telle approche. Eschyle, dans sa tragédie *Prométhée enchaîné*, fait ainsi parler le Titan : "*C'est moi qui inventai pour eux [les mortels] la science des nombres, la plus noble des sciences ; pour eux je formai l'assemblage des lettres, je fixai la mémoire qui conserve tous les souvenirs, la mère, l'instrument des Muses* ¹³". Dans le contexte de la cosmotechnique israélienne, la *tekhne* décrite par le Prométhée d'Eschyle correspond de manière troublante à la tradition kabbalistique du judaïsme. En effet, la mystique des nombres et des lettres de l'alphabet hébraïque propres à la Kabbale constitue un véritable manuel technique à visée rituelle et magique à base de *gematria* (correspondance numérique des mots) et de *temura* (permutation). La Kabbale pratique a connu ses heures de gloire dans les enceintes lugubres des ghettos où la population juive persécutée rêvait de vengeance grâce au pouvoir de la technique kabbalistique. Ainsi : le mythe du Golem, créé par la combinaison magique des lettres, et qui devient le bras vengeur du peuple d'Israël contre ses bourreaux. Dans l'État moderne d'Israël, anti-traditionnel et parodique, l'innovation technologique a remplacé la Kabbale pratique tout en gardant la même aura ésotérique. Le Golem ainsi créé est en train de précipiter à leur perte tous ceux qui espèrent une victoire imminente sous les auspices du *Machiab*... Le Golem de la technique créé par l'entité sioniste ne cesse de grandir pour devenir de plus en plus monstrueux, et tend à s'exporter au-delà des frontières de l'État d'Israël, qui est considéré comme la start-up nation par excellence. La haute technologie conçue dans la Silicon Valley israélienne représente près de la moitié des exportations du pays, et les relations entre complexe militaro-industriel et entreprises de high-tech y sont parmi les plus importantes au monde. En outre, les ventes d'armes aux régimes

13. Eschyle, *Tragédies*, traduction de A. Pierron, 1870.

totalitaires de tout bord constituent une véritable tradition pour le business militaro-industriel israélien. La liste des clients est impressionnante : on y trouve les dictatures d'Amérique latine (dont la Bolivie du temps où elle employait un certain... Klaus Barbie), l'Afrique du Sud de l'apartheid, l'Ouganda de Idi Amin Dada, l'Inde extrémiste et nationaliste de Narendra Modi, la Birmanie qui oppresse les rohingyas et même les milices néo-nazies ukrainiennes... De manière générale, l'État d'Israël exerce une fascination notoire sur les régimes autoritaires, impressionnés par sa capacité à mener des guerres iniques en ignorant le droit international et en muselant tout un peuple par sa force coercitive. Mais, dans cette course aveugle à la toute-puissance militaire, Israël joue à n'en pas douter un jeu extrêmement périlleux qui mènera à son autodestruction à plus ou moins long terme. Il y a en effet un processus de "nomadisation" de la technologie militaire sioniste qui est présentée comme un argument de poids aux pays souhaitant normaliser leurs relations avec Israël. Ainsi, dans le cadre de la déclaration des accords d'Abraham sous l'égide de la présidence Trump en 2020, le Maroc a pu bénéficier de la technologie de pointe sioniste dans le domaine sécuritaire, notamment d'un satellite espion d'une valeur d'un milliard de dollars. La coopération militaire entre le Maroc et l'entité sioniste, qui date d'au moins soixante ans, est un secret de polichinelle fait de services rendus par les deux parties. Par exemple, au milieu des années 1950, la *Misgueret*, une organisation du Mossad, agissait en secret afin de créer des cellules d'autodéfense dites *Gonen* parmi la communauté juive marocaine. En contrepartie, les services secrets marocains ont pu bénéficier du savoir-faire sécuritaire du Mossad. La normalisation des relations entre le Maroc et Israël s'inscrit donc dans une continuité, ce qui n'est pas le cas d'autres pays arabes comme l'Algérie, dont les relations ambiguës avec l'entité sioniste soulèvent des interrogations. Peu après le 7 octobre 2023, l'agence Reuters révèle l'envoi de gaz algérien à bord de méthaniers qui vont du terminal d'Arzew près d'Oran à Malte où,

après avoir changé de pavillon, mettent le cap sur Israël¹⁴. Quelles peuvent être les contreparties secrètes d'une telle opération stratégiquement cruciale pour Israël ? La loi dite des "trente ans" qui interdit la déclassification de documents relatifs à la politique extérieure israélienne nous empêche d'avoir des informations à ce sujet. C'est de cette même loi d'omerta dont bénéficie la coopération énergétique irano-israélienne à travers le pipeline trans-israélien entre Eilat et Ashkelon, depuis l'époque du Shah jusqu'à nos jours¹⁵. Le black-out autour de cette coopération est total, aussi bien en Iran qu'en Israël. Pour l'Algérie comme pour l'Iran, nous sommes loin des bastions irréprouchables de l'antisémitisme que prétendent toujours être ces États, respectivement depuis l'époque des non-alignés et de la révolution islamique... Le sujet est d'autant plus sensible que l'exportation, secrète ou non, des techniques militaires et sécuritaires de pointe est utilisée comme une arme redoutable par l'entité sioniste qui permet d'étendre son influence, particulièrement dans les pays arabes. En cela, elle fait partie intégrante de l'effort de guerre israélien.

L'option Samson

Avant d'exporter son savoir-faire technologique aux quatre coins du monde, l'entité sioniste a d'abord énormément bénéficié de celui des autres, principalement dans le domaine militaire. En 1979, après le succès des accords de Camp David avec l'Égypte, le président américain Jimmy Carter décide de permettre à Israël l'accès aux données des satellites-espions KH-11, les plus sophistiqués de l'époque. Officiellement, il s'agit pour Israël d'utiliser cette technologie dernier cri afin de sécuriser les frontières avec le Liban et les autres pays limitrophes. Mais l'agenda secret sioniste a été dévoilé après le bombardement d'installations nucléaires suppo-

14. *LNG tanker diverts from Egypt terminal as gas flows from Israel ebb*, Reuters, 19 octobre 2023.

15. Thierry Meyssan, *Israël et l'Iran exploitent ensemble le pipeline Eilat-Ashkelon*, voltairenet.org.

sées en Irak grâce à l'utilisation des satellites KH-11 américain, ce qui avait fait scandale au sein de l'administration américaine. Il se trouve qu'à cette époque l'Irak faisait déjà partie du traité de non prolifération nucléaire, tandis qu'Israël ne l'a toujours pas ratifié. L'histoire mouvementée de la technologie nucléaire sioniste commence dès la fin des années 1950 à Dimona dans le Néguev où un réacteur a été secrètement construit avec l'aide de scientifiques et d'ingénieurs français. Lors des travaux de construction, des milliers de juifs sépharades d'Afrique du Nord ont été embauchés comme ouvriers, souffrant de la rudesse des conditions de travail et de la condescendance des ingénieurs franco-israéliens. Comme l'avait fait Ben Gourion en 1945 pour la Haganah, de nombreux donateurs ont été directement sollicités par Shimon Peres afin de contribuer à l'élaboration de "l'arme spéciale", parmi lesquels le baron Edmond de Rothschild. Israël n'a jamais reconnu sa possession d'armes nucléaires de manière officielle, il n'en demeure pas moins que l'aide précieuse (et plus ou moins officieuse) dont a bénéficié l'État sioniste de la part des États-Unis et de la France dès le début des années 1960 afin de se doter de la technologie nucléaire est très bien documentée. Tout en cultivant l'ambiguïté sur ce fait, Shimon Peres, évoquant "l'option Samson", a admis que l'arme nucléaire constitue une forme de dissuasion envers les ennemis d'Israël qui vise à empêcher la destruction de l'entité sioniste¹⁶. Avant de détailler l'origine biblique de cette doctrine, qui représente en quelque sorte la forme ultime de cette "cosmotechnique" évoquée plus haut, il convient de lever le voile sur la puissance nucléaire sioniste. Dans les faits, Israël posséderait un arsenal de plusieurs centaines de missiles nucléaires qui a été évoqué explicitement par un ministre israélien en exercice, comme solution finale au problème palestinien, peu après le début de la guerre à Gaza. Avec le gouvernement extrémiste qui siège au parlement israélien, la fonction purement symbolique du nucléaire prônée par Shimon Peres

16. Shimon Pérès, *le nucléaire israélien et « l'option Samson »*, *Le Monde*, 2 décembre 2009.

n'est plus qu'un lointain souvenir... À l'origine, l'option Samson envisageait la possibilité d'une utilisation de la puissance nucléaire comme outil exclusivement dissuasif, mais force est de constater que cette option s'est muée en un projet de vengeance et de destruction tout à fait envisageable et totalement assumé par la faction la plus extrémiste du pouvoir sioniste. Il convient de préciser qu'un projet Manhattan israélien a été envisagé à la fin de la Guerre des Six-Jours, avec l'explosion d'une bombe nucléaire dans le désert du Sinaï comme moyen de dissuasion en cas de menace importante de la part des troupes égyptiennes... On peut donc considérer que le premier projet visant à activer l'option Samson date de 1967¹⁷. On ne sait pas ce qu'il serait advenu si les forces égyptiennes avaient remporté la bataille du Sinaï... et on préfère ne pas l'imaginer. Pire encore : en 1974, lors de la guerre du Kippour, la première ministre Golda Meir, poussée par son ministre de la Défense Moshé Dayan, était à deux doigts d'ordonner le déploiement de missiles nucléaires contre la coalition arabe.

“Pourquoi m'interdire/de nommer l'autre pays/à l'intérieur duquel, depuis tant d'années, même en secret/croît une puissance nucléaire à portée de main/Pourtant au-delà de tout contrôle, car aucune inspection n'est autorisée ?”¹⁸ : ainsi est dénoncée la menace nucléaire israélienne et l'hypocrisie de la communauté internationale par le poète allemand et prix Nobel de littérature Günter Grass, dans un poème écrit en pleine crise avec l'Iran. La vérité, courageusement lancée par la voix sans concession du poète, est que le programme nucléaire de l'entité sioniste est beaucoup plus dangereux pour l'humanité que le spectre d'un Iran prétendument doté de la même technologie militaire. Aujourd'hui, la menace est bien réelle et plus que jamais d'actualité... Elle est d'autant plus dangereuse que l'aura mythique qui accompagne les innovations techniques mortifères de l'armée israélienne prend une dimension de plus en plus

17. *Last Secret' of 1967 War: Israel's Doomsday Plan for Nuclear Display. The New York Times*, 3 juin 2017.

18. Günter Grass, *Ce qui doit être dit*, 2012 (traduction de l'auteur).

inquiétante avec le danger du sionisme messianique. Dans l'Histoire moderne, on sait depuis le nazisme que la mythification de la force ne peut mener qu'à des massacres de masse voire des génocides. La technique toute-puissante est le principal instrument d'un nihilisme destructeur visant à accomplir une volonté voulue comme divine. La négation puis la destruction du réel par cette force indomptable est la seule option pour atteindre "l'en-soi inaccessible", ce mythe total qu'est l'Israël mythique. Si elle est réalisée, l'option Samson pourrait être la dernière étape avant une guerre mondiale sans commune mesure avec ce que l'humanité a déjà connu, et dont le peuple israélien serait la première victime. En ce sens, la figure biblique de Samson n'exprime pas autre chose et résonne de manière plus que troublante avec les événements récents. Dans l'Ancien Testament, Samson fait partie des juges d'Israël et ce personnage n'est pas sans rappeler, à bien des égards, la figure d'Héraclès dans la mythologie grecque, mais également celle d'Oedipe. Dans le Livre des Juges, il affronte les Philistins et se venge d'eux à cause d'un amour contrarié. Il est décrit comme ayant une force considérable et mystérieuse dont les Philistins aimeraient percer le secret. Pour cela, ils chargent Dalila, l'amante de Samson, de lui soutirer le secret de sa force. Il finit par lui avouer que sa force réside dans sa chevelure abondante qui est le signe d'un support divin. Dalila coupe ses cheveux pendant son sommeil et Samson, privé de sa force, est capturé par les Philistins qui lui crèvent les yeux et le font prisonnier à Gaza. Dans le palais où il est retenu prisonnier, ses cheveux repoussent et Samson aveugle retrouve sa force divine. Il écarte les colonnes du palais qui s'écroule en tuant les Philistins qui s'y trouvent. Samson sera lui-même tué, victime de sa propre force incontrôlable. Voilà pour le mythe. L'*hubris* d'Israël est parfaitement dépeint à travers le symbolisme de Samson qui n'hésite pas à utiliser la force aveugle pour se venger de ses ennemis, quitte à se détruire lui-même dans un dernier acte de folie furieuse. Toute la force d'Israël est contenue dans la technique, symbolisée par la chevelure abondante de Samson et c'est cette même force considérée comme divine qui pourrait bien précipiter la fin de l'entité sioniste. La marche en avant a été enclen-

chée depuis bien longtemps et Israël, entre les colonnes de son palais mythique construit sur les ruines de Gaza, attend patiemment la dernière heure pour faire effondrer les murs de la prison qu'il s'est lui-même construite...

Le ciel est un camp

Des pleurs s'échappent
de la nuit inféconde
se promènent avec les étoiles
dans un ciel suppuré d'âmes
seul ciel où s'enfoncent
nos racines explorées
Pétrie de nos larmes
la terre fertile
sous le silence empoisonné
des pierres
chaque souffle
a la ferveur d'un soulèvement
la moindre parcelle de nos mots
a plus de poids
que la furie de vos canons
nos cœurs
sont les fruits du paradis
il n'y a qu'un ciel
au-dessus de vos prisons
il est notre toit
notre unique maison
au milieu des oiseaux
enfermés dans vos camps
la liberté en suspens
même les anges
s'ils étaient de sang
auraient succombé
à votre folie

CHAPITRE V

LE CAMP À CIEL OUVERT

« Nous ne nous sommes toujours pas vengés d'une manière biblique... Plus une pierre ne doit tenir debout à Gaza ! Gaza doit être un nouveau Dresde, oui ! Incinération totale ! Ne laissez aucun espoir ! Il faut anéantir Gaza maintenant ! Maintenant ! »

Moshe Feiglin, chef du parti Zehut,
17 janvier 2024.

État des lieux

Dès sa création, la bande de Gaza a été pensée comme un immense camp à ciel ouvert, livrant à la souffrance et aux privations de toutes sortes les Palestiniens qui s'y trouvent. En 1948, l'entité sioniste, avec la complicité de l'Égypte, a concentré sur 360 km² près de 250 000 Palestiniens, des victimes de la *Nakba* qui ne connaîtront jamais la paix. Avant le 7 octobre 2023, la densité de la population avoisinait celle des mégaloïles comme Tokyo. En 1967, alors que cette étroite bande de terre était sous administration égyptienne, elle est occupée par Israël après la guerre des Six-Jours. Les colonies commencent à s'y implanter, jusqu'à la première Intifada de 1987. Des pourparlers sont engagés et constituent un véritable casse-tête pour le premier ministre israélien Yitzhak Rabin qui aura cette phrase restée célèbre, lors d'un discours au parlement : "J'aurais aimé me réveiller un jour et découvrir Gaza noyée sous les eaux.". Un souhait qui semble avoir été entendu par l'Égypte qui, en 2015,

a pompé de l'eau de mer dans les sous-sols de Rafah pour noyer les tunnels construits par le Hamas, provoquant une menace sanitaire sans précédent. Rabin signe les accords d'Oslo en 1993 et Yasser Arafat s'implante à Gaza après vingt-sept ans d'exil. Au début des années 2000, c'est le début du martyre qui atteindra son point culminant une vingtaine d'années plus tard : la région connaît les premières ripostes israéliennes qui font suite à la deuxième Intifada et aux attentats suicides du Hamas. Ce sont les premières attaques "ciblées" contre les dirigeants du Hamas et de l'Autorité palestinienne (dont Yasser Arafat qui voit son siège bombardé jusqu'à l'assassinat du Cheikh Yassine). En 2005, lorsque Ariel Sharon décide de retirer ses troupes ainsi que toutes les colonies de Gaza, ce n'est pas dans une intention d'apaisement. Le même Sharon fut responsable d'expulsions particulièrement violentes alors qu'il menait la section sud des forces armées israéliennes en 1969, et qui concernait des résistants palestiniens de Gaza déplacés dans des camps parsemés dans le désert du Sinaï. Le retrait de 2005 ressemble plutôt à celui de la mer, avant un tsunami cataclysmique et meurtrier. La fin de la colonisation signifiait qu'Israël pouvait enfin opérer en toute tranquillité dans la bande de Gaza sans se soucier des implantations juives. Après de violents affrontements entre le Hamas et le Fatah qui ont coûté la vie à des centaines de Palestiniens, les élections législatives sont remportées par le Hamas qui prend le contrôle de Gaza en 2007. L'entité sioniste (encore et toujours avec le soutien de l'Égypte, ennemie farouche de l'organisation des Frères Musulmans dont est issu le Hamas) impose un blocus insupportable aux deux millions de Gazaouis, dont la sévérité est sans précédent dans l'histoire moderne et qui va durer une quinzaine d'années. Eau, électricité, fioul, médicaments, denrées de base ne sont plus qu'un lointain souvenir. Mais ce n'est là que le début du martyre pour les habitants de Gaza... Le 27 décembre 2008, après avoir rompu un cessez-le-feu conclu avec le Hamas, Israël enclenche l'opération "Plomb Durci", en riposte à des tirs de roquettes. Cette attaque massive des forces aériennes et terrestres va durer jusqu'au 18 janvier 2009. En un peu moins d'un mois, 1000

tonnes d'explosifs pleuvent sur Gaza contre quelques centaines de roquettes envoyées par le Hamas. Bilan : 1400 morts et plus de 5000 blessés côté palestinien contre 13 morts israéliens. Le message est clair : il s'agit bien d'une opération de punition collective menée par l'entité sioniste contre les civils de Gaza, dans un mépris total du droit international humanitaire, comme l'affirme un rapport de l'ONU qui condamne l'usage disproportionné de la force et le massacre de civils, tout en accusant Israël de "crimes de guerre" et "crimes contre l'humanité." Le vice-premier ministre israélien Eli Yishai avait pourtant clairement annoncé l'objectif : "Il serait envisageable de détruire Gaza afin qu'ils comprennent qu'on ne peut pas jouer avec nous... C'est une grande opportunité de détruire des milliers de maisons de terroristes afin qu'ils réfléchissent à deux fois avant de lancer leurs roquettes... J'espère que cette opération se terminera avec la destruction complète du terrorisme et du Hamas."⁰¹. L'opération "Plomb durci" est aussi la première guerre psychologique d'envergure à Gaza : afin de semer la terreur dans la population, des milliers de tracts ont été largués juste avant les bombardements, les familles ont été harcelées par des appels téléphoniques et des tirs de sommation sur le toit de leurs maisons ("roof-knock"). Quatre ans plus tard, le 14 novembre 2012, l'opération "Pilier de défense" est enclenchée, toujours en riposte aux tirs de roquettes du Hamas, dont une grande partie a pourtant été interceptée par le dispositif anti-missiles "Dôme de Fer", mis en place en 2011. Cette fois, l'armée sioniste multiplie les attaques ciblées et vise les cadres de l'organisation, ainsi que les entrepôts de roquettes et de munitions. En une semaine de combats, on compte 26 enfants morts et 1200 blessés contre 4 civils israéliens. Le 8 juillet 2014, c'est l'opération "Bordure protectrice" qui vise particulièrement les infrastructures souterraines du Hamas. Bilan en une semaine de bombardements intensifs : 1462 civils palestiniens tués dont 551 enfants contre 3 civils israéliens. Entre mars 2018 et décembre 2019, l'armée israélienne tire sur

01. Cité dans : Norman Finkelstein, *Gaza: An Inquest into Its Martyrdom*.

les manifestants de “La marche du retour” qui protestent contre le blocus de Gaza et l’expropriation des terres palestiniennes : au moins 235 morts et plus de 10 000 blessés. Pendant l’opération “Bordure protectrice”, la plupart des bombardements ont eu lieu au moment de la rupture du jeûne du Ramadan, lorsque les familles étaient toutes rassemblées dans leurs maisons. Dix ans plus tard, le samedi 7 octobre 2024, en plein *shabbat*, jour de la fête de *Sim’hat Torah*, des groupes armés menés par le Hamas lancent l’opération “Déluge d’al-Aqsa” contre des bases militaires israéliennes, des kibboutz et un festival de musique dans le désert du Néguev. Le bilan est de 1033 civils tués dont 36 enfants et 70 Arabes israéliens. 150 Israéliens sont également pris en otage. Pour préparer ces attaques, le Hamas a pu bénéficier d’une politique favorable de la part du gouvernement Netanyahu depuis 2018, lui permettant ainsi de recevoir des aides du Qatar et d’utiliser les tunnels comme bon lui semble. Le jour même, Israël déclenche “Épées de fer” son opération de riposte qui a été reconnue comme la campagne militaire la plus meurtrière du siècle. Mille bombes par jour sont larguées la première semaine, ce qui pourrait correspondre à 60 000 tonnes de bombes en deux mois, l’équivalent de cinq fois la puissance de la bombe atomique qui a détruit la ville d’Hiroshima. Les bombardements sur Gaza dépassent en intensité ceux qui ont eu lieu durant la deuxième guerre mondiale et le nombre de bâtiments détruits surpasse celui du bombardement de Dresde, l’un des plus meurtriers, durant lequel des tempêtes de feu se sont formées et ont fait fondre les routes et les infrastructures⁰². L’opération “Épées de fer” est sans commune mesure avec les précédentes ou plutôt elle les regroupe toutes dans un objectif d’éradication totale de la population de Gaza, constamment assimilée au Hamas depuis sa victoire aux élections de 2007. Elle est une application directe de la doctrine du “Mur de Fer”, théorisée il y a cent ans par

02. *Israel’s Gaza bombing campaign is the most destructive of this century, analysts say*, cbc.ca, 30 décembre 2023.

Jabotinsky, dans laquelle il affirmait que l'État sioniste devait utiliser toute la puissance de sa force militaire afin de dissuader définitivement l'ennemi⁰³.

Hasbara : comment entretenir l'hyperviolence

Propaganda

Le terme *Hasbara*, qui signifie explication en hébreu, a été utilisé pour la première fois par Theodor Herzl, lors du discours d'ouverture du premier Congrès sioniste en 1897. L'objectif de la campagne lancée par le fondateur du sionisme moderne est de changer l'image de la communauté juive auprès des élites occidentales afin de dissiper les "malentendus" liés à l'antisémitisme et promouvoir le sionisme non seulement en Occident, mais aussi aux yeux des juifs réticents au nationalisme. À l'origine, ce terme revêtait un sens éthique qui désigne la recherche de la vérité et le désir de rectifier les choses. Dans le contexte sioniste, *hasbara* est synonyme de propagande, d'après Herzl lui-même : "Il est temps d'entrer en action, de s'impliquer dans la propagande et d'y travailler⁰⁴". Durant cette période, la *hasbara* était avant tout destinée aux juifs orthodoxes, les *hassidim*, principaux opposants au projet du sionisme politique. Le journaliste polonais et membre de l'organisation sioniste mondiale, Nahum Sokolow a joué un rôle décisif dans la propagation des idées de son acolyte Theodor Herzl et la conversion des *hassidim* à l'entreprise sioniste, grâce à l'utilisation de la *hasbara* à travers son journal *Hatzefira*. Il a influencé toute une génération de juifs orthodoxes et a grandement contribué à faire l'amalgame entre judaïsme et nationalisme dans leurs esprits. Il a également été le principal artisan du mythe Herzl et a contribué à faire de lui une idole. Après la première guerre mondiale, il dirige sa machine de propagande vers le gouvernement britannique et le "public chrétien", élaborant

03. Vladimir Z. Jabotinsky, *Le Mur de fer : les Arabes et nous*, BoD, 2022.

04. Discours de cloture du troisième congrès sioniste, 1899.

une technique d'expression très sophistiquée destinée à séduire et à convaincre avec le moins de mots possible. Après la mort de Herzl, Sokolow se range derrière les idées extrémistes de Zeev Jabotinsky et utilise ses talents au niveau international pour bâtir, selon ses propres dires, un "empire de presse sioniste." Il donne aussi une dimension diplomatique à la propagande sioniste et effectue de longs séjours aux États-Unis et en Grande-Bretagne. En 1939, le bureau de la *hasbara* est intégré dans le mouvement dirigeant sioniste et un ministère de la *Hasbara* est même créé en 1974, avec à sa tête un certain Shimon Peres. Un siècle après Sokolow, la propagande israélienne est l'une des plus puissantes au monde, car non seulement elle sévit dans le domaine de l'information, de l'opinion internationale (le *spin control*) ou de l'éducation, mais elle utilise également l'exportation de sa puissance technologique (ses armes et ses outils de surveillance) qui fait partie intégrante de la *hasbara*. Sans ce travail de propagande, la machine mythologique sioniste ne pourrait jamais imposer son récit et le faire accepter à l'échelle internationale. Voici la définition qu'en donne Noam Chomsky : "le mot *hasbara* [...] désigne la propagande israélienne, exprimant la thèse selon laquelle la position d'Israël est toujours juste, quelle que soit la question considérée, et qu'il est seulement nécessaire de l'expliquer."⁵⁵

On peut affirmer qu'il y a deux types principaux de *hasbara* :

1- Une propagande régulière axée sur l'éducation et les relations internationales avec des programmes menés sur le long terme et dont les principaux acteurs sont les *sayanim* opérant pour le compte de l'État sioniste et quelques organisations, notamment étudiantes, redoutablement efficaces ;

2- Une propagande brève et frénétique qui se déclenche principalement durant les guerres menées par l'armée israélienne et les membres des gouvernements au pouvoir et les porte-parole de l'armée sioniste, ainsi que les puissants lobbys israéliens dont les médias se font les dociles porte-voix en Occident.

05. Noam Chomsky, *Pirates and Emperors, Old and New : International Terrorism in the Real World*, Boston, South End Press, 2002, p. 182.

Le premier type de propagande est celui qui a été utilisé lors des accords d'Abraham en 2020 qui ont entraîné une normalisation des relations entre Israël et les pays arabes. Le second type de propagande est particulièrement redoutable, car il permet de justifier et de légitimer l'hyperviolence de Tsahal et ainsi d'intégrer la *hasbara* dans la machine de guerre sioniste. Ces méthodes n'ont rien à envier à celles d'Edward Bernays, considéré comme le fondateur de la propagande, tant la *hasbara* est passée maître dans l'art du *spin*, terme anglo-saxon qui désigne la manipulation de l'opinion. Bernays, qui était le neveu (à double titre) de Freud, savait agiter les réflexes inconscients des masses pour les empêcher d'utiliser leur cerveau : "la pensée au sens strict du terme n'a pas sa place dans la mentalité collective, guidée par l'impulsion, l'habitude ou l'émotion", écrit-il dans son livre *Propaganda*.

Goebbels à Tel-Aviv

La propagande menée durant l'opération "Plomb durci" en 2008 est un cas d'école : elle signe l'intégration de la guerre d'information dans l'effort militaire sioniste. Durant le conflit d'abord, l'entité sioniste empêchait l'entrée des journalistes, ainsi que leurs équipements, dans la bande de Gaza. Quant aux enquêtes consécutives à la mort de journalistes en plein exercice de leur fonction, elles n'ont pas eu de suite⁰⁶. Après la fin de son opération militaire, Israël devait pour la première fois effectuer un travail de propagande considérable afin de redorer son image auprès de la communauté internationale, suite à la diffusion massive des images de civils et d'enfants tués par les bombardements de Tsahal et à l'avalanche de rapports accablants des organisations humanitaires. Pour cela, les communiqués des forces de défense israéliennes se succèdent pour travestir la vérité et la remplacer par le récit de la propagande, rapidement relayés par les médias occidentaux. "Je peux vous assurer avec certitude que le phosphore blanc n'a absolument pas été

06. Opération « Plomb durci » : le contrôle de l'information est un objectif militaire, rsf.org, 15 février 2009.

utilisé”, affirme un porte-parole de Tsahal sur la chaîne américaine CNN. Des expressions telles que “terroristes”, “légitime défense”, “armée morale” sont massivement diffusées et les rapports condamnant la violation du droit international par l’entité sioniste qualifiés de propagande anti-Israël. En temps de guerre, un des éléments qui revient le plus souvent dans la *hasbara* est le soi-disant soin pris par l’armée sioniste afin de faire le moins de victimes civiles possible en larguant des tracts et en envoyant des messages sur les téléphones. Mais les messages et les tracts ne précisent pas l’endroit précis où les prochaines frappes auront lieu et contribuent plutôt à accentuer la terreur et la confusion chez les civils. Lors de la dernière guerre à Gaza, ce genre de messages préventifs n’avait aucune utilité sinon de terroriser la population qui n’avait nulle part où fuir. « C’est votre dernière chance de vous enfuir en Jordanie de manière organisée. Après cela, nous tuerons nos ennemis et vous expulserons de la terre sainte que Dieu nous a accordée. » : voici la teneur d’un tract distribué par des colons israéliens en Cisjordanie, peu après le 7 octobre 2023⁰⁷, et qui n’a rien à envier aux menaces proférées par les milices paramilitaires à destination des villageois palestiniens assiégés, lors du nettoyage ethnique de 1948. Le rapport Goldstone publié en avril 2009 par les Nations-Unies a pointé les destructions délibérées des infrastructures et des mosquées à Gaza ainsi que les écoles, les hôpitaux, les ambulances et les sièges des organisations humanitaires telles que l’UNRWA. L’entité sioniste, qui n’a pas voulu participer aux investigations de l’ONU, avance le sempiternel prétexte des “boucliers humains” utilisés par le Hamas ainsi que de supposés terroristes qui se seraient réfugiés dans les bâtiments détruits ou auraient pris la fuite dans des ambulances. Des allégations qui n’ont jamais pu être prouvées quand elles n’ont pas été purement et simplement démenties. Après le 7 octobre, de fausses informations ont été propagées par la propagande sioniste afin de légitimer la guerre totale à Gaza. Parmi elles, la fake news des qua-

07. *Des colons israéliens terrorisent les Palestiniens en Cisjordanie*, kapitalis.com, 27 octobre 2023.

rante bébés décapités à Kfar Aza, lancée le 10 octobre 2024 en France par les chaînes BFM TV et I24 News et reprise par le président américain Joe Biden⁰⁸. Ce dernier invente même des “photos de terroristes décapitant des bébés” qu’il aurait lui-même vues... Aussitôt, après les phrases et les descriptions chocs dans les médias, la *hasbara* s’emballe : des affiches apparaissent sur les réseaux sociaux mettant en avant le chiffre de “40 bébés massacrés”. Des politiciens font même dans la surenchère en évoquant des bébés brûlés dans des fours afin d’agiter, dans la conscience collective, le spectre d’une nouvelle Shoah. Comme dans toute entreprise de propagande, c’est l’émotion qui doit primer sur la vérité et personne ne s’attarde sur les sources de telles affirmations. Peu à peu, les déclarations contradictoires se multiplient et les démentis officiels aussi. Mais le mal est déjà fait : des mois plus tard, cette fausse information continue toujours d’être propagée par de pseudo-journalistes, alors qu’elle a été officiellement démentie par le bureau de presse israélien. Nous avons là un parfait exemple d’une campagne de *hasbara* planifiée par l’entité sioniste et destinée à accompagner l’effort de guerre totale envers le peuple palestinien. La propagande utilise également les départements de communication de certaines organisations internationales pour propager son récit, notamment l’organisation Human Rights Watch qui s’est particulièrement illustrée par un rapport rendu public en juillet 2024⁰⁹. Ce rapport est entièrement consacré aux attaques du 7 octobre : il accuse directement le Hamas de crimes de guerre et de crimes contre l’humanité, se focalise sur l’identité des groupes palestiniens responsables d’exactions, les armes utilisées, la présence ou non de civils parmi eux, les viols et crimes sexuels... Seul un petit paragraphe est consacré aux exactions de l’armée israélienne à Gaza, avec de timides évocations de “possibles” crimes de guerre et crimes contre l’humanité de la part d’Israël. De plus, ces accusations ne sont jamais

08. Sur les « 40 bébés décapités » de Kfar Aza, arretsurimages.net, 11 octobre 2023.

09. <https://www.hrw.org/fr/news/2024/07/17/questions-et-reponses-lassaut-du-7-octobre-commis-par-des-groupes-armes>

imputées de manière directe, mais évoquées au conditionnel dans le texte... Même si les termes “crimes de guerre” et “crimes contre l’humanité” apparaissent brièvement en ce qui concerne Israël, ils sont délibérément noyés dans les multiples descriptions des différents crimes du Hamas qui ont été rapportés après le 7 octobre. Et c’est précisément tout ce qu’ont retenu les médias qui ont présenté ce rapport, décrit le plus sérieusement du monde comme un travail effectué “de manière impartiale.”. Pour comprendre comment un tel rapport a pu voir le jour, il faudrait en dire un peu plus sur son auteur, ancien journaliste marocain et directeur de communication de la division Moyen-Orient de HRW. Ce dernier n’a pas hésité à qualifier la pratique de la torture de “mal nécessaire” dans un éditorial de mai 2005, écrit pour *TelQuel*, le magazine francophone qu’il a fondé. Ce qui est au minimum curieux pour un soi-disant défenseur des droits de l’homme... Ce genre d’individus brillants par leur duplicité et manipulables à volonté constituent des partenaires idéaux pour la *hasbara* qui les intègre aisément dans ses campagnes de communication mensongères. Un autre domaine important pour la propagande sioniste est celui de l’éducation dans lequel la *hasbara* est particulièrement active. Ainsi, l’organisation *Hasbara Fellowships* affiche son objectif de créer un leadership pro-Israélien en recrutant des membres dans les universités nord-américaines. Des séjours sont organisés en Israël afin d’enseigner aux étudiants les techniques de la *hasbara* élaborées par Theodor Herzl, et ainsi contrer “l’antisémitisme” et “la propagande anti-Israélienne” sur le campus de leur université. Il s’agit ni plus ni moins de constituer, au sein des universités, des corps de combats engagés activement dans la guerre d’information sioniste. L’assimilation de l’anti-sionisme à l’antisémitisme est une méthode classique de la *hasbara*, mais aussi l’utilisation, tout aussi insupportable, d’un vocabulaire aspirant à la paix, à la transmission de la lumière du savoir, au dialogue inter-culturel et à la coexistence entre les religions. C’est sur ces belles paroles qu’a été créé le projet Aladin en mars 2009, soit deux mois après l’opération “Plomb durci” et les exactions de l’armée israélienne à Gaza. Officiellement, ce projet éducatif a été lancé en réac-

tion à la propagande anti-israélienne de l'Iran et est particulièrement axé sur l'enseignement de la Shoah dans les écoles au Moyen-Orient et en Afrique. Sous couvert de lutte contre la haine et l'antisémitisme, la *hasbara* entretient insidieusement la confusion entre judaïsme et sionisme, ce qui permet d'éduquer les esprits dans la peur de se faire traiter d'antisémite à chaque critique de la politique d'apartheid sioniste. Ainsi, ils seront plus vulnérables à la propagande, particulièrement lors des guerres destructrices menées par Israël. De plus, en faisant de la Shoah un événement incomparable, le seul génocide doté d'une dimension sacrée, on aboutit logiquement à la relativisation du génocide de Gaza qui, de toute manière, ne fera jamais le poids face à cette petite Shoah qu'est le 7 octobre. Suivant les théories d'Edward Bernays, l'entité sioniste sait remplacer la pensée par l'émotion à des fins de propagande, comme le montre la fausse information des "40 bébés décapités", une phrase qui a été martelée comme un slogan devant l'opinion publique pour faire oublier à cette dernière les 250 Palestiniens tués par jour, dont plus de la moitié sont des enfants. On comprend dès lors pourquoi Joseph Goebbels, ministre de la Propagande du Troisième Reich, était un fervent admirateur de Bernays... Derrière l'écran de fumée de la *hasbara* chargée d'entretenir les mythes sionistes, la vérité est toute autre : la torture est banalisée dans les prisons, notamment dans le camp de détention de *Sde Teiman* situé dans le désert du Néguev, à une trentaine de kilomètres de la bande de Gaza. Ce Guantanamo israélien bénéficie de la loi sur la détention des combattants illégaux votée après le 7 octobre 2023 par le parlement israélien qui permet de ne pas octroyer le statut de prisonnier de guerre aux Palestiniens capturés à Gaza. Les prisonniers ne sont plus protégés par le droit international et sont donc exposés aux sévices de toute sorte. Les témoignages sont accablants et résonnent avec les photos de Gazaouis agenouillés, dénudés, les mains attachées dans le dos (la majorité d'entre eux n'a rien à voir avec le Hamas¹⁰). En juillet 2024, l'arrestation de neuf soldats israéliens

10. *Inside Israel's torture camp for Gaza detainees*, 972mag.com, 5 janvier 2024.

accusés de torture et de viol en réunion sur un prisonnier au sein de ce camp a provoqué le soulèvement des militants sionistes ultranationalistes (des vidéos de ce viol circulent sur les réseaux sociaux). Ces derniers, accompagnés de ministres et de députés, ont attaqué la base militaire dans laquelle les soldats étaient détenus, avec la volonté de les faire évader. Les prévenus sont finalement libérés et l'un d'eux, identifié parmi les violeurs dans les vidéos en question, se pavane sur les plateaux de télévision israéliens en appelant à un "sursaut" de la population, ainsi que sur les réseaux sociaux, récitant des prières juives à visage découvert. À travers cette banalisation des actes de torture, il faut voir une manifestation claire du "judéo-nazisme" dénoncé par Leibowitz. En août 2024, l'ONG *B'Tselem* a publié un rapport au titre effrayant : "Bienvenue en enfer : le système carcéral israélien est un réseau de camps de torture"¹¹, dévoilant l'horreur de la torture dans les camps de prisonniers et les conditions inhumaines dans lesquelles sont détenus les Palestiniens. La liste est digne des pires heures de notre histoire : surpopulation, isolement total sans lumière ni air libre, violences physiques et psychiques, privation de sommeil et de nourriture, violences sexuelles, refus de traitement médical, absence totale d'hygiène... À la pratique impunie de la torture s'ajoute les appels répétés à la destruction de la part de suprémacistes dépourvus d'humanité. Abreuvée par des décennies de mythologie sioniste, l'opinion publique peine à accepter la réalité et préfère se réfugier dans le déni. Face au déchaînement de l'hyperviolence que la *hasbara* essaie tant bien que mal de légitimer, la sidération prend la place de la pensée, on n'essaie plus de comprendre, on se soumet peu à peu à cet état de fait qui se fonde dans la normalité et on laisse la propagande faire le reste. Jusqu'à se complaire dans notre impuissance comme dans une drogue, se repaître de la violence comme une *catharsis* parodique. À la fin de la guerre, lorsque les organisations internationales et les journalistes pourront enfin entrer dans Gaza en ruines, alors seulement on découvrira la véritable étendue des dégâts, comme les Alliés avaient

11. https://www.btselem.org/publications/202408_welcome_to_hell

découvert la réalité des camps de la mort, à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

La vie indigne d'être vécue

État d'exception

Dans le camp à ciel ouvert de Gaza s'exerce une violence exceptionnelle, dans le sens littéral du terme, c'est-à-dire une violence qui ne peut être rendue possible qu'à la faveur d'un état d'exception où la loi est suspendue par le souverain. Car tout cela se fait au mépris le plus complet du droit de la guerre et, il va sans dire, du droit international. Netanyahu a bien eu une condamnation pour crime de guerre par le Tribunal Pénal International sans être inquiété, tout en faisant comprendre au monde qu'il est au-dessus des lois. Ce dernier point est particulièrement crucial car il rejoint un thème important de mon travail philosophique amorcé après la crise Covid : il s'agit du concept d'*Homo sacer* tel que défini par le philosophe Giorgio Agamben. *Homo sacer* est un terme issu du droit romain qui désigne une catégorie d'individus que l'on fait sortir de la sphère de "la normalité" afin de pouvoir leur ôter la vie en toute impunité, sans crainte de poursuite pénale ("Nous sommes tous des *Homo sacer*", écrivions-nous sous forme de constat implacable dans notre précédent essai). Cette figure "hors la loi" de l'*Homo sacer* n'est possible que lorsque le souverain (ou n'importe quelle entité exerçant le pouvoir) se place lui-même hors-la-loi pour pouvoir désigner les gens que l'on peut tuer impunément : c'est ce que Giorgio Agamben appelle "le paradoxe de la souveraineté". À cet effet, le souverain va créer un état d'exception permanent qui va lui permettre d'agir comme bon lui semble. Ainsi, depuis près de 80 ans, la figure du Palestinien, releguée dans la zone grise de l'état d'exception et dont l'existence même est niée, symbolise cette figure de l'*Homo sacer*. Mais, depuis le 7 octobre 2024, le cap de l'*Homo sacer* symbolique a été définitivement franchi : ce n'est plus le terroriste ou le présumé comme tel dont la vie est véritablement indigne d'être vécue mais

aussi sa famille, ses voisins et par extension l'ensemble de son quartier. Le modèle post-11-septembre, une guerre/une cible (Oussama Ben Laden ou Saddam Hussein par exemple), avec des frappes chirurgicales que l'on veut millimétrées, est devenu obsolète. C'est tout un peuple de terroristes en puissance qui est la cible d'une guerre s'étendant bien au-delà des frontières de la Palestine. On peut considérer l'État d'Israël comme une matérialisation de l'état d'exception permanent qu'est devenu l'Occident depuis la deuxième guerre mondiale. Il est un "État-exception" à part entière, caractérisé par une situation d'anomie qui ne dit pas son nom. De plus, l'état d'exception est un retour à l'état de nature où la violence et le droit se confondent. Cet État sioniste aux contours flous, à la constitution changeante et au droit non clairement défini est une zone d'indétermination continue entre état de nature et État constitué, ou encore entre *phusis* et *nomos* : la souveraineté s'y exerce dans une "zone d'indétermination entre l'homme et la bête." En effet, l'état de nature précède la fondation de la cité donc de l'État et tant que cette fondation est continuellement à l'œuvre par la violence souveraine, il y a une transition perpétuelle entre homme et animal. D'où la nécessité du devenir-animal du Palestinien qui est "inclusion exclusive de la vie nue dans l'État". L'expression "vie nue" est liée au terme *ζōē* employé par Aristote pour désigner la vie naturelle de l'Homme, la vie biologique partagée avec l'animal. L'*Homo sacer* en tant que devenir-animal est donc en même temps lié à la vie nue et au ban du souverain. Cette politisation de la vie nue correspond au biopouvoir qui est cette forme de pouvoir dominante en Occident depuis 1945 et qui, dans le cas de la Palestine et Gaza particulièrement, a atteint des proportions affolantes : le blocus inhumain depuis 2007 et la guerre totale qui suit le 7 octobre 2024 sont là pour en témoigner. C'est en prenant en compte cette capacité imprévisible et redoutable à créer une telle zone d'exception qu'il faut comprendre Leibowitz quand il considèrerait l'État comme une "chose terrible". Pour lui, le cadre démocratique ne doit pas être considéré comme un système de valeurs mais doit avoir pour seule fonction de poser des limites au Léviathan qui

sommeille sous les eaux troubles de l'État-nation. Il est bien évident que ce n'est guère le cas en ce qui concerne l'entité sioniste : le paravent démocratique sert à dissimuler cet espace vide où la loi existe dans sa propre dissolution, cette déterritorialisation juridique créée par l'état d'exception qui a besoin des "valeurs démocratiques" pour continuer à exister. C'est en ce sens que Leibowitz affirme : "Je refuse absolument que l'on délègue à quelque pouvoir que ce soit l'autorité d'imposer n'importe quelle valeur humaine ! Je ne suis pas un fasciste !". Ce n'est pas au pouvoir terrestre d'imposer son système de valeurs qui pourra être utilisé afin de légitimer un totalitarisme qui ne veut pas dire son nom, mais il doit tirer ces valeurs "d'en haut", à savoir de la Torah dans le cas d'un État qui se prétend juif. Tout autre système est parodique au regard de la Loi qui, seule peut tirer sa légitimité d'elle-même. Le paradigme de Leibowitz, quoiqu'on en pense, n'est pas une théocratie mais une nomocratie, c'est-à-dire une forme de gouvernement basé sur un système de lois qui garantit que l'État ne sortira pas des limites imposées par la Loi de la Torah. Cette vision du pouvoir (directement liée à la tradition abrahamique qui considère l'Homme comme le représentant de Dieu sur Terre) se rapproche du Califat terrestre institué par la révélation coranique, qui est aussi une nomocratie fondée sur l'application de la Loi (la *Sharia'h*). La parodie tragique de "l'État islamique" est un autre exemple d'un "État" institué *ex nihilo* et qui a imposé son propre système de valeurs nihiliste, dépourvu de principes supérieurs. Dans ce cas, la révélation coranique a le même rôle que la religion laïque démocratique pour l'Occident (et donc l'entité sioniste) et se retourne en définitive contre l'islam et les musulmans. N'en déplaise aux "intellectuels" (Onfray et consorts) qui prétendent "penser l'islam" avec leurs œillères idéologiques, grosses comme la poutre évangélique, les empêchant de considérer la tradition islamique pour ce qu'elle est, c'est-à-dire un code spirituel et législatif basé sur des principes transcendants et fondateur de civilisation. La particularité du pseudo-État islamique est qu'il s'est aussi institué à l'intérieur de l'état d'exception occidentale, mais sans exercer lui-même une souveraineté exceptionnelle sur un autre

peuple (on pourrait parler d'une souveraineté anarchique), il a donc bénéficié de ces circonstances extrêmes où la loi était suspendue et le droit confondu avec la violence pour apparaître. Ce qui explique son ascension éclair et sa barbarie intensément aveugle. Les musulmans endoctrinés par Daesh se sont exilés avec femmes et enfants à l'émirat d'Alep, comme les juifs endoctrinés par le sionisme ont fait leur *alyah* en terre promise pour ensuite intégrer les rangs de Tsahal et participer à la guerre sainte messianique. Il est donc juste d'affirmer que, tout comme l'entité sioniste, "Daesh" est le monstre de l'Occident, car seul un pouvoir qui entretient sa dégénérescence par un nihilisme destructeur et un récit mythique peut enfanter de tels monstres. Peut-on dire que l'extrémisme sioniste messianique est le fruit de circonstances similaires et qu'il ne pouvait pas se développer en dehors de la zone grise d'un état d'exception souverain ? C'est en tout cas ce que voulait empêcher Leibowitz en souhaitant un État religieux fondé sur l'alliance avec Dieu, donc sur un contrat qui permet d'éviter le ban souverain et la confusion entre *nomos* et l'état de nature, soit la porte ouverte au fascisme. En effet, le philosophe insiste sur le fait que la Torah n'a pas été révélée pour assurer la souveraineté juive, pas seulement sur les Gentils mais sur les juifs eux-mêmes, et ne commande pas non plus l'appropriation d'une terre quelle qu'elle soit. Ainsi, pour Leibowitz, un État juif est fondamentalement anti-suprémaciste et anti-colonialiste, soit l'antithèse du sionisme messianique. En ce sens, il ne fait que se conformer au *midrash* de Rashi de Troyes, un des plus grands commentateurs de la Torah qui a vécu au XI^e siècle, celui du premier verset de la Genèse : "Toute la terre appartient au Saint béni soit-Il. C'est Lui qui l'a créée et Il l'a donnée à qui bon lui a semblé¹²". Toute la doctrine politique de Leibowitz peut se résumer par cette formule : point de rédemption dans un État sans la Torah, ce qui est confirmé par cette déclaration sans équivoque : "Ce qui éveille en moi un sentiment proche du dégoût, c'est d'entendre non seulement le jour de l'Indépendance, mais à chaque Shabbat, la prière pour le salut de

12. Yirmeya 27, 5.

l'État – dont on dit qu'il est « le début de notre rédemption ». Cet État n'a été créé ni à cause du judaïsme, ni sous la pression du judaïsme, ni dans l'intérêt du judaïsme.” L'anti-Leibowitz est parfaitement incarné par Moshé Dayan, figure de la Guerre des Six-Jours et archéologue amateur aux méthodes peu scrupuleuses¹³, qui souhaitait trouver par tous les moyens les restes archéologiques d'un “Grand Israël” primitif, afin de légitimer l'entité sioniste et l'expropriation des Palestiniens. L'État défendu par Leibowitz ne laisse aucune possibilité au récit mythique de se constituer, pas plus qu'à un souverain de se proclamer comme Loi, et ce, tant que les préceptes religieux sont scrupuleusement suivis. Par la confusion entre politique et vie nue, l'État d'Israël moderne a non seulement accompli le *nomos* de l'Occident, mais il est en train de dépasser le biopouvoir par un processus de racialisation de “l'État juif” (qui est l'aboutissement logique du mythe sioniste messianique), associé à l'apparition d'un psychopouvoir inédit. Grâce à la propagande, la cruauté sioniste-messianique s'est instillée dans toute la population israélienne, y compris chez les enfants endoctrinés dans le paradigme inhumain de l'appareil d'État national-religieux. Il y a seulement une différence de degré entre le despotisme cruel de “l'État islamique” où les terroristes font exécuter les mécréants par des enfants et l'État sioniste messianique qui pousse ses enfants à dessiner des petits cœurs sur des obus destinés à décimer des familles entières. Ce sont deux approches du nihilisme messianique suivant des référentiels différents : le Coran déformé par la psychose “daeshienne” (et non le Coran tout court comme l'estiment Onfray & co) enjoint de couper toutes les têtes qui dépassent de leur délire, y compris et en fait surtout les têtes musulmanes. La Torah des sionistes messianiques leur impose l'extermination de masse et la destruction totale. Seules les méthodes changent. Entre les deux : l'État barbare primitif d'un côté et l'appareil d'État despotique de l'autre. Daesh a attaqué tout l'Occident (dont le Maghreb) sauf... l'État

13. Moshe Dayan's *Antiquities to Be Sold at Bargain Prices in U.S. Auction*, Haaretz, 27 mai 2007.

d'Israël : c'est sûrement dans cette parenté de nature qu'il faudrait chercher l'explication d'un tel constat.

Herem et sacrifice

Homo sacer signifie littéralement homme sacré mais possède le sens d'homme impur. Cette expression juridique rappelle la signification ambivalente du terme *herem* en hébreu, qui désigne l'exclusion, la mise au ban, l'excommunication de la communauté juive. Le même mot signifie également le fait de consacrer quelque chose ou quelqu'un à Dieu, ce qui renvoie au terme arabe *haram* utilisé dans la tradition musulmane pour désigner à la fois ce qui est illicite (donc impur d'un point de vue de la Loi) et ce qui est sacré¹⁴. Il y a un lien direct entre le terme *herem* et la notion de sacrifice que l'on retrouve dans le Pentateuque, dans un contexte de guerre, où *herem* prend le sens de remettre un butin à Yahvé, qu'il soit humain, matériel ou géographique (un lieu ou une ville). Dans le livre de Samuel, la nation d'Amalek est frappée d'un anathème perpétuel qui se traduit en un *herem* de guerre. Néanmoins, ce *herem* demeure inachevé quand Samuel incite le roi Saül à ordonner des exterminations de masse (humains et animaux¹⁵) qui n'ont finalement pas eu lieu. Lors du lancement de l'offensive terrestre à Gaza, Benjamin Netanyahu prononce un discours, le 28 octobre 2023, où il s'adresse à la nation israélienne en paraphrasant un verset du Deutéronome¹⁶ : "Rappelez-vous ce que Amalek vous a fait, dit notre Bible, et nous nous en rappelons.". Si le parallèle entre les Palestiniens et la nation biblique d'Amalek est clair dans ce discours, l'incitation à l'extermination semble moins évidente. Néanmoins, par ces paroles, Netanyahu frappe d'anathème les habitants de Gaza, comme Samuel a proclamé le *herem* contre Amalek. Il s'inscrit dans une tradition extrémiste

14. Lévitique, 27, 28b.

15. "Va maintenant, frappe Amalek, et frappe d'interdit tout ce qui lui appartient; tu ne l'épargneras point, et tu feras mourir hommes et femmes, enfants et nourrissons, boeufs et brebis, chameaux et ânes"(1 Samuel,15:3).

16. Deutéronome 25:17.

héritée des sionistes messianiques de *Goush Emunim* (le Bloc de la Foi), qui assimile les Arabes à Amalek voire aux Cananéens dont l'extermination est décrite dans le Deutéronome¹⁷. Le terroriste Baruch Goldstein, responsable du massacre de Hébron en 1994 et vénéré tel un saint par les extrémistes de *Goush Emunim*, ne faisait aucune différence entre les Palestiniens et les Amalécites de l'Ancien Testament¹⁸. Il tue 29 musulmans en pleine prière dans une mosquée et devient l'idole des sionistes messianiques les plus fanatiques, tel le fasciste Itamar Ben-Gvir, actuel ministre de la sécurité israélienne, qui a longtemps gardé une photo du terroriste dans son bureau. Est-ce que le *herem* de guerre implique forcément l'extermination de l'entité frappée d'anathème ? Il semble en tout cas que, pour Netanyahu et ses semblables, la frontière entre mise au ban et guerre totale est très mince. Chez les sionistes messianiques, il y a cette volonté affichée d'accomplir les prophéties de l'Ancien Testament, et cela dès le nettoyage ethnique de 1948 durant lequel les ordres donnés aux brigades paramilitaires ressemblaient étrangement aux injonctions exterminatrices du Deutéronome. Dans cette perspective, tout ce qui est touché par le *herem* doit être voué à la destruction. Quel est donc la place du sacrifice dans le *herem* ? Dans le royaume de Juda, les sacrifices humains étaient pratiqués après les victoires militaires, durant lesquels les ennemis étaient exterminés et/ou brûlés. Durant cette période où la guerre était entièrement liée à la religion, ces holocaustes étaient offerts au Dieu national de l'ancien Israël. Ce n'est qu'à l'époque du second Temple, au VI^e siècle avant notre ère, que le *herem* prend le sens d'excommunication et s'apparente à une mort symbolique. Durant cette période, il y a une distinction claire entre *herem* et rite sacrificiel (que l'on trouve également dans Samuel 15:22¹⁹) : le premier est réservé au guerrier,

17. Deutéronome 7.

18. *A time to kill : Baruch Goldstein practiced medicine-and murder-by the book*, *The Washington Post*, 20 mars 1994.

19. *Samuel dit : L'Éternel trouve-t-il du plaisir dans les holocaustes et les sacrifices, comme dans l'obéissance à la voix de l'Éternel ? Voici, l'obéissance vaut mieux que les sacrifices...*

il est exécuté par l'épée et la victime peut être un humain, un animal ou une idole. Quant au sacrifice, il ne peut être effectué que par un prêtre sur un autel où seule une victime animale doit être immolée. Il n'en demeure pas moins que, dans la Bible, le *herem* est toujours accompagné de sacrifices humains qui doivent être nécessairement accomplis sous peine de punition divine. L'extermination totale est l'une des modalités du *herem* de guerre mais ne le représente pas pour autant. Le fait de laisser un *herem* inachevé (comme dans le cas du roi Saül qui désobéit au commandement de Samuel de détruire Amalek) ou de le transgresser est considéré comme un péché mortel et constitue une menace perpétuelle pour toute la communauté²⁰. En définitive, il semble que ce soit le terme talmudique *rodef* qui se rapproche le plus du sens que prend l'*Homo sacer* comme individu tuable impunément.

Din rodef

En 2009, suite à la victoire du Hamas aux élections législatives à Gaza, l'historien israélien Geoffrey Alderman déclarait dans un entretien au *Guardian* (avant d'être contredit par un rabbin²¹) que, selon la *Halakah*, chaque Palestinien ayant voté pour le Hamas doit être déclaré *rodef*, c'est-à-dire qu'il devient légitime pour tout juif de le tuer sans être puni, compte tenu du danger qu'ils représentent pour l'État d'Israël et le peuple juif. Il légitime ainsi les actions militaires préventives et disproportionnées de l'entité sioniste en utilisant des références religieuses. Dans le Talmud, le terme *din rodef* signifie littéralement "la Loi du poursuivant" et désigne l'obligation de sauver toute personne qui est poursuivie par un assaillant qui veut la tuer, et ce par tous les moyens y compris l'homicide. Contrairement à l'assassin qui a commis un crime, l'individu désigné comme *rodef* peut être mis à mort sans condamnation préalable par un tribunal, ainsi le simple fait d'être désigné comme tel peut donc le condamner à mort.

20. Christophe Batsch, *Le herem de guerre dans le judaïsme du deuxième Temple, La cuisine et l'autel*, Brepols Publishers, 2005.

21. Geoffrey Alderman : David Goldberg Take Two, theguardian.com, 12 janvier 2009.

Par extension, le terme *rodef* désigne toute personne (juive ou non) qui met en danger la vie des juifs et qui doit donc être arrêtée coûte que coûte. On comprend les questions éthiques que pose un tel statut qui fait appel à une décision subjective et qui, rappelons-le, a été fatal au premier ministre israélien Yitzhak Rabin, exécuté après avoir été désigné *rodef* par des rabbins extrémistes, suite à la signature des accords d'Oslo, en 1995. Quand elle concerne une personne juive, une telle désignation ne l'excommunie pas (ce qui est propre au statut de *herem*) mais fait sortir la personne *rodef* du domaine de la loi et la rend vulnérable, autrement dit, le *rodef* est placé dans une zone d'exception où la loi est suspendue. De fait, la personne qui désigne un *rodef* se place elle-même en dehors de la loi et prend la place du souverain. Dans la zone de l'état d'exception, il y a une symétrie entre la figure impure de l'*Homo sacer* et celle du souverain qui se confond avec l'État pour former un corps mythique de l'État-souverain dont le caractère est inviolable et sacré : toute atteinte à son encontre est considérée comme au-delà de l'homicide et sa punition est spécifique. De plus, le souverain ne peut être sacrifié et "sa parole a force de loi", pour reprendre ce que disait Eichmann à propos du Führer, lors de son procès à Jérusalem. La réforme judiciaire de la Cour Suprême israélienne portée par Netanyahu ne visait pas autre chose : elle devait ancrer définitivement l'état d'exception dans le droit par la disparition des contre-pouvoirs et rendre le souverain lui-même loi, entraînant ainsi un des plus importants mouvements de protestation dans l'histoire de l'État sioniste. Israël est l'aperçu de ce qu'est en train de devenir le biopouvoir mondial basé sur l'état d'exception permanent : un immense camp à ciel ouvert, lieu où l'état d'exception devient la règle, où s'opère la territorialisation de la vie nue, soit le camp comme *nomos* de la modernité. Plus encore, l'entité sioniste, en exerçant une violence souveraine inouïe sur les Palestiniens, est en train de créer un nouveau *nomos* de la terre. Dans son "Projet de recherche sur les camps de concentration" (inachevé), Hannah Arendt nous dit : "Le totalitarisme a pour fin ultime la domination totale de l'homme. Les camps de concentration sont des laboratoires pour l'expérimentation de la domination totale, car la nature humaine étant ce qu'elle est, cet

objectif ne peut être atteint que dans des conditions extrêmes”. Avec le génocide à Gaza, sommes-nous en train d’assister à l’apparition de ces “conditions extrêmes” qui permettent une forme d’accomplissement du totalitarisme ? Pour en revenir au statut de *din rodef* et sa relation avec l’*Homo sacer*, la différence intrinsèque entre les deux statuts pourrait résider dans la dimension sacrificielle du *rodef*, contrairement à l’*Homo sacer* qui sort du domaine du sacrifice. Ce qui coïncide avec la ritualisation du meurtre d’Ytzak Rabin qui a été précédée, exactement un mois avant l’évènement, par une malédiction proférée par des religieux fanatiques devant le domicile du premier ministre. Un mois plus tard, les mêmes fanatiques se réjouiront de l’assassinat de Rabin, en ces termes : “La prière de *Pulsa denoura* a été exaucée.²²”. On observe également un processus de ritualisation en ce qui concerne la Shoah devenue, selon les termes d’Agamben, un “holocauste délirant et démesuré” alors que l’extermination des juifs était considérée comme un processus “normal” par les nazis. De même, l’écrivain Primo Levi, témoin et résqué des camps de la mort, déclare ne pas aimer le terme “holocauste”, forgé par Elie Wiesel, qu’il qualifie d’“impropre” d’un point de vue philologique. Le terme “holocauste” renvoie aux sacrifices bibliques et contribue à donner une dimension sacrée à un évènement qui ne peut être expliqué que par une volonté divine impénétrable. Pourtant, en exécutant la solution finale, les nazis ont appliqué un plan bien déterminé, accomplissant ainsi le statut d’*Homo sacer* dévolu au Juif dont la vie est indigne d’être vécue (*Lebensunwertes Leben*), et réduit totalement à sa vie nue par l’appareil d’État du Troisième Reich. Selon Agamben, inclure l’holocauste dans un sacrifice revient à donner un sens religieux à un évènement entièrement biopolitique (donc profane). La déshumanisation des juifs atteindra son point culminant à l’intérieur des camps pour aboutir à une forme d’indétermination absolue, tant au niveau physique que psychique, une exclusion totale du monde humain. C’est ce que Primo Levi appelle les “Muselmänner” en faisant certainement référé-

22. La même prière a été proférée par l’oligarque juif ukrainien Hennady Korban contre Vladimir Poutine en 2022.

rence à la soumission (une des significations du mot islam) qui transparaît au niveau physique chez certains déportés, dans une position extrême rappelant la prosternation de la prière rituelle musulmane. C'est ainsi que Primo Levi décrit le "devenir-musulman", dans son livre *Si c'est un homme*²³ : "Les Muselmänner, les damnés, le nerf du camp ; eux, la masse anonyme, continuellement renouvelée et toujours identique, des non-hommes en qui l'étincelle divine s'est éteinte, et qui marchent et peinent en silence, trop vides déjà pour souffrir vraiment. On hésite à les appeler des vivants : on hésite à appeler mort une mort qu'ils ne craignent pas parce qu'ils sont trop épuisés pour la comprendre. Ils peuplent ma mémoire de leur présence sans visage, et si je pouvais résumer tout le mal de notre temps en une seule image, je choiserais cette vision qui m'est familière : un homme décharné, le front courbé et les épaules voûtées, dont le visage et les yeux ne reflètent nulle trace de pensée.". Qu'est-ce que "devenir" musulman sinon livrer sa vie nue entre les mains du Créateur et se soumettre à sa suprême Volonté en abandonnant toute volonté propre ? Dans l'enceinte du camp, le corps du souverain fait plier celui de l'*Homo sacer* dont la vie est "indigne d'être vécue". Le corps de l'*Homo sacer* dépasse la vie nue et devient un amas de cellules indiscernable en proie à l'expérimentation : il connaît une mort avant la Mort. Ainsi : les tortures infligées au nom d'expériences "scientifiques" dans le camp de Dachau ou encore les corps affamés bombardés par l'armée sioniste pendant les distributions de vivres. Et c'est précisément dans ce dépassement de l'*Homo sacer* que la dimension sacrificielle s'introduit chez les nazis avec la notion de *Opfer*. À l'intérieur du camp où aucune loi n'a cours, y compris les règles d'usages scientifiques, et au nom d'un état d'exception décrété par le souverain-Führer, les expérimentateurs nazis ont utilisé des corps choisis arbitrairement pour leur inoculer des virus, tester de nouveaux gaz de combat ou leur faire subir des hypothermies et des dépressurisations mortelles. Ces corps néantisés ont été qualifiés de *Opfer*, un mot qui signifie "victime sacrificielle", notamment par Klaus Schil-

23. Pocket, 1988.

ling lors de son procès, un médecin responsable de centaines de morts après avoir expérimenté un vaccin contre le paludisme dans le camp de Dachau. Au sein du camp, l'introduction de la dimension sacrificielle est donc un dépassement du statut d'*Homo sacer*. De manière paradoxale, cette indistinction entre humain et inhumain peut constituer une forme de résistance possible par une réappropriation du corps biologique en tant que vie nue. Par cette nouvelle subjectivation, s'opère un renversement où le déshumanisé réalise l'humanité²⁴.

La violence divine

Le temps suspendu

Dans le cas du sionisme messianique, la zone d'exception est liée à l'apparition d'une nouvelle loi, celle d'une Torah du sang, de la terre et du sacrifice. Ainsi : après la transgression du judaïsme, l'avènement de la loi parodique ou plutôt : l'indistinction entre la loi et sa transgression comme caractéristique principale de l'état d'exception. Walter Benjamin fait l'analogie entre état d'exception et temps messianique qui ne peut advenir que dans la transgression de la Loi. Pour lui, ce temps "suspendu" ne retarde pas la venue du Messie comme l'affirme Carl Schmitt avec son concept de *katéchon*, mais il préfigure son avènement en ouvrant une "porte étroite" par laquelle le Messie peut entrer à chaque instant. Le temps messianique est le "temps contracté" de Saint Paul²⁵ où s'opère la circoncision de l'esprit, la confusion des vocations (*kèlèsis*) avec leur négation, où circoncis et incirconcis ne sont "rien". Un "rien" qui n'est pas à prendre comme une abolition pure et simple, mais comme un acte révolutionnaire "éthico-anarchiste". La complexité du temps messianique vient du fait que les différences instituées ne sont pas transcendées par un universalisme qui remet les compteurs à zéro,

24. "L'homme est celui qui peut survivre à l'homme" (Giorgio Agamben, *Ce qui reste d'Auschwitz*.)

25. 1 Corinthiens 7:29.

mais se maintiennent en suspens avec leur propre négation. Au sein de cet état d'exception divin où l'esclave devient affranchi par le Seigneur et l'homme libre esclave du Seigneur (1 Corinthiens 7: 17-24), certains ont voulu voir, par cette abolition paulinienne des classes, un marxisme avant l'heure²⁶. Ce dont il s'agit vraiment est l'établissement d'une religion messianique (ou une religion de l'état d'exception permanent) dont le temps n'est pas celui du jugement mais de l'absence de jugement. Le temps messianique est celui de la vérité déjà-là et toujours présente, où viennent fusionner la perte du sujet (son voilement) avec son dévoilement, où la négation se confond avec l'accomplissement, où la rédemption ne fait qu'un avec la calomnie, où les "derniers des hommes" sont les premiers, les "fous-en-Christ" sont les sages, les "déchets du monde" (les parias) sont les élus qui seront sauvés²⁷. Il faudrait agir comme si le Christ était ressuscité et que les temps étaient accomplis, tout en se maintenant dans un monde en perdition où le tout est rien et le rien est tout. En somme, la religion messianique est une divine parodie où, la Loi étant suspendue et les *kêsis* ne pouvant plus être distingués, s'ouvre simultanément le temps de l'indistinction (le "comme non" de Saint Paul²⁸) et le temps de la représentation (du "comme si"). L'événement messianique place l'imitateur dans une tension permanente entre indistinction et représentation et ouvre un purgatoire spirituel situé entre la psychose et la névrose (le *borderline* d'après Giorgio Agamben). Peut-on dire, avec la conversion du juif Saul en Paul sur le chemin de Damas, que le christianisme est devenu la religion de l'état d'exception ? En tout cas, c'est ce que l'événement exceptionnel de la résurrection, par le temps suspendu qu'il génère, entraîne de fait : le chrétien doit faire comme si le Christ était mort et ressuscité tandis que le juif fait comme si le Messie ne s'était jamais manifesté. L'islam s'en sort (littéralement) par le

26. C'est le cas du philosophe Alain Badiou dans *Saint Paul, la fondation de l'universalisme*, PUF, 1998.

27. 1 Corinthiens 4.

28. 1 Corinthiens 7 : 29,30.

haut : le Messie Jésus Christ est apparu, au sens littéral. Sa conception est surhumaine, il est l'Esprit de Dieu et son Verbe et ne peut être qu'une apparition. Il ne peut donc mourir de mort humaine et l'événement de la crucifixion qui fonde la religion chrétienne est remplacé par une ascension vers les Cieux : l'islam supprime la mort du Christ tout en conservant sa fonction messianique, il n'a aucunement besoin de cet événement cathartique qu'est la résurrection. Dans le verset 157 de la sourate 4 du Coran, la crucifixion du Christ est désignée comme une manifestation illusoire qui s'est imposée aux témoins, à travers le terme *choubiha* renfermant l'idée d'un faux-semblant, ou pour le dire autrement, d'une divine *mimesis*. Ainsi, après avoir accompli sa fonction prophétique, l'élévation du Christ aux Cieux entraîne la suspension de sa fonction messianique : l'absence de résurrection signifie que les temps messianiques ne sont pas encore accomplis car le Christ-Messie n'est pas encore venu (il est juste apparu). Le messianisme dans l'islam n'est pas un événement exceptionnel (par la résurrection) ou à venir (par l'absence de manifestation du Messie), il est impérieux et peut advenir à chaque instant, comme le laissent entendre les traditions prophétiques concernant l'imminence de la fin des temps²⁹. Le temps n'est pas suspendu par l'événement messianique, il se confond avec lui : le Messie, comme le soufi délivré du temps, est le fils de l'instant. En islam, la porte par laquelle le Messie doit entrer est toujours ouverte : on ne parle pas de retour du Christ mais de descente. Le Christ retournera non pas comme Messie mais en tant que Messie, afin d'accomplir sa fonction avant de mourir comme un homme. Après la résurrection comme événement institué par Saint Paul, les temps messianiques peuvent être considérés simultanément comme déjà accomplis et à venir, ce qui explique les évangélistes sionistes sombrant dans un délire de la représentation qui se confond avec celui du sionisme messianique : tout faire comme si le Messie allait revenir, forcer la porte par laquelle il doit entrer deviennent leur ob-

29. "Par Celui qui tient mon âme en Sa main, la descente du fils de Marie est imminente ; il sera pour vous un arbitre juste." (*Hadith* rapporté par Boukhari et Muslim).

jectif essentiel. Ce qu'il en est véritablement : le messianisme paulinien est en même temps abolition et réalisation du "comme si", il est une authentique *catharsis* de l'état d'exception chrétien. Il n'y a aucune place pour la loi de la Torah qui serait de fait parodique car seule demeure valable la loi du Messie, qui est en même temps accomplie et inaccomplie. De même, aussi bien dans le messianisme paulinien que dans l'apparition christique de la tradition musulmane, il n'y a pas d'universalisme qui abolit toutes les différences en les transcendant, afin d'imposer un seul paradigme (ou une seule représentation) pour tout le monde : c'est précisément là que l'universalisme peut dégénérer en totalitarisme et que s'installe le nihilisme de la Terreur, quand l'État religieux (ou pseudo-religieux) prend le pas sur l'esprit universel. Pour qu'advienne le règne de la vérité, il faut une "sainte division" entre les individus de laquelle surgit, par la grâce divine (la véritable élection spirituelle), un "reste" ou un "lemme" pour utiliser un terme issu de la linguistique, plus fidèle au mot grec *leimma* et au véritable sens du reste messianique. Le lemme n'est pas une rupture quantitative, il est au-delà de la quantité et désigne une chaîne de signes formant une unité autonome et signifiante. Le signifiant est indépendant des constituants du lemme, autrement dit chaque partie prise de manière isolée change de signifiant (elle est dans le *comme non*). Ce n'est que lorsque les parties sont liées au lemme qu'elles prennent un sens messianique : le lemme ou reste messianique est le véritable peuple élu qui demeure accroché au temps suspendu du Messie³⁰.

Violence mythique et violence messianique

La nouvelle loi parodique, tout en étant tournée vers un passé mythique, trouve sa source dans l'indistinction du droit et de la violence (l'état de nature), qui caractérise le ban souverain. C'est ce que Walter Benjamin nomme la violence mythique, celle qui se confond avec le droit et qu'il définit comme "une violence sanglante exercée

30. De même aussi dans le temps présent il y a un reste, selon l'élection de la grâce (Romains 11 : 5).

en sa propre faveur contre la vie pure et simple.”. C’est une violence fondatrice et régulatrice (le droit est la manifestation de la violence et vice versa), elle opère par une cruauté perverse puisqu’elle crée des règles faites pour être transgressées. La violence mythique tue physiquement et moralement, elle s’abat de façon immédiate, sans raison apparente pour faire expier une faute perpétuelle, considérée comme une souillure indélébile. Elle est d’autant plus arbitraire que la loi transgressée est “non écrite et inconnue” car il n’y a aucun code qui la définit, seulement des frontières muettes à ne pas franchir et qu’on transgresse sans le savoir : c’est à cela que fait référence l’adage axiomatique moderne : “Nul n’est censé ignorer la loi.” Étymologiquement, la violence mythique est la violence qui fait silence (le mot grec *muthos* renferme le sens de “langage silencieux”) : seule son exception justifie la règle. C’est la violence sanglante des tragédies grecques, la violence titanesque qui sert à manifester le pouvoir exceptionnel des dieux, avec l’expiation comme destin inéluctable. Elle exige le sacrifice, elle appelle à verser le sang et n’est liée à aucune fin, seulement au pouvoir en tant que tel. Benjamin cite comme exemple le mythe de Niobé, fille de Tantale, qui, en se vantant d’avoir beaucoup d’enfants, se moque de Léto, la mère d’Artémis et d’Apollon. Pour se venger, les enfants de Léto massacrent ses enfants à elle. Seule une aurait survécu : Chloris qui n’a jamais surmonté le traumatisme. Quant à Niobé, elle est restée pétrifiée devant ses enfants morts. On pourrait également citer l’histoire d’Édipe ou celle de Prométhée comme illustrations de ce déchaînement de violence lié à un destin expiatoire. Il y a une forme d’“innocence” dans la cruauté de la violence mythique, celle des dieux qui ne sont pas coupables de la médiocrité des hommes, l’innocence de l’enfant qui joue à écraser des fourmis sur son chemin. Benjamin oppose la violence mythique à une autre forme de violence qu’il lie directement à la tradition juïque. C’est ce qu’il appelle la violence divine, basée sur la justice et qui se place au-delà du droit. C’est une violence absolue, caractérisée par une destruction sans limite, elle abolit le droit, et contrairement à la violence mythique, n’est pas un châtement expiatoire mais un jugement. Elle est

donc au-dessus du droit et même le précède. Ce qui est digne d'intérêt dans la définition qu'en donne Benjamin, c'est d'une part, une certaine "pureté" de la violence divine qui ne fait pas couler le sang et d'autre part, le fait qu'elle s'exerce contre la vie pour le vivant. Ainsi, on peut la comparer à la violence biblique du sacrifice d'Isaac par Abraham qui n'anéantit pas la vie humaine mais une vie animale (le bouc sacrifié) pour maintenir Isaac vivant. Il y a donc une nécessité d'un devenir-animal ou en tout cas une exclusion de la vie humaine qui permet d'appliquer une telle violence sur les hommes. Elle contrevient de fait à ce que Benjamin appelle "le dogme de la sacralité de la vie humaine" qu'il identifie à une construction occidentale. Le lien entre la violence divine et le *din rodef* défini plus haut est évident : pour maintenir le vivant, il faut suspendre un commandement biblique, et ainsi, au nom de la justice, on ne transgresse pas la Loi. Dans ces conditions, "Tu ne tueras point" devient "Tu tueras à point". Au-delà du droit et du jugement, c'est la justice qui est le seul "être-vivant" qui vaut plus que la vie. L'autre vie humaine voit sa sacralité abolie et peut donc être sacrifiée. On trouve un tel exemple de violence divine dans le livre des Nombres avec l'histoire de Qorah (Qarun dans le Coran), un membre de la lignée Lévite qui s'est rebellé contre Moïse, son cousin, et a contesté son autorité avec 250 autres conspirateurs³¹. Cette révolte s'est faite au nom du droit mais contre la justice divine incarnée par la figure mosaïque, ce qui entraîne une punition immédiate : Qorah meurt par le feu et ses acolytes sont engloutis par la terre. Mais, contrairement au mythe de Niobé, les enfants de Qorah sont épargnés. Quant à ceux qui se sont opposés au jugement, la peste s'est abattue sur eux tuant 14270 personnes dont des enfants innocents. Dans le Coran, un autre épisode lié à Moïse est une représentation remarquable de la violence divine : il s'agit de la rencontre entre Moïse et *al-Khidr* (le Verdoyant) relatée dans la sourate de la Caverne (*al-Kahf*) lors de laquelle *al-Khidr*, qui possède une "miséricorde" (*rahma*) et la

31. *C'est bien trop de votre part ! Toute la communauté, oui, tous sont des saints, et au milieu d'eux est le Seigneur ; pourquoi donc vous érigez-vous en chefs de l'assemblée du Seigneur ? (Nombres, 16:3).*

“science infuse” émanant directement de Dieu (*ilm laduni* ³²), se place au-delà de la loi et tue un enfant sans raison apparente sous les yeux de Moïse. Ce dernier ne comprend pas la raison profonde de la violence divine qui nécessite un *ta’wil*, une interprétation particulière visant à ramener les apparences extérieures à leur origine, ou les faire revenir à la vérité comme l’affirmait Henry Corbin. Walter Benjamin précise bien que la violence divine en tant que nihilisme positif est particulièrement difficile à identifier car elle se situe au-delà de la raison. Malgré sa définition positive en tant que violence non sanglante pour la justice, elle peut être sanglante et aveugle, s’assimilant ainsi à la violence mythique. Pour Benjamin, c’est uniquement dans le monde du Messie que la violence divine n’est pas exterminatrice et qu’elle se manifeste dans toute sa pureté non-violente : “C’est seulement dans le monde à venir (celui de l’accomplissement) que la véritable violence divine (l’action divine immédiate) peut se manifester autrement que de manière destructrice. Si, par contre, la violence divine fait irruption dans le monde terrestre, elle respire la destruction. [...] Dans ce monde, la violence divine est supérieure à la non-violence divine. Dans le monde à venir la non-violence divine est supérieure à la violence divine³³”. Cette violence principielle est évoquée par Gershom Scholem - qui, comme Walter Benjamin, avait une vision messianique de l’Histoire - comme “une noble et positive violence de destruction³⁴”. Dans le monde des hommes, la violence divine ne peut être exercée qu’en mode parodique : c’est la violence de la destruction illimitée, qui imite celle du Souverain-Dieu et qui s’est déployée dans toute sa force aveugle durant le génocide de Gaza. La parodie tragique de l’hyperviolence divine constitue le théâtre messianique qui se joue sous nos yeux : pour l’être-vivant de la justice, auto-incarné dans l’État d’Israël, les vies nues des Palestiniens doivent être sacrifiées.

32. Coran 18:65.

33. Walter Benjamin, *Fragments*, PUF, 2001, p. 109-110.

34. G. Scholem, « Im Gespräch über Walter Benjamin (1968) », *Sinn und Form*, 2007, N^o. 4, S. 501, 502.

Les habitants de Gaza sont jetés dans la voie du bouc : on sacrifie leur vie animale pour sauvegarder la vie proclamée humaine, la seule digne d'être vécue. De "Plomb durci" à "Épées de fer", nous sommes passés de la violence mythique - une violence aléatoire légitimée par l'appareil d'État et qui s'exerce sur la vie nue - à la violence divine, au-delà de tout principe et de toute raison apparente, qui supprime la sacralité de la vie au nom de la justice. La violence divine du sionisme messianique s'exerce comme la violence ultime qui doit précéder l'avènement du *Machiah*, elle force littéralement la porte par laquelle il doit entrer. Dans le même temps, la parodie se situe également sur le plan de l'aspect "positif" de la violence divine, celui de la "non-violence" messianique, par une violence indirecte qui tue sans effusion de sang. Les bébés mort-nés de mères dénutries, les enfants morts de faim, les vies qui n'ont pas pu être sauvées par manque de soins, les vies broyées par la torture et le contrôle intégral du psychopouvoir sont autant d'aspects parodiques de cette guerre "pure". Contrairement à la violence mythique, la violence divine est liée au langage, c'est le texte écrit qui la met en marche. Dans le théâtre sioniste messianique, c'est le rôle que joue la prophétie d'Isaïe qui doit être accomplie par Netanyahu. Dans la tradition abrahamique, la figure du Messie signifie l'accomplissement et l'abolition de la Loi. Il y a une certaine anarchie qui caractérise la manifestation de la loi messianique, mais il s'agit d'une anarchie principielle directement liée à la problématique du langage. La langue du Messie n'est pas compréhensible dans le monde des hommes, il faut un autre texte écrit dont l'ordre apparent échappe au commun des mortels. Par opposition à la figure de l'Antéchrist incarnant le Messie parodique et qui, selon la tradition islamique, porte trois lettres inscrites sur son front : K-F-R, racine sémantique dont le sens est : ce qui est maintenu caché. Il est dit dans la tradition kabbalistique que le Messie apportera une nouvelle Loi, la Torah d'Atziluth qui est caractérisée par des lettres sans ordre, par opposition à la Torah de Beriah qui s'est accomplie dans le monde des hommes. De même, le maître soufi *Ibn Arabi* affirme que le mystère des lettres détachées du Coran, dont le sens est inconnu et

qui précèdent certaines sourates, sera révélé lors de la venue du *Mahdi*. Ce dépassement du langage est un déplacement du sujet de l'intérieur à l'extérieur du discours, qui n'est plus assemblage de phrases intelligibles, mais pure énonciation. Cette "métasémantique" signe l'apparition du Messie, elle annonce la fin de la domination par le langage, la fin du sujet lié au sang de la terre, à l'ADN et au texte : ce qui est caché devient apparent et l'apparent devient caché. Le Messie est le Témoin par excellence, situé entre le dedans et le dehors de la langue, intermédiaire entre dicible et indicible, contingence et nécessité. Devant cette déconstruction annoncée du sujet, l'hyperviolence devient une question de survie. La guerre messianique repousse la nécessité pour créer l'évènement contingent : l'élimination du "musulman" de Gaza qui représente la nécessité, l'impossibilité, pour laisser place à l'évènement de la rédemption qui assure la survie du sujet (la possibilité, la contingence), sous l'œil cyclopéen du témoin messianique. Le témoin parodique est le faux Messie, le *Dajjal* de la tradition musulmane qui est borgne et rappelle la figure de Polyphème dans l'Odyssée d'Homère. Le vrai témoin est Ulysse, dont le nom est Personne, sa puissance réside dans le fait qu'il n'est pas reconnaissable, contrairement au *Dajjal* avec son œil en moins et ses trois lettres sur le front. L'Antéchrist obéit encore à la loi signifiant/signifié, car il se situe toujours dans le langage et appartient strictement au monde de la contingence. Ce qui est considéré comme contingence dans l'état d'exception est nécessité absolue - donc stricte impossibilité - aux yeux des témoins qui se situent en dehors de la zone d'exception, celle du camp à ciel ouvert où sévit l'hyperviolence de la guerre messianique. Gaza est donc le lieu de l'impossible, la négation de la contingence, la fin du langage comme Auschwitz, quatre-vingts ans plus tôt. Le "musulman" de Gaza est l'insoutenable personification de l'impossible qui doit être supprimée pour sauver le sujet. Le "musulman" est l'inconnaissable, celui qu'on a fait sortir de l'humanité et qui devient Personne pour que l'humain véritable (le juif parodique) puisse apparaître. Telle était la véritable fonction du "musulman" d'Auschwitz entièrement réduit à sa vie nue : précipiter le juif dans l'abîme du

non-humain pour que l'aryen subsiste. En théorie, la condition non-humaine du "musulman" l'empêche de témoigner mais il est aussi vrai que le non-homme qui survit à l'homme est le témoin absolu : c'est ce que Giorgio Agamben appelle "le paradoxe de Lévi.". Le témoignage du "musulman" n'est pas fait de mots, il se situe en dehors du discours : le "musulman" de Gaza n'est pas le rescapé qui témoigne des sévices qu'il a subis dans les prisons israéliennes, le "musulman" s'identifie dans le silence du père qui tient son enfant démembré dans les mains, dans le cri de la mère qui s'effondre de douleur au milieu des ruines, dans le hurlement indescriptible de l'enfant qu'on ampute sans anesthésie. Ces témoins absolus s'adressent à nous dans le vide abyssal de leur souffrance, sortie des tréfonds de l'impossible, leur langue est ce qui leur reste d'humanité, celle que Hannah Arendt appelle "la langue maternelle" et qui n'est pas énonçable. Nous qui nous situons entre le dicible et l'indicible, entre le possible et l'impossible, devons témoigner pour les "musulmans" de Gaza, nous devons concevoir la possibilité d'une parole et témoigner de leur subjectivité. Les faire sortir du non-humain, de l'état d'exception du camp, pour les replacer dans l'humanité. Leur langue n'est pas une langue morte, elle est une langue sortie des ténèbres de la mort. Elle n'est pas arabe mais maternelle : elle fonde l'origine, elle est la matrice chaotique d'où peut sortir l'inexprimable, mais d'où peut aussi naître l'impérissable langue du poète.

Nir Oz (1)

L'aurore s'est levée comme un soupir
Sur la terre nourrie de peine
brûlée comme les nopals
par un soleil de plomb
Néguev nourricier
Sur les saignées de silence
D'un peuple empêtré
Dans les sables mouvants de l'Oubli
Il y a du sang et des sanglots
Sous la terre boursouflée
Il y a des cendres de villages incendiés
Des ruines invisibles de maisons abandonnées
Dans le ciel contus d'illusions brutales
Il y a des larmes d'enfants spoliés
Des cris de mères éplorées
Des silences pudiques
De pères réprimés
Douleurs d'apatrides
Au sein d'asphaltes purulentes
Au cri des cigognes
Des rêves estropiés pullulent
Tempêtes de Jéricho
Charriant des caravanes de crotales
Sur les pentes neigeuses des Nakba
Des corbeaux aux rémiges d'apocalypse
Se sont abattus
Sur la paix rugueuse des carêmes

CHAPITRE VI

LE RÊVE MESSIANIQUE

« Car ainsi a parlé le Seigneur, l'Éternel, le
Saint d'Israël : C'est dans la tranquillité et le
repos que sera votre salut, C'est dans le calme
et la confiance que sera votre force. Mais vous
ne l'avez pas voulu ! »

Esaïe, 30:15.

La dixième vache

En 2015, une campagne de crowdfunding intitulée “Élevez une génisse rousse en Israël” a été lancée avec comme objectif “d’aider à élever la première génisse rousse authentique et casher en 2000 ans sur la terre d’Israël.”. Le montant à récolter était de 125000 dollars et seuls 38% de la somme ont été atteints pour 500 donateurs ce qui a entraîné la fermeture de la campagne⁰¹. L’organisation responsable de cet appel aux dons se nomme The Temple Institute, fondée en 1987 par le rabbin Yisrael “Ariel” Steiglitz et dirigée par le rabbin Chaïm Richman. Elle se présente comme une association à but non lucratif dont le but affiché est la reconstruction du troisième Temple à Jérusalem, en lieu et place du Dôme du Rocher et de la mosquée al-Aqsa. De façon plus large, elle se propose d’élaborer un contexte propice à l’avènement des temps

01. *Jewish activists launch crowdfunding appeal to breed perfect red heifer*, The Guardian, 10 août 2015.

messianiques dont la première étape est la “réintroduction de la pureté biblique dans le monde”, prérequis indispensable pour la reconstruction du Troisième Temple. Pour cela, le sacrifice d’une génisse rousse appelée *Parah adumah* est nécessaire suivant un rituel très précis décrit dans la Torah (Nombres, 19). La génisse obéit à une haute exigence de pureté, elle est sans taches et n’a jamais porté le joug. Selon la *Halakha*, le prêtre qui doit mener le rituel est un héritier du *Kohen Gadol* (le grand-prêtre d’Israël) qui n’a jamais eu de contacts avec un mort, même de manière indirecte : il est né dans une maison et n’a jamais mis les pieds dans un hôpital ou dans un cimetière. Neuf vaches ont été sacrifiées depuis Moïse jusqu’à la destruction du second temple par les Romains, en 70 après J-C. Le dixième sacrifice doit être le dernier avant l’avènement des temps messianiques et, suivant une tradition rapportée par Maïmonide, c’est le Messie lui-même qui effectuera le sacrifice de la dixième vache sur le Mont des Oliviers. Conformément aux commandements de la Torah, après avoir immolé l’animal, le *Machiah* se purifiera avec ses cendres mêlées à de l’eau et des plantes aromatiques, accomplissant ainsi le rituel de purification nécessaire à la reconstruction du troisième temple. L’un des principaux objectifs du Temple Institute est de précipiter la manifestation du Messie en favorisant l’apparition d’une génisse rousse conforme en tout point à la description biblique, afin d’en faire une candidate idéale au sacrifice. À cette fin, l’organisation a d’abord tenté de lancer un programme scientifique financé par le milliardaire américain Henry Swieca et la campagne de crowdfunding lancée en 2015 pour implanter des embryons génétiquement modifiés dans des utérus de vaches. Face aux difficultés et à la controverse causées par ce projet, l’institut décide, en 2022, d’importer cinq génisses rousses depuis une ferme du Texas jusqu’à la ville de Shilo en Cisjordanie occupée. Ces génisses ont été élevées par Byron Stinson, un évangéliste messianique membre de l’organisation sioniste chrétienne *Boneh Israel* (Bâtir Israël). Le but de cette organisation est de “hâter la Rédemption” par le financement d’un centre de recherche sur les génisses rousses mais également en apportant une aide directe aux soldats

de l'armée sioniste. Pour les évangélistes de *Boneh Israel*, il y a en effet un lien direct entre la guerre à Gaza déclenchée en octobre 2023 et l'holocauste de la dixième vache. L'un d'eux, le pasteur Michael Samuel Smith, a même annoncé avec enthousiasme le sacrifice de la génisse rousse pour la Pâque juive de 2024. Ce qui est certain, c'est qu'il existe bien un lien entre le déclenchement des attaques du 7 octobre par le Hamas et l'importation des cinq génisses rousses par l'Institut du Temple, comme l'ont annoncé le porte-parole de la branche militaire du Hamas, cent jours après le 7 octobre en évoquant le "mythe détestable des vaches rousses", ainsi que Khaled Mechaal, haut dirigeant du Hamas exilé au Qatar, dans un entretien télévisé. L'agitation autour du sacrifice de la dixième vache est d'autant plus prise au sérieux par le Hamas qu'elle signifie la destruction imminente du dôme du Rocher et de la mosquée al-Aqsa. Ce que Arafat considérait comme un mythe à écarter d'un revers de main - "le Temple n'a jamais existé à Jérusalem", affirmait-il lors du sommet de Camp David en 2000 - est devenu un élément de premier plan pour la résistance palestinienne, dans un contexte où le sionisme messianique devient politiquement dominant. Le sacrifice de la dixième vache s'inscrit pleinement dans le retour parodique à cette religion israélite primitive que l'on retrouve dans le Lévitique et les Nombres, et le fait que les cinq génisses importées soient élevées dans la très symbolique ville de Shilo, centre du judaïsme primitif où se trouvait l'Arche d'Alliance avant l'édification du Temple à Jérusalem, est tout sauf fortuit. Ce sacrifice biblique est l'accomplissement de l'holocauste ultime qui fait l'objet de plusieurs interprétations dans le Talmud : certains rabbins donnent un sens mystique à la génisse rousse qui symbolise l'exil du peuple juif ou encore le symbole kabbalistique de l'extraction du bien dans le mal dans le Zohar qui renvoie à la notion de purification. Le *Maharal* de Prague considère que la *Parah Adumah* est un commandement divin au-delà de toute compréhension humaine quand Maïmonide, dans son commentaire de la *Mishnah*, fait directement le lien entre le sacrifice de la dixième vache et l'avènement du Messie. Les sionistes messianiques (juifs et chrétiens) pensent que le temps du *Machiah*

est arrivé et que la génisse rousse doit être sacrifiée au plus vite. À travers les tentatives de manipulations d'ADN afin d'obtenir une vache conforme à la description talmudique, la technoscience est utilisée comme la main de Dieu qui permet l'accomplissement de Sa volonté. Mais l'Institut du Temple ne bénéficie pas seulement des dons de généreux mécènes pour mener à bien ces projets messianiques, il reçoit l'équivalent de 200 000 dollars de subventions de la part des ministères de la Culture et de l'Éducation israéliens. Les formations et les programmes éducatifs proposés par l'Institut du Temple ont été intégrés dans le service civique facultatif qui complète le service militaire. De plus, il existe un musée dans la vieille ville de Jérusalem où l'on peut admirer des artefacts qui dateraient du temple de Salomon ainsi qu'une maquette du troisième temple. Dans la conscience collective, le Temple est présenté comme le cœur du judaïsme parodique ainsi que sa finalité. En obtenant une place centrale dans les commandements de la Torah, le Temple devient l'incarnation de la machine mythologique sioniste, le *telos* de l'idéologie nationale religieuse qui signe en même temps la fin de l'exil et l'accomplissement de la rédemption finale pour le peuple juif. L'Histoire juive n'est plus cette succession cyclique de ruptures temporelles et d'espérances spirituelles où le messianisme venait s'inscrire sous des formes différentes, elle est devenue linéaire et suit une ligne de fuite progressiste, un évolutionnisme qui ancre la rédemption dans le temps terrestre. Comme nous le verrons au chapitre suivant, la technique joue un rôle prépondérant dans l'avènement du nouveau Juif type, pur dans son sang comme l'est la terre du grand Israël messianique. De fait, le sacrifice rituel de la *Parah adumah* s'intègre en tant que tel dans cette technicisation du mythe, caractéristique principale de l'esthétique sioniste. Le rapport avec le mythe transhumaniste (qui est lui-même un messianisme) est évident, à ceci près que dans le cas du transhumanisme, on assiste au processus inverse : une mythification de la technique dans laquelle la composante religieuse est totalement absente. De ce point de vue, le sionisme messianique est beaucoup plus redoutable que le mouvement transhumaniste en terme de puissance de des-

truction, car l'alliance du mythe technicisé et de la force militaire qui caractérise la machine sioniste entraîne de manière inévitable un déchaînement d'hyperviolence. En effet, la particularité de l'entité sioniste ne réside pas seulement dans la collusion entre technoscience et militarisme (par exemple, avec les corps scientifiques de la Haganah) mais aussi dans les liens très étroits qui existent entre la religion messianique et l'armée, particulièrement depuis la guerre des Six-Jours. Le Rabbin Yisrael Ariel, fondateur de l'Institut du Temple, est l'exemple parfait de cette alliance messianico-militaire qui a connu un essor fulgurant à partir de 1967. Dans une vidéo, le rabbin Ariel se vante d'avoir "libéré" le Mont du Temple alors qu'il servait dans les forces armées israéliennes pendant la guerre des Six-Jours, en précisant que le seul commandement de la Torah pour lequel un juif peut se faire tuer est "la conquête de la Terre d'Israël", proclamant ainsi la guerre sainte et glorifiant le martyr pour l'*Eretz Israël*. Sur le mont du Temple, il aurait vu "la prière de Hanouka s'accomplir sous ses yeux"⁰², tandis que les forces armées sionistes se déployaient avec à leur tête le Rav Goren, le rabbin des forces de défense israéliennes. Le drapeau de l'État d'Israël flottant sur le Dôme du Rocher était le signe que les temps messianiques étaient arrivés... Dans cette atmosphère extatique, le rabbin Ariel affirme avoir eu la vision du *Machiah* et du prophète Élie marchant côte à côte sur le mont du Temple⁰³... La ferveur était à son comble en plein champ de bataille : les lectures de la Torah et les chants religieux résonnaient parmi les soldats persuadés d'avoir accompli la venue du *Machiah*. Et quand il entendit sonner le *shofar* de la rédemption, le soldat Ariel décida de consacrer sa vie à la reconstruction du troisième temple. Dans cette vidéo, le rabbin Yisrael Ariel raconte l'histoire occulte de la guerre des Six-Jours, celle de la guerre sainte pour la venue du Messie, bien dissimulée derrière les treillis et qui faisait rage dans le cœur des soldats pétris d'espérance mes-

02. "Et Tes enfants sont entrés dans le saint des Saints de Ta Maison."

03. Les deux personnes aperçus par le rabbin Ariel étaient en fait le rabbin Yehuda Kook (fils du Rav Abraham Kook) et son disciple.

sianique. Quelques années plus tard, le même rabbin va fonder l'Institut du Temple pour mener à bien le projet qu'il s'était donné pour mission d'accomplir, quand le drapeau sioniste flottait sur le Dôme du Rocher. Il va prôner le renouveau du Sanhédrin et incarner le courant le plus violent du sionisme religieux d'extrême droite en louant les actions des terroristes sionistes qui représentent pour lui "un exemple et une inspiration pour tous les croyants d'Israël."¹⁴

Cinquantes nuances du Machiah

Pour comprendre comment l'activisme messianique a pu se développer au sein du judaïsme au point de devenir une composante essentielle du sionisme politique, une synthèse historique, non exhaustive compte tenu de la complexité du sujet, s'avère nécessaire. Cette brève histoire du messianisme juif nous mènera des premiers Kabbalistes au Rav Abraham Isaac Kook, fondateur du sionisme religieux, en passant par Maïmonide et Leibowitz.

Messianisme spéculatif et messianisme opératif

Dans son ouvrage *Le messianisme juif*⁰⁵, Gershom Scholem identifie trois courants messianiques principaux dans le judaïsme : le courant conservateur lié à la *Halakha* (loi juive), le courant de restauration lié au retour à un passé révolu et le courant utopique lié au rêve d'un monde nouveau. Ces trois courants ne sont pas forcément distincts et se sont influencés mutuellement au cours de l'Histoire, telle l'utopie orientée vers la restauration et tournée vers un monde nouveau. Pour faire simple, nous distinguerons le messianisme spéculatif, exclusivement contemplatif et caractérisé par l'attente passive de la rédemption, et le messianisme opératif, un activisme spirituel et/ou temporel visant à hâter la venue du

04. *Far-right rabbinical group pens letter calling Jewish terror suspects 'praiseworthy'*, *Jerusalem Post*, 25 août 2015.

05. Les Belles Lettres, 2016.

Machiah. Dans la tradition talmudique, il y a toujours eu des divergences entre ces deux tendances messianiques. Après la destruction du second Temple et la dispersion de la nation juive, le messianisme prend une tournure ésotérique mêlant tourments apocalyptiques prédits par les prophètes et promesse utopique de rédemption. Cette dernière est le surgissement d'une transcendance au-delà de l'Histoire, une intervention miraculeuse qui se différencie totalement du développement immanent de l'Histoire prôné par le progressisme des Lumières. Même si certains actes peuvent hâter la rédemption, ils relèvent de la spiritualité et non de l'action temporelle. Dans la Torah, l'avènement messianique n'est jamais décrit comme le résultat d'une action humaine (ainsi, dans Ésaïe 2). De même, ce n'est qu'après la manifestation du Messie que la fin de l'exil peut advenir comme l'affirme le *midrash* Rabba sur le Cantique des cantiques, selon lequel le Roi-Messie doit venir pour rassembler "les exilés d'Israël". Le passé transfiguré par l'utopie d'un monde nouveau amène l'idée d'un dépassement du messianisme spéculatif par une attitude révolutionnaire (intervention de l'action humaine pour changer le cours de l'Histoire) qui mêle utopie et restauration. L'activisme messianique de Sabbataï Tsevi au 17^e siècle, par son caractère éminemment paroxystique, en est la manifestation la plus connue. Cette tension entre spéculatif et opératif est inhérente au judaïsme pour qui toute intériorité doit se transposer à l'extérieur, contrairement au messianisme chrétien qui est avant tout intérieur, ce qui n'a pas empêché une influence de l'activisme messianique notamment dans la doctrine évangélique. Cette tension rejaillit inévitablement dans les rapports conflictuels entre la *Halakha* et le courant messianique apocalyptique qui est un dépassement de la loi juive ne pouvant s'accomplir que dans le rêve utopique. En effet, il y a une *Halakha* propre au Messie qui se confond avec l'abolition de la Loi au profit d'une Torah mystique. Lorsque cette anarchie se transpose dans le domaine opératif, comme ce fut le cas avec le courant sabbataïste, elle contrevient immédiatement à la Loi juive, tel que le précise Sholem : "Tant que le messianisme ne parut être qu'une abstraction, une espérance sans portée immédiate dans la

vie du Juif, l'autorité rabbinique, essentiellement conservatrice, et l'autorité messianique, jamais complètement définie et livrée aux indéterminations de l'avenir de l'utopie, purent coexister sans tension véritable. L'utopie mystique de la rédemption est donc une révolution d'ordre spirituel (et non nationale ou politique) qui se caractérise par un mélange contre nature entre *Halakha* et Kabbale, entre Torah de l'Exil et Torah de la Rédemption. Le premier retournement s'effectue au XII^e siècle avec Maïmonide (surnommé *Rambam* pour Rabbénou Moché Ben Maïmone) qui inscrit l'attente messianique dans la foi juive en supprimant l'aspect apocalyptique porteur d'anarchisme et d'antinomisme. Il opère ainsi un recentrement vers la restauration par la *Halakha* et laisse l'aspect apocalyptique à la *Aggadah*. Pour Maïmonide, l'âge messianique n'apporte pas une nouvelle Loi mais permet d'accéder à la connaissance divine. Le messianisme de Maïmonide garde donc l'aspect spéculatif en faisant de la rédemption un décret divin, un miracle qui exclut toute idée progressiste liée à l'action humaine. La venue du Messie ne signifie pas autre chose que le retour à la Torah et à la *Halakha* : "Le Messie viendra et restaurera le royaume de David dans sa puissance première. Il rebâtera le sanctuaire et rassemblera les dispersés d'Israël. Toutes les lois seront rétablies dans les jours du Messie comme dans les temps antiques. Les sacrifices seront de nouveau offerts ; l'année sabbatique et le jubilé seront observés exactement suivant les prescriptions de la Torah." La vision rationaliste de Maïmonide (le messianisme comme restauration du monde) s'oppose à celle, utopique et apocalyptique, des kabbalistes, pour lesquels la manifestation du Messie est un événement insondable.

Tikkun

Il convient de s'arrêter plus longuement sur la rédemption messianique dans la Kabbale, que Scholem qualifie improprement de mystique juive. Issu du mot hébreu *Qabalah* qui signifie tradition, la Kabbale est la branche ésotérique du judaïsme qui s'occupe de la connaissance métaphysique. Contrairement à la voie mystique, elle

nécessite une initiation, c'est-à-dire un dépassement vers les états supérieurs de l'être. Pour les kabbalistes d'Espagne, le messianisme comme *telos* n'occupe pas une place centrale, il est avant tout un retour aux sources cosmogoniques. D'essence purement spirituelle, le miracle de la rédemption s'inscrit encore dans le messianisme spéculatif et se traduit par l'union abstraite avec la *Shekinah*. La rupture s'effectue en 1492 avec l'expulsion des Juifs d'Espagne : ce nouvel exil entraîne une "métamorphose radicale" de la Kabbale et la fin du messianisme anti-apocalyptique hérité du rationalisme de Maïmonide. Dès lors, le messianisme et la rédemption deviennent des thèmes prépondérants chez les kabbalistes qui s'exilent à Safed en Terre sainte. Auparavant réservée à une élite, la Kabbale devient un mouvement populaire qui incarne l'espoir de la rédemption pour la nation dispersée. La rédemption n'est plus liée à l'abstraction des doctrines cosmogoniques, elle se mêle au monde et à la nature. Plus encore, pour le mouvement de Safed, l'expulsion d'Espagne préfigure le Messie et la rédemption finale (*Gueoula*). Pour Scholem, "la Kabbale du XVI^e siècle a été la réponse religieuse du judaïsme à l'expulsion des Juifs d'Espagne.". C'est cette rupture qui entraîne le passage du messianisme spéculatif au messianisme opératif. Deux figures se distinguent parmi les kabbalistes de Safed : Moïse Cordovero et surtout le rabbin Isaac Louria qui va populariser la doctrine du *tikkun*, qui signifie réparation ou rétablissement de l'harmonie. Selon la Kabbale de Louria, l'homme doit réparer le monde pour accomplir les temps messianiques. Cependant, l'action réparatrice prônée par Louria reste d'essence spirituelle puisqu'elle est axée sur la prière et les actes de dévotion. Avec la doctrine du *tikkun*, il s'opère le renversement suivant : la rédemption devient un processus historique et l'exil est vu en même temps comme mission et comme châtement. La *Halakha* revêt alors une dimension universelle dans le processus du *tikkun* en tant que rédemption des âmes et des corps. Dans cette perspective, le Messie incarne l'achèvement du *tikkun*, contrairement à la Kabbale médiévale qui considérait le Messie comme une apparition miraculeuse du *tikkun*. Même si la rédemption comme miracle correspond à la vision messianique

de Maïmonide, cette dernière n'était pas du tout influencée par la Kabbale. Elle rejoint la vision de Leibowitz qui se réclame de Maïmonide dans sa pratique désintéressée de la religion, où la rédemption n'occupe qu'une place secondaire. De ce point de vue, le messianisme est avant tout lié à la foi et à la connaissance divine, l'attente d'un événement historique à venir passe au second plan. Pour Leibowitz, les messianistes apocalyptiques, de Sabbataï Tsevi au Rav Kook, "ne sont pas intellectuellement aptes à comprendre ces enseignements." Il s'ensuit également que le messianisme n'est pas un dépassement de la Torah, il est son accomplissement. De là l'incompréhension manifeste de Leibowitz vis-à-vis de la Kabbale qu'il considère comme une distorsion de la loi juive, en l'assimilant à de l'idolâtrie. En parlant du Rav Kook qui identifie le peuple juif à *Knesset Israël* (l'âme de la nation), inspiré de la *Shekinah* kabbalistique, Leibowitz affirme : "la Kabbale a transformé le judaïsme en tant que service envers Dieu en une mythologie sur Dieu, le monde, l'humanité et le peuple juif." Si le constat de Leibowitz concernant la création d'une nouvelle mythologie est juste, il est cependant biaisé par sa vision erronée de la Kabbale qu'il considère comme cause principale de la doctrine sioniste messianique. La cause d'une telle innovation n'est pas la Kabbale elle-même mais un courant kabbaliste dévié initié par le Rav Kook qui a entraîné la transformation de l'Israël mystique en une "nation déifiée" et un "fétichisme de la terre."

Le kabbalisme dévié du Rav Kook

La doctrine du Rav Abraham Kook a entraîné une rupture décisive dans le messianisme opératif hérité de la Kabbale de Louria : l'activisme messianique n'est plus spirituel mais il se prétend un renouveau mystique à l'époque de la rédemption. Ce renouveau est caractérisé par l'union entre religieux et laïcs qu'ils soient nationalistes, socialistes, athées (qualifiés de mécréants par le rav Kook) ou même *goyim*. Le rav Kook considérerait que tous les laïcs, quels qu'ils soient, étaient les instruments inconscients de la volonté divine. Ainsi, Theodor Herzl, en portant le projet d'un foyer

juif en Palestine, accomplissait la volonté du Machiah Ben Joseph qui, selon la tradition, préfigure l'apparition du Machiah Ben David en reconstituant la nation dispersée. Avec le Rav Kook, on assiste à l'alliance entre le sionisme politique et le messianisme qui fonde le nationalisme religieux : c'est le début du sionisme messianique qui allait être rejeté par les rabbins ultra-orthodoxes (*haredim*). Contre l'avis des *haredim*, le Rav Kook soutient la déclaration Balfour de 1917 qui établit le foyer national du peuple juif en Palestine. Par cette décision, un renversement s'opère : la Torah est liée au peuple et à la terre entretenant la confusion entre temps historique et temps messianique. Cette rupture est issue d'un kabbalisme dévié qui prône une doctrine particulière du *tikkun*. Dans son livre *Orot*, le Rav Kook affirme que le *nephesh* (l'âme) des mécréants fait partie de la terre d'Israël et que leur âme sera d'autant plus "réparée" qu'ils s'engageront activement dans la restauration de l'Eretz Israël. On comprend pourquoi l'ouvrage en question a été condamné à l'autodafé par les rabbins ultra-orthodoxes de l'époque... Ainsi, le sionisme politique est l'expression de la volonté divine qui prépare la manifestation du *Machiah* et la rédemption du peuple juif. Pour le Rav Kook, un kabbaliste ne peut être que sioniste et doit participer à la diffusion des secrets de la Torah au plus grand nombre. Contrairement au messianisme opératif qui suit la sortie d'Espagne, il y a dans le kabbalisme dévié du Rav Kook, une rupture définitive avec l'exil : on passe de la *Galout* à la *Gueoula*. Cette doctrine aura une influence profonde au niveau politique et inspirera notamment la milice terroriste de l'Irgoun dirigée par le futur premier ministre israélien Menahem Begin. Ce qui entraînera la rupture de ce dernier avec Jabotinsky qui considérait la Torah comme un mythe tout juste bon à être utilisé à des fins politiques. Mais c'est en 1967, durant la Guerre des Six Jours, que s'opère la jonction définitive entre le messianisme et le nationalisme avec l'apparition de cette nouvelle religion qu'est le sionisme messianique. Après la victoire des forces armées israéliennes, le général Shlomo Goren, rabbin de Tsahal, membre du groupe terroriste Stern et disciple du Rav Kook, sonne le *shofar*

sur le mont du Temple. Il récite des versets du livre d'Esaïe et installe avec ses soldats une petite synagogue sur l'esplanade des mosquées. Le ministre de la Défense Moshé Dayan ordonne son évacuation et le retrait du drapeau israélien qui flotte sur le Dôme du Rocher. Goren le sioniste messianique se rebelle contre cette décision. Dès lors, les rabbins décrètent que la purification est obligatoire pour tout juif souhaitant prier sur le mont du Temple, décision encore en vigueur de nos jours, jusqu'au sacrifice de la génisse rousse. Le Rav Kook encourage l'implantation illégale des colonies notamment en Cisjordanie et ses étudiants fondent le mouvement intégriste *Goush Emounim* (Bloc des Fidèles) soutenu par Menahem Begin. Une faction extrémiste issue de ce mouvement va préparer un attentat terroriste contre les mosquées sur le mont du Temple, une opération soutenue par le Rav Kook et qui sera finalement avortée. En 1984, le sionisme messianique entre pour la première fois au parlement israélien par la voie du Likoud : Meir Kahana, rabbin raciste et maître de Yisrael "Ariel" Steiglitz, le fondateur du Temple Institute, est élu député. Il va proposer des lois de séparation entre Juifs et non-Juifs qui n'ont rien à envier aux lois de Nuremberg élaborées par les nazis en 1935. Pour les kahanistes, le terroriste Baroukh Goldstein, responsable de l'attentat du caveau des Patriarches à Hébron en 1994, lui-même un disciple de Meir Kahana, est considéré comme un saint. Un des enseignants de la yeshiva fondée par Meir Kahana écrit à propos du massacre de Hébron : "La vengeance est un élément inséparable du processus de rédemption qui parviendra à son apogée lors de la guerre de Gog et Magog". Leibowitz affirmait que ceux qui confondent les victoires militaires avec l'aube d'une rédemption sont religieusement aveugles et risquent d'entraîner l'apparition d'un nouveau sabbataïsme. Avec la doctrine du Rav Kook, le "nouveau sabbataïsme" évoqué par Leibowitz a désormais un nom : le sionisme messianique.

Gog et Magog : de la Terre promise au Texas

En 2003, le président français Jacques Chirac reçoit un étrange appel du président américain George W. Bush. Ce dernier l'incite à le rejoindre dans la guerre de Gog et Magog afin d'accomplir les prophéties bibliques. Chirac n'a absolument aucune idée de ce dont il s'agit et prend Bush pour un illuminé. Il reste inflexible sur sa décision de ne pas s'engager en Irak. Cet épisode est loin d'être une simple anecdote : il montre d'abord à quel point certains chefs d'État américains ont mêlé décisions politiques et ferveur religieuse. En effet, George W. Bush n'est pas le seul : avant lui, on retrouve ce discours apocalyptique chez Ronald Reagan qui voyait aussi Gog et Magog lors de la guerre froide, ainsi que chez Harry Truman, dont la décision de reconnaître l'État d'Israël était motivée par des croyances bibliques. Ce lien étroit entre religion et politique a déjà été mis en évidence par Tocqueville pour qui l'Amérique du Nord se caractérise par une "union intime de l'esprit de religion et de l'esprit de liberté"⁰⁶. Mais ce que révèle vraiment l'appel surréaliste de Bush à Chirac, c'est l'apparition d'une guerre eschatologique dont les influences sont résolument vétéro-testamentaires. Les doctrines évangélistes ont eu un rôle primordial dans le parcours personnel de Georges W. Bush, depuis sa jeunesse à Midland au Texas. Membre de l'église méthodiste, il a toujours considéré les pasteurs évangélistes comme des mentors et sa décision de se présenter à la présidence américaine aurait même été inspirée par l'un d'entre eux, le pasteur James Robinson. Bush pensait être investi d'une mission divine⁰⁷ et il gardera cette ligne tout au long de ses deux mandats, dont le point d'orgue reste la lutte du Bien contre "l'Axe du Mal" après les attentats du 11 septembre 2001. En témoigne son coup de fil à Jacques Chirac, il était convaincu que les événements au Proche-

06. Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, chapitre II.

07. "Je pense que Dieu veut que je me présente à la présidence. Je ne peux pas l'expliquer, mais je sens que mon pays a besoin de moi." Extrait d'une conversation entre Georges W. Bush et James Robinson, cité dans S. Mansfield, *The Faith of George W. Bush*, Tarcher Perigee, 2004, p. 109.

Orient accomplissaient des prophéties bibliques, notamment les chapitres 38 et 39 du Livre d'Ezéchiel dans lesquels sont cités Gog et Magog. Selon la prophétie d'Ezéchiel, la guerre de Gog et Magog ne peut advenir sans la reconstruction du troisième temple, longuement détaillée dans de nombreux chapitres du livre. Les évangélistes américains pensent que le retour du peuple juif en Terre promise est un signe des temps apocalyptiques qui aboutit à la guerre de Gog et Magog lors de laquelle Israël affrontera les nations. Être du côté d'Israël est donc synonyme de rédemption. Toujours d'après la vision évangéliste de la Fin des temps, après la victoire d'Israël et le retour du Christ, les juifs devront se convertir à la religion chrétienne sous peine d'être anéantis. Si l'on peut considérer que le début du soutien indéfectible à Israël date de la présidence Truman, Bush ne déroge pas à la règle et ne manque jamais une occasion pour rappeler son attachement au projet d'expansion israélien. Cependant, il serait réducteur de penser que l'alliance américano-sioniste cache uniquement une idéologie religieuse, il y a également une idéologie philosophico-politique qui vient s'y ajouter. Il s'agit du courant néo-conservateur qui s'est développé dans les années soixante aux États-Unis, sous l'influence du penseur Leo Strauss. Les straussiens (ou néocons) ont établi une véritable "théologie politique" qui conditionne le renouveau de l'Occident à l'établissement d'un état juif en Terre Sainte et sont donc des partisans forcenés de l'alliance américano-sioniste. Ils sont également partisans de la doctrine du choc des civilisations et considèrent les Arabo-musulmans comme des barbares mettant en péril les valeurs de l'Occident. Cette rhétorique typiquement straussienne a été utilisée à maintes reprises par Israël après le 7 octobre. Depuis Reagan, les néo-conservateurs straussiens - la *straussian connection* - qu'ils soient démocrates ou républicains (y compris Obama et Trump) ont eu des rôles décisifs dans le déclenchement de coups d'État et de conflits, notamment la guerre d'Irak menée par Georges W. Bush en 2003. Parmi eux : Elliott Abrams, Paul Wolfowitz, John Bolton (très actif durant la présidence Trump) ou encore Richard Perle, le proche conseiller de Benjamin Netanyahu. Le premier ministre is-

raélien a très bien compris comment il pouvait tirer profit de la ferveur évangéliste messianique. En témoigne sa déclaration au pasteur John Hagee lors d'un congrès de l'organisation *Christians United for Israel* : "les évangélistes sont les meilleurs amis d'Israël"⁰⁸. L'intervention de l'américano-israélien Netanyahu au Congrès, le 25 juillet 2024, est un concentré des idées théologico-politiques à l'œuvre durant la guerre à Gaza. Avec ce discours qui s'est terminé en *standing ovation*, le premier ministre israélien a dépassé la doctrine du choc des civilisations élaborée par Samuel Huntington en évoquant un conflit "entre la barbarie et la civilisation", entre "ceux qui glorifient la mort et ceux qui sanctifient la vie"⁰⁹. Mais, au sein de l'état d'exception à Gaza, la frontière entre sanctification de la vie et glorification de la mort semble très mince... Netanyahu omet de préciser que les civils palestiniens, victimes de l'hyperviolence de son armée, sont exclus de "la vie sanctifiée". De même, les soldats de Tsahal qui s'extasient devant les destructions de bâtiments civils à Gaza et les ministres israéliens appelant à l'extermination des Palestiniens sont clairement du côté de la mort glorifiée. Le discours de Netanyahu s'inscrit pleinement dans le programme *hasbarique* visant à promouvoir une confrontation directe avec l'Iran aux côtés des États-Unis, un programme loin d'être partagé par l'administration Biden (donc Obama) qui refuse de s'engager dans une nouvelle guerre avec Israël. D'où la condescendance affichée par Netanyahu envers un Joe Biden en fin de partie qu'il qualifie "d'ami d'Israël depuis un demi-siècle" (en langage apolitique : un *hasbeen* qui a fait son temps) et de "sioniste américano-irlandais". Sa préférence va clairement pour Donald Trump qu'il a remercié "pour ses nombreuses réalisations historiques : les accords d'Abraham, le transfert de l'ambassade américaine en Israël à Jérusalem, la reconnaissance de la souveraineté israélienne sur le plateau du Golan, l'élimination de Qasem Soleimani, la fin de l'horrible accord sur le nucléaire ira-

08. *Til Kingdom Come : comment les chrétiens évangéliques alimentent le chaos en Palestine*, middleeasteye.net, 5 avril 2021.

09. *We're protecting you: Full text of Netanyahu's address to Congress*, *The Times of Israel*, juillet 2024.

nien...". Les évangélistes fondamentalistes partisans du renouveau de l'Israël biblique, et notamment le mouvement de Jerry Falwell qui a inspiré le slogan de campagne de Trump (*Make America great again*), ont sans aucun doute influencé les décisions de l'administration Trump. L'objectif est clairement affiché par Netanyahu : "Pour que triomphent les forces de la civilisation, l'Amérique et Israël doivent se tenir ensemble". Comme à son habitude, il appuie ses propos par des références bibliques visant à agiter la ferveur religieuse des congressistes en évoquant notamment les Macchabées, "les légendaires guerriers juifs de l'Antiquité" qu'il compare à un soldat tué durant la guerre à Gaza. Cette référence faite par un Netanyahu vindicatif et belliciste est loin d'être fortuite. Il s'agit d'une réminiscence de la guerre civile qui a opposé, au II^e siècle avant J-C, les Juifs hellénistes, partisans d'une assimilation culturelle avec la civilisation grecque et soutenus par la dynastie des Séleucides, aux Maccabées, juifs traditionalistes qui s'opposent à toute assimilation avec une culture étrangère. Ces affrontements aboutissent à la victoire des Macchabées contre les Séleucides, et à la libération de Jérusalem et du Temple. La référence messianique est prégnante : il s'agit de reproduire l'héroïsme des Macchabées afin de libérer la Terre Sainte et le Mont du Temple. Nous sommes en plein dans cet aveuglement religieux dénoncé par Leibowitz qui conduit à "l'effondrement spirituel parmi les croyants d'Israël". Leibowitz a également dénoncé un autre mythe très utilisé par la propagande sioniste messianique : celui qui considère l'État d'Israel comme lumière pour les nations. Pour le philosophe religieux, l'entité sioniste nationale-religieuse n'est une lumière ni pour les nations ni même pour le peuple juif. Elle est au contraire une menace de destruction non seulement pour les juifs mais également pour l'humanité, si l'on en croit les rabbins sionistes messianiques, dont certains sont particulièrement écoutés sur les réseaux sociaux. Ainsi, le Rav Ron Chaya, le Rav Dynovisz, le Rav Touitou... Tous n'ont que Gog et Magog à la bouche, comme signe imminent de la venue de *Machiah* qu'ils attendent avec une fébrile impatience. Ces rabbins reprennent les traditions talmudiques et kabbalistiques de la guerre de Gog et Ma-

gog, en les déformant avec leur vision nationale-religieuse. Dans la tradition, l'affrontement entre Gog et Magog est celui d'Edom (terme biblique qui ferait référence à l'Occident) contre "la nation d'*Ishmael*" (terme qui désigne les descendants d'*Ismael*, fils du prophète Abraham et frère d'Isaac, soit par extension le monde musulman dans son ensemble). Pour le Rav Dynovisz, le seul à sortir vainqueur de cette guerre est "l'Homme, le vrai, Adam", c'est-à-dire la nation d'Israël qui est nommée *Bani Adam* (fils d'Adam) dans la tradition juive, en tant que représentant de l'Adam primordial (selon l'interprétation de Ezechiel, 34,31). Les autres nations, appelées les *Bani No'ach* (fils de Noé) dans la tradition, sont donc les « faux hommes », si l'on suit la vision suprémaciste du Rav Dynovisz. Les *misdrash* relatifs au verset d'Ezechiel cité plus haut sont parmi les plus passionnants de la tradition juive, car ils permettent de mieux comprendre le rôle d'Israël parmi les Nations. Un rôle qui se différencie totalement de la vision déformée de certains rabbins prompts à confondre élection spirituelle et domination nationaliste. Quoiqu'il en soit, la situation particulière d'Israël dans la guerre eschatologique de Gog et Magog rejoint à bien des égards la violence divine définie par Walter Benjamin comme violence s'exerçant contre la vie pour le vivant¹⁰. On peut donc considérer que la propagande intensive de Netanyahu au Congrès, afin d'impliquer l'Amérique dans une guerre avec l'Iran, obéit à un agenda messianique dans lequel Gog identifié à l'Occident chrétien et Magog identifié aux pays musulmans (ou à l'Iran dans une vision plus réductrice) entreront en guerre pour faire triompher la nation d'Israël. Chez les sionistes messianiques chrétiens, la guerre de Gog et Magog est aussi connue sous le nom de guerre de l'Armageddon qui est identifiée comme le lieu de l'affrontement final entre forces du Bien et Axe du Mal, et qui serait situé à Jérusalem. Un retour au Texas s'impose avec le courant dispensationaliste qui accorde une importance particulière à la catastrophe apocalyptique, précédant la rédemption d'Israël et le retour du Christ. Fondée au XIX^e siècle

10. Cf. chapitre 5.

par John-Nelson Darby, l'Église de la Dispensation estime que le temps de l'Église précède celui du *Millenium* lors duquel le Christ se manifestera sur la terre d'Israël, afin d'accomplir le règne de Dieu pendant mille ans (la Parousie). Les groupes issus de cette mouvance, également appelée millénariste, exercent un lobbying très influent au sein du département d'État américain notamment sur le parti républicain, avec comme axe principal un resserrement des liens entre Israël et les États-Unis. Parmi eux, on compte l'Ambassade Chrétienne Internationale de Jérusalem fondée par le journaliste David Parsons qui vit à Jérusalem et parle de "guerre des six mois" pour qualifier le génocide de Gaza, la *National Christian Leadership Conference for Israel*, ou encore la *Christian's Israel Public Action Campaign* (CIPAC), particulièrement active au sein du Congrès américain. Ces groupes ont exercé une influence non négligeable dans l'administration de George Bush Jr. mais également dans l'administration Trump qui a vu l'application de l'*American Embassy Act*, voté en 1995 par le Congrès, avec le transfert historique de l'ambassade américaine de Tel-Aviv à Jérusalem en 2018. En 2005, la CIPAC adresse une lettre au néoconservateur John Bolton, fraîchement nommé ambassadeur aux Nations Unies, pour pousser au retrait de la résolution 3379 stipulant que le "sionisme est une forme de racisme et de discrimination raciale"¹¹. À la lumière de ces faits, on peut considérer que les lobbys sionistes évangélistes sont un véritable outil de propagande pour l'État d'Israël qui peut également compter sur des écoles liées à l'Église de la Dispensation, tel le *Dallas Theological Seminary* implanté au Texas depuis 1924 et qui possède des campus dans plusieurs villes américaines. Cette structure reconnue par l'État américain propose des séminaires de formation théologiques et organise des séjours en Terre Sainte, ainsi que des visites du lieu de l'Armageddon nucléaire, là où la guerre de Gog et Magog accomplira la rédemption finale de l'Israël national-religieux...

11. <http://users.rcn.com/rahmercl/CIPAC/JohnBolton.htm>

Le reste d'Israël

*“En ce jour-là, Le reste d'Israël et les
réchappés de la maison de Jacob,
Cesseront de s'appuyer sur celui qui les frappait ;
Ils s'appuieront avec confiance sur l'Éternel, le
Saint d'Israël.”*
Ésaïe, 10 : 20.

Dans une lettre datée du 24 février 1939 adressée au Mahatma Gandhi, le philosophe Martin Buber défend sa vision du sionisme vis-à-vis du dignitaire indien qui affirmait que “la Palestine appartient aux Arabes” et qu’il était “injuste et inhumain d’imposer les Juifs aux Arabes¹²”. Après avoir insisté sur la sainteté de la terre d’Israël et le commandement divin imposant le retour du peuple juif sur la terre promise¹³, Martin Buber rappelle qu’il a toujours défendu une coexistence pacifique entre Juifs et Arabes en Terre sainte “sans que l’un impose sa volonté à l’autre,” tout en reconnaissant qu’une telle situation est “difficile mais pas impossible.” Il considère que l’affirmation de Gandhi contredit son engagement pour la paix car, selon lui, en défendant ainsi la revendication de la Palestine aux Arabes, il privilégie la possession d’une terre par conquête (donc par la guerre) au détriment d’une possession par une élection spirituelle qui doit permettre au peuple juif d’accomplir pacifiquement sa mission pour les nations. Cette différence de “l’esprit d’Israël” qui le distingue des autres nations et qui érige le droit à la terre comme principe est l’argument principal de Buber qui est lui-même contradictoire, ce que le philosophe ne manque pas de reconnaître tout en affirmant que l’amour de la terre est suffisant pour réunir Juifs et Arabes : “Nous aimons cette terre et nous

12. *Gandhi, the Jews & Zionism: Martin Buber's Open Letter to Gandhi Regarding Palestine* (jewishvirtuallibrary.org)

13. “Cette terre est appelée « sainte », mais ce n’est pas la sainteté d’une idée ; c’est la sainteté d’un morceau de terre. Ce qui n’est qu’une idée et rien d’autre ne peut devenir saint, mais un morceau de terre peut devenir saint comme le ventre d’une mère peut devenir saint.”

croyons en son avenir, et, voyant que cet amour et cette foi sont sûrement présents de l'autre côté, une union dans le service commun de la Terre doit relever du domaine du possible". Le sionisme de Buber peut être considéré comme idéaliste voire romantique, et s'apparente par certains côtés au sionisme des *kibboutzim* (avec l'aspect religieux en plus), mais il est assurément sincère dans sa volonté de coexister en paix et en harmonie avec les Palestiniens. Cette utopie semble toutefois irréconciliable avec la sacralité de la Terre donnée à la nation d'Israël par Dieu, et Buber devait être conscient qu'une telle vision mêlée au nationalisme, en plus d'attiser une violente adversité de la part des Palestiniens, pourrait facilement dégénérer en un suprémacisme racial. La contradiction est en effet très présente chez Buber qui prétend vouloir instruire les paysans arabes à cultiver leur terre tout en se défendant d'avoir un esprit colonialiste : "Nous n'avons pas envie de les déposséder, nous voulons vivre avec eux. Nous ne voulons pas gouverner, mais servir avec eux". Dans la même lettre, il défend pourtant l'utilisation de la force, prémice du sacro-saint droit d'Israël à se défendre : "Nous n'avons pas proclamé, comme le faisait Jésus, fils de notre peuple, et comme vous, l'enseignement de la non-violence, parce que nous croyons qu'un homme doit parfois utiliser la force pour se sauver lui-même ou encore plus ses enfants." Par ailleurs, Martin Buber est l'un de premiers membres du mouvement sioniste à avoir théorisé le rapport entre la terre et le sang qui constitue la base idéologique du sionisme messianique. Ce n'est pas tout à fait le discours que l'on pourrait attendre du cofondateur de l'association *Brit Shalom* (Alliance pour la paix), avec d'autres intellectuels juifs tels Gershom Scholem ou encore Arthur Ruppin (qui a également fait sienne la théorie de la race juive). Créée en 1925, *Brit Shalom* prône la création d'un État binational où Juifs et Arabes vivraient ensemble en paix tout en bénéficiant des mêmes droits. Pour Buber, cette vision utopique est l'accomplissement de la mission universelle des juifs : relier l'Orient et l'Occident et enseigner la justice aux autres nations. Mais la contradiction entre cette approche humaniste de la question palestinienne et un certain exclusivisme voire

un suprémacisme latent (droit à s'approprier une terre, recours à la violence, pureté du sang juif...) est loin d'être représentative de la pensée de Martin Buber, et l'on doit prendre en considération un aspect essentiel du sionisme buberien : le messianisme utopique. Sa conception messianique du sionisme est théorisée dans son livre "Royauté de Dieu" (1932) et elle s'oppose au messianisme politique qui prétend hâter la rédemption par la violence révolutionnaire et l'injustice humaine. Pour Buber, la rédemption n'est pas apocalyptique, elle ne signe pas la fin de l'Histoire mais la perfection d'un monde où le royaume divin est restauré. Son activisme est avant tout individuel et à la portée de tous : "Nous pourrions travailler sur le Royaume de Dieu uniquement dans les sphères qui nous sont attribuées". Cette vision s'oppose non seulement à l'activisme apocalyptique des rabbins hassidiques qu'il évoque dans son roman "Gog et Magog", mais également à la "théologie politique" de Carl Schmitt qui a inspiré la doctrine philosophique de Léo Strauss. Ce dernier a toujours eu peu de considération pour les travaux de Martin Buber, tout en s'engageant dans des controverses avec Gershom Scholem concernant l'importance de la Kabbale dans le messianisme religieux¹⁴. La doctrine de Buber est une théopolitique qui se veut une alternative à la vision schmittienne de la politique, dont les néoconservateurs straussiens sont les héritiers, avec son manichéisme (ami contre ennemi qui devient Bien contre Mal) et sa théologie sécularisée¹⁵. Elle considère l'éthique spirituelle en tant que principe fédérateur et se fonde sur le retour à un idéal utopique : celui du judaïsme tribal qui date d'avant la nation d'Israël, une théocratie directe où le souverain-dieu Yahvé et la politique ne font qu'un. Elle se caractérise par la non-domination, la solidarité collective et l'éthique universelle qu'il retrouve également dans le bédoui-

14. Leo Strauss, Gershom Scholem, *Cabale et philosophie: Correspondance 1933-1973*, Éditions de l'Éclat, 2006.

15. "Tous les concepts significatifs de la théorie moderne de l'État sont des concepts théologiques sécularisés" (Carl Schmitt, *Théologie politique*).

nisme arabe pré-islamique¹⁶. En fait, le sionisme utopique proposé par Martin Buber est un retour à un anarchisme principiel, qui précède le pouvoir temporel de l'État. L'utopie théopolitique a été corrompue par l'établissement du royaume de Juda, puis par l'État moderne et la sécularisation de la religion. Face à la dégénérescence spirituelle qui empêche la réalisation de cet anarchisme théologique, Buber tente, de façon pragmatique, d'incorporer l'esprit de la théopolitique dans les lois de l'État. Il ne renie pas leurs aspects potentiellement dominateurs mais tente de les transfigurer par son éthique universelle (la foi et l'amour). L'exercice est risqué, et l'Histoire est là pour en témoigner, car la politique a trop souvent tendance à prendre le pas sur l'éthique, et à se proclamer elle-même en tant qu'éthique, ce qui est précisément le cas pour l'État moderne d'Israël. De ce point de vue, l'approche de Leibowitz, par sa volonté d'une séparation nette entre nationalisme et religion, avait le mérite de la cohérence. En reprenant Max Weber, Martin Buber revendique également la nécessité d'une figure charismatique, d'un Roi qui serait le digne successeur de Saül, le premier roi d'Israël, et qui représenterait la souveraineté divine sur Terre. C'est ainsi que vient s'incorporer la figure du Messie dans la théopolitique de Buber. Il n'en demeure pas moins que son messianisme n'a rien d'eschatologique, il se rapproche plus ou moins du courant opératif de la Kabbale de Lourià, à savoir un messianisme fondé sur la prière et les œuvres pieuses quotidiennes comme moyen de hâter la rédemption. En ce sens, le messianisme de Buber rappelle aussi celui de Walter Benjamin pour qui la rédemption s'effectue ici et maintenant, tout en s'en différenciant clairement par la dimension apocalyptique présente à chaque instant dans ce que Benjamin appelle l'*eschaton*, par opposition au *katéchon* de Carl Schmitt, qui désigne un temps messianique en suspens¹⁷.

16. Martin Buber, *Kingship of God*, p.137.

17. "Chaque seconde est la porte étroite par laquelle peut entrer le Messie." (Walter Benjamin, *Œuvres*, tome 3, Folio, 2000).

Quant à Gershom Scholem, il considère que le messianisme n'est pas seulement espoir et consolation, mais demeure toujours lié à la part d'absurde et d'irréel inhérente au mythe apocalyptique. À côté de cet anarchisme principiel qui se traduit en messianisme antipolitique et anti-apocalyptique, mais que Martin Buber souhaite, de manière apparemment contradictoire, incorporer dans les lois de l'État sioniste en tant que théopolitique, il existe une autre conception du sionisme également *inspirée de la mouvance anarchiste*. Il s'agit du *sionisme libertaire* théorisé par Bernard Lazare, qui est considéré comme le premier sioniste français¹⁸. Bernard Lazare ne considère pas, comme Buber ou Scholem, que le nationalisme juif doit nécessairement se traduire en sionisme politique, du moins pas dans le sens d'un retour en terre sainte et d'une appropriation des terres palestiniennes. Dreyfusard acharné, ami de Charles Péguy, il est partisan d'un foyer national juif, athée et sans État, qui correspond à l'idée de nation définie comme communauté anarchiste. Là encore, l'idéal des *kibboutzim* n'est pas loin, et on peut même considérer que l'origine de cette entreprise communautaire est un activisme messianique sécularisé. Après avoir soutenu le sionisme étatique de Theodor Herzl, Bernard Lazare s'y oppose et acte leur rupture idéologique par une lettre dans laquelle il s'adresse aux membres du Congrès sioniste : "Vous êtes des bourgeois d'idées, des bourgeois de conception."¹⁹. Il reste fidèle à ses valeurs anarchistes et se rapproche de l'écrivain Ahad Ha'am qui apporte néanmoins une dimension spirituelle à sa vision sioniste. Aux antipodes de Bernard Lazare, le courant sioniste anarchiste enfantera aussi des monstres dont un certain Joseph Trumpeldor, pionnier des *kibboutzim* et inspirateur idéologique du Betar (acronyme de Brit Trumpeldor), la milice d'extrême-droite fondée par Zeev Jabotinsky.

18. Shlomo Sand, *Bernard Lazare le premier sioniste français*, Revue Française d'Histoire des Idées Politiques No. 4, 1996), pp. 281-296.

19. Lettre de Bernard Lazare à Theodor Herzl, avril 1899.

*“Le reste reviendra, le reste de Jacob,
Au Dieu puissant.”*
Ésaïe, 10:21.

Le livre d’Ésaïe (ou Isaïe) est l’un des plus fascinants contenus dans le corpus de l’Ancien Testament, mais aussi le plus long (66 chapitres). Compte tenu du contexte de sa rédaction (l’exil à Babylone), la dimension messianique y est omniprésente, et on retrouve aussi une dimension apocalyptique, notamment dans les chapitres 24 et 25. C’est cette prophétie que Benjamin Netanyahu a dit vouloir accomplir dans une allocution télévisée, le 25 octobre 2023²⁰. Il est évident que, par cette parole, le premier ministre israélien se revendique d’un messianisme apocalyptique qu’il souhaite accomplir, comme nous l’avons vu précédemment, par une hyperviolence mythique. Plus précisément, c’est le premier verset du chapitre 9 que Netanyahu a en vue lorsqu’il évoque le “peuple de lumière” contre le “peuple des ténèbres”²¹. Nous retrouvons le mythe de l’État national-religieux israélien comme lumière éclairant les nations, une lumière obscure propagée par la haine et la destruction. Le discours propagandiste de Netanyahu permet de donner une dimension mythique à la violence aveugle qui s’exerce contre les Palestiniens, tout en lui donnant une légitimité par le paradigme néoconservateur qui réduit le monde à un affrontement entre Axe du Bien et Axe du Mal. Dans la perspective eschatologique des sionistes messianiques, cette scission est loin d’être une fin en soi mais seulement une étape nécessaire à l’avènement de la guerre de Gog et Magog (celle de l’Occident contre le monde musulman représenté par l’Iran), à l’issue de laquelle aura lieu la rédemption d’Israël. Ainsi, Israël apparaît comme ce qui reste après l’apocalypse et, au

20. “*Nous sommes le peuple de la lumière, eux sont le peuple des ténèbres, et la lumière doit triompher sur les ténèbres (...), nous réaliserons la prophétie d’Isaïe*”

21. “*Le peuple qui marchait dans les ténèbres verra briller une grande lumière : elle resplendira sur ceux qui habitaient le pays dominé par d’épaisses ténèbres*” (Ésaïe, 9:1).

milieu de sa fausse rédemption, la lumière censée éclairer le monde libre perd son universalité parodique pour faire briller les ténèbres d'un peuple mythique, au nom duquel la guerre totale contre les Palestiniens est légitimée. Dans le livre d'Esaïe, la notion de reste est très présente mais, contrairement au reste apocalyptique des sionistes messianiques, elle concerne uniquement le peuple d'Israël. D'une certaine manière, le reste du livre d'Esaïe est le symbole de la véritable apocalypse, la scission entre la "sainte postérité" et les réprouvés : "Et s'il y reste encore un dixième des habitants, ils seront à leur tour anéantis. Mais, comme le térébinthe et le chêne conservent leur tronc quand ils sont abattus, une sainte postérité renaîtra de ce peuple²²". Ce reste messianique n'a pas l'acception négative d'un groupe désaxé, évacué des ruines de la destruction comme un résidu honteux, il est promesse de renaissance, tout entier rédemption. Le reste dans Esaïe est le dévoilement des Justes quand la destinée du peuple d'Israël coïncide avec le temps messianique (*eskaton*). Son rôle est d'être témoin devant l'Éternel, de parler une langue spirituelle compréhensible par tous et de porter les principes humains qui fondent la vie plutôt que la survie. Le reste d'Israël est au-delà de la quantité, on ne peut dénombrer ceux qui en font partie car ils appartiennent au pays faste de la Jérusalem céleste. La nourriture du reste messianique est celle des Hébreux au temps de l'exode, la crème et le miel d'Esaïe renvoient à la manne et aux cailles de la Bible et du Coran²³. L'abondance est le signe d'un retour à l'état primordial de la foi en Dieu Seul, le retour au "Dieu puissant" (Esaïe 10:21), à ce nomadisme ontologique qui est celui du peuple juif dans le désert du Sinaï, où la pauvreté en Dieu et l'humilité résultaient d'une foi sincère et inébranlable. Le reste se distingue de la communauté temporelle, il trouve son salut dans la foi et s'appuie uniquement sur le "Saint d'Israël". Le livre d'Esaïe est tout entier traversé par un affrontement qui op-

22. Ésaïe 6:13.

23. "C'est de crème et de miel que se nourriront tous ceux qui seront restés dans le pays" (Esaïe 7:22).

pose politique et religion : le prophète invective les rois de Juda (Achaz, Ézéchias...) en leur rappelant de retourner à Dieu au lieu de rechercher leur salut parmi les hommes. On peut donc affirmer que le rôle prophétique d'Ésaïe est de restaurer une théopolitique dans le sens utopique que lui donnait Martin Buber. Pour cela, il constitue un groupe d'élite spirituelle parmi ses disciples²⁴, distinct de la communauté nationale et qui aura pour mission d'instruire ceux qui restent. Ce groupe renvoie à celui des *rabbaniyyin* (les gens du Seigneur) cité dans le Coran : "Devenez des gens du Seigneur, puisque vous enseignez le Livre et vous l'étudiez"²⁵. On passe donc de l'Israël temporel à l'Israël spirituel affranchi du politique et guidé par la foi, la fidélité à l'alliance (*berit*) et la présence immanente du divin à travers l'annonce de la naissance d'Emmanuel (Dieu-avec-nous), promesse de paix et de justice (Ésaïe 7:10,16; 9:5,6). Le Roi à venir est le Messie qui est aussi symbolisé par la pierre de touche (ou pierre angulaire) sur laquelle prendront appui ceux qui auront la foi²⁶. Ainsi, dans la tradition chrétienne, la pierre angulaire est assimilée au Christ, notamment par Saint Paul dans l'épître aux Éphésiens (II,20). Dans son texte sur la "pierre angulaire"²⁷, René Guénon précise que, parce que la forme de cette pierre la différencie des autres, elle est rejetée par la majorité des "bâisseurs" qui ne comprennent pas sa fonction. Selon Psaume 118:22, cette pierre rejetée deviendra "pierre d'angle", et elle occupera une fonction axiale qui relie le ciel et la terre. La fonction messianique est plus prégnante au niveau linguistique comme le souligne René Guénon à propos du mot hébreu *pinnah* qui signifie en même temps angle et chef. Le Messie en tant que pierre angulaire est en même temps le vicaire de Dieu sur Terre et le chef du Reste. Si la prophétie d'Ésaïe

24. "Enveloppe cet oracle, scelle cette révélation, parmi mes disciples" (Ésaïe, 8:16).

25. Coran 3:79.

26. "J'ai mis pour fondement en Sion une pierre, une pierre éprouvée, une pierre angulaire de prix, solidement posée; Celui qui la prendra pour appui n'aura point hâte de fuir (Ésaïe, 28:16).

27. René Guénon, *Symboles de la Science sacrée*.

doit s'accomplir, ce sera pour faire "déborder la justice" après la fin de la destruction et non pas en rajoutant toujours plus d'injustice au milieu des ruines²⁸. Pour l'heure, le rêve messianique tourne au cauchemar, dont les ténèbres sont propagées par le sionisme messianique et son judaïsme parodique. Mais les Justes sont bel et bien présents. Accrochés à la pierre angulaire, ils prient pour le salut d'Israël et la paix parmi les nations. Ce qu'ont rêvé les idéalistes sionistes en se compromettant trop souvent avec le nationalisme, seul le Reste d'Israël pourra l'accomplir. Derrière le chaos et la destruction surgira, inévitablement, la parole de paix et d'amour. Le reste d'Israël parle un langage universel, celui des *rabbaniyin* dévoués à leur Seigneur et qui préparent la venue du Messie, tel que nous l'annonce Maïmonide en citant le livre de Sophonie (3:9) : "En effet, toutes ces choses-là concernant Jésus le nazaréen, et l'Ismaélite qui vint après lui [Muhammad], ne sont venues qu'afin de préparer le chemin pour le roi Messie, pour améliorer le monde entier à servir Dieu ensemble : Alors je transformerai les peuples d'un langage commun pour que tous invoquent le nom de l'Éternel et le servent d'un cœur unanime²⁹."

28. Ésaïe, 10:22.

29. Moïse Maïmonide, *Mishné Torah* (lois des Rois 11, 4).

Rafah (1)

L'exode avait encore un nom
il avait même une parole
jusqu'à la sortie de Palestine
jusqu'à l'errance dans les déserts
et l'entre-deux aux portes de Misr
jusqu'au dernier soupir
de patriarches épuisés
le miracle n'habite pas les ruines
les pierres ne s'ouvrent pas
comme cette mer
qui était rouge mais pas de sang
leur écume noire de poussière
ne se referme pas sur les tyrans
repus de haine
Les plaies célestes ne sont plus de sang
et d'insectes affamés
Elles sont tonnerre déchirant le ciel
en torrent de douleurs
et lambeaux de misère
D'étranges pharaons président aux massacres
ils traitent les hommes d'animaux
insultent les lucioles
et souillent le cœur des femmes

CHAPITRE VII

LA MACHINE MYTHOLOGIQUE : TECHNIQUE, PURETÉ ET MESSIANISME

“Le mythe juif ne supprime pas la causalité, mais il remplace la causalité empirique par une causalité métaphysique, par une relation de causalité entre les événements vécus et l'Être divin. Nous ne voulons cependant pas dire par là que ces événements ont été provoqués par Dieu ; bien au contraire, c'est une conception inverse, plus profonde et plus féconde, qui ne cesse de se dégager avec une vigueur croissante : celle de l'influence de l'homme et de ses actions sur la destinée de Dieu.”

Martin Buber, *Judaïsme*.

La foule est dense sur le Mont des Oliviers tandis qu'une cérémonie s'y déroule : on s'apprête à sacrifier une *Parah adumah*, une génisse rousse, pure, sans taches ni défauts et qui n'a jamais porté le joug. Les commandements de la Torah sont scrupuleusement respectés : le prêtre, héritier du Kohen Gadol d'Israël, mène le rituel. Il est venu au monde dans une maison, n'a jamais mis les pieds dans un hôpital ou un cimetière, et est donc considéré comme ayant un haut niveau de pureté, conformément à la *Halakha* (la loi de la Torah). Après le sacrifice, il asperge sept fois le sol du sang de l'animal puis jette du bois de cèdre et de l'hysope dans les flammes qui consomment le corps de la génisse. Ensuite, il se purifie avec une eau mélangée aux cendres de l'animal ainsi immolé. Le rituel est accompli, le *shofar* de la rédemption résonne. La prophétie

d'Ezéchiel est accomplie. Le troisième Temple de Jérusalem, le *Beth Hamikdash*, sera enfin reconstruit sur le mont Moriah : *Machiah* peut enfin se manifester.

Ce récit est le rêve partagé par les sionistes messianiques qui souhaitent hâter la venue du *Machiah*, le Messie d'Israël. Il résume à lui seul ce délire de la représentation qu'est le sionisme moderne où se mêle technique, pureté raciale et messianisme. L'épisode de la génisse rousse génétiquement modifiée montre comment la technique peut être utilisée comme un outil messianique, afin d'être "la main divine" qui viendra accomplir ce judaïsme parodique qu'est devenu le sionisme. Nous avons vu que le messianisme, loin d'être une composante greffée après coup au sionisme politique, était déjà présent en arrière-plan, dès le début de l'édification de l'État-golem israélien. Sans nier le caractère parodique d'un tel événement, l'erreur serait de considérer l'épisode de la génisse rousse comme une anecdote plus ou moins amusante, causée par le délire d'une poignée d'extrémistes religieux, ou alors comme un fait hors-sol et donc insignifiant. Le fait que le messianisme soit de plus en plus mis en avant, au point que le cas précis de l'importation des génisses rousses ait été cité par le Hamas comme une des causes de l'attaque du 7 octobre 2023⁰¹, ne peut être dû à un simple délire (même s'il s'agit bien de cela : un délire de la représentation), ou à une sorte de leitmotiv irrationnel qui ressurgit de manière sporadique dans l'histoire du sionisme moderne. En fait, ce genre d'événement est l'accomplissement (parodique, monstrueux) de cette alliance entre "mysticisme" et mécanique (ou la technique comme instrument de l'esprit), que le philosophe Henri Bergson appelait de ses vœux. C'est l'aboutissement d'une véritable construction mythologique qui a fini par se créer une cohérence et une opacité redoutable, et dont le fonctionnement se fait de manière ininterrompue et quasi-automatique. C'est ainsi que le terme de "machine mythologique" est celui qui semble le plus approprié pour qualifier une telle

01. *La prophétie de la vache rousse a-t-elle poussé le Hamas à attaquer Israël ?*, slate.fr, 15 février 2024.

entreprise industrielle de production d'images mythiques. À travers la déconstruction de cette machine, il s'agira pour nous, d'une part, de comprendre le mécanisme de fabrication du mythe sioniste et d'autre part, comment cette machine mythologique a pu aboutir au génocide de tout un peuple non seulement assumé mais également célébré, une première dans l'Histoire.

Notre réflexion est redevable aux travaux de trois éminents penseurs : d'abord, le poète et philosophe italien Furio Jesi (trop peu connu dans la sphère intellectuelle francophone) à qui l'on doit le concept de "machine mythologique", utilisé dans les contextes de domination capitaliste et du totalitarisme fasciste. Les deux autres, Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe, ont écrit "Le mythe nazi"⁰², un livre majeur pour la compréhension de l'idéologie national-socialiste. À travers les exemples fasciste et nazi, ces grands penseurs montrent qu'il y a une logique totalitaire identifiable qui passe par la fabrication d'une esthétique fantasmée, faite d'images mythiques, imposées d'abord au peuple, sur lequel s'exerce ce pouvoir total et totalisant, puis au monde, comme une évidence préexistante qui se situe au delà du temps et de l'histoire.

Le mythe technicisé

Furio Jesi distingue deux sortes de mythes : le mythe "authentique" ou "originel" qui est inhérent à la nature humaine et véhiculé à travers le langage poétique, et le "mythe technicisé" composé de mythes fabriqués avec une intention politique. La distinction essentielle réside dans le fait que le mythe originel ne renferme que des figures divines (ou "déiformes"), il n'y a pas de figures difformes c'est-à-dire, aucun processus de "déification des monstres". En ce sens, Jesi nous dit : "Ce sont les hommes qui ont vu des monstres déifiés comme des dieux du monde souterrain, reflétant leurs propres démons dans le mythe.". Ce passage des dieux aux Titans – ces "dieux du monde souterrain" – est l'une des caractéristiques

02. L'Aube, 2022.

principales de la machine mythologique. Avec la technicisation du mythe, il s'agit de créer un monde intermédiaire, un "espace-temps" du mythe dans lequel l'espace intériorisé devient réalité. C'est aussi dans ce *no man's land* que sommeille le Dieu inatteignable du judaïsme, celui dont le philosophe Martin Buber disait : "On peut parler avec Dieu mais jamais de Lui.". Dans une lettre à Furio Jesi, l'écrivain Max Brod évoque le château presque inaccessible de Kafka⁰³. La conception du judaïsme de Jesi était très influencée par Martin Buber (dont il a préfacé l'édition italienne de son livre sur le hassidisme) mais aussi Gershom Scholem qu'il considérait comme un maître. Dans une lettre à Scholem datée de 1966, Furio Jesi affirmait être dans un entre-deux, une zone grise entre judaïsme et christianisme (son père était juif et sa mère chrétienne), où le nom du Dieu imprononçable est relégué dans les ténèbres. De cet entre-deux, qui est aussi celui du poète, il ne pouvait que revendiquer son athéisme. En ce sens, il affirmait que sa conception de la divinité était celle de la Kabbale de Louria et de sa doctrine cosmogonique du *tsimtsoum*, soit le nécessaire retrait du divin pour laisser le monde exister. En terme religieux, on pourrait comparer cette transcendance "absolue" à l'approche apophatique de Buber pour qui "parler avec Dieu" signifie se détacher de Lui. La pratique orthodoxe de Buber a influencé de manière indiscutable son sionisme spirituel ainsi que celui de Jesi qui était opposé au sionisme politique, se revendiquant de l'héritage intellectuel du penseur Ahad Ha'am, principal opposant à Theodor Herzl. Furio Jesi a appliqué son concept de machine mythologique à l'antisémitisme occidental, producteur des figures mythiques du juif errant et du juif-vampire qui s'adonne aux meurtres rituels et suce le sang des peuples⁰⁴. Ainsi, si le juif de l'imaginaire occidental se dresse aux frontières avec la mort, il est aussi plongé dans les ténèbres d'un Dieu absent, au Nom blasphématoire. Cette prise de conscience explique l'abandon de

03. Lettre du 21 décembre 1964 citée dans *Secret Germany : Myth in Twentieth-century German Culture*.

04. Furio Jesi, *L'accusa del sangue. La macchina mitologica antisemita*, Bollati Borin-ghieri, 2010.

l'écriture poétique par Jesi à la fin des années 1970 pour se consacrer à la rédaction d'essais qui permettent de comprendre le mythe au lieu de le remuer inlassablement à travers la poésie. Une fois de plus, nous sommes amenés à la frontière platonicienne entre *logos* (la philosophie) et *muthos* (la poésie), entre vie et mort, sagesse et ténèbres. Ramener Dieu dans un monde qui brille par son absence : tel est le but revendiqué du sionisme messianique. Est-ce un hasard si le sioniste révisionniste Zeev Jabotinsky était également poète ? Ce dernier était également un militant actif de la propagation de l'hébreu comme langue unique parmi la diaspora juive européenne, au détriment du yiddish. À cet effet, il a créé une maison d'édition dédiée à la traduction des classiques de la poésie et de la littérature en langue hébraïque, dont *Le Corbeau* d'Edgar Allan Poe et *Don Quichotte* de Cervantes (curieuse ironie pour ce roman qui est celui du délire illusoire par excellence). Pour accueillir le divin, le monde doit entièrement se faire mythe : celui du grand Israël parodique comme *en-soi inaccessible*⁰⁵, un temple toujours lointain dont les murs hermétiques se referment sur du vide (ou l'être de "l'Un-forclos"⁰⁶). Il y a la nécessité d'un sacrifice pour que cet en-soi devienne phénomène et incarner le vide comme principe (le nihilisme dans la finitude). Selon le philosophe Christian Jambet, le processus de mythification intégrale s'effectue en trois moments :

- 1- Opposition de "l'histoire spirituelle" à "l'histoire matérielle".
- 2- "L'histoire spirituelle devient histoire matérielle".
- 3- "L'histoire spirituelle incarnée dans l'État universel redevient pur sens intérieur"⁰⁷.

Cette communion impérieuse, où le réel et sa représentation se confondent, ramène à une vision païenne de l'infini mythique qui doit absolument s'incarner dans le monde manifesté par l'intermé-

05. Cette expression est une forme de pléonasme puisque Kant définit la chose en-soi ou le noumène (par opposition au phénomène) comme une chose inaccessible à l'entendement et qui persiste en elle-même.

06. Voir chapitre 8.

07. Cité dans Mehdi Belhaj Kacem, *L'esprit du nihilisme*, section C-13.

diaire d'un holocauste, seul moyen de médiation entre Ciel et Terre. L'holocauste de la génisse rousse pour l'avènement du *Machiah*, mais aussi les holocaustes successifs des Palestiniens liés aux douleurs de l'enfantement des temps messianiques et sans oublier celui des juifs, la Shoah intégrée dans la machine mythologique sioniste comme processus du nihilisme sacrificiel. Le Messie ne peut advenir que dans un mythe total qui implique l'absence de différence, après l'anéantissement de toutes les singularités par le nihilisme en acte du sionisme messianique. Cette "liberté absolue" du nihilisme sacrificiel entraîne, de manière inévitable, le règne d'un totalitarisme spirituel qui correspond à la Terreur révolutionnaire et son Être suprême vide, théorisée par Hegel dans *La phénoménologie de l'esprit*⁸. Le règne de la Terreur ne tolère aucune représentation, car il n'y a qu'un seul événement possible, exceptionnel et unique, élevé au rang de nécessité absolue. Le reste est sacrificable à merci, il est le versant négatif de la liberté absolue dont la vie est tout simplement intolérable.

Jesi définit la machine mythologique comme une machine productrice d'images à partir du mythe. On peut donc parler d'une machine mimétique, éminemment politique et technique et dont les parois impénétrables permettent une occultation du vide de la machine (le nihilisme sacrificiel), ce qui contribue à entretenir une illusion de puissance. Si, dans une perspective traditionnelle, le mythe "authentique" - celui des dieux - permet un saut qualitatif de la conscience ; le mythe technicisé entraîne, quant à lui, une annihilation de la conscience ou dans les termes de Furio Jesi : "Une domination totale de l'inconscient collectif sur la conscience individuelle". Il s'agit d'un véritable pacte faustien que Jesi décrit dans les moindres détails, dans son livre "Allemagne secrète" (non traduit en français), que l'on peut considérer comme un long et brillant commentaire du *Docteur Faustus* de Thomas Mann. À cette esthétique totale s'ajoute une certaine continuité dans le fonctionnement de la machine, ce qui lui permet, en plus de la production discontinue d'images mythiques, la production d'une identité, cohérente en apparence. Elle permet de

08. Hegel, *La phénoménologie de l'esprit*, chapitre 6, B-III, GF Flammarion.

“construire le mythe de l’avenir” pour reprendre Nietzsche qui sera transformé en récit par le langage de la propagande. Le rôle principal de la *hasbara* est donc l’incorporation du récit mythologique dans le réel. La production permanente de récits donne la sensation d’un fonctionnement automatique de la machine qui, en exerçant une rupture dans l’usage de la langue, n’est plus qu’“idées sans mots” selon Jesi. Nous aurions, quant à nous, plutôt tendance à parler de signifiants ininterrompus, sans signifiés (on peut aussi parler de crise mimétique, d’une rupture du lien entre l’image et la représentation). D’où la nécessité d’une novlangue qui accompagne la machine mythologique et le récit de la propagande où les enfants deviennent des terroristes et les musulmans des nazis. Nous sommes ici dans le cadre de ce que Nancy et Lacoue appellent l’“État total” (que l’on peut opposer à l’“État universel” d’Ernst Junger) qui est lui-même un objet technique automatisé, annihilateur de consciences. L’idéologie de l’État total se caractérise par une “conception totale” c’est-à-dire un concept unique qui permet d’expliquer l’Histoire, soit le concept de “peuple élu” dans le cas particulier du sionisme. L’État total est un “État-sujet”, dans le sens de l’élaboration d’une idéologie du sujet, matrice par excellence du fascisme. L’idéologie de l’État total se trouve légitimée par une métaphysique du sujet qui peut aboutir, lorsqu’elle est mise en pratique, à la liberté absolue de la Terreur, pour reprendre la théorie de Hegel concernant le lien entre pensée théorique des Lumières et la Révolution française⁰⁹. C’est aussi la Terreur comme principe de Hannah Arendt avec son plan d’immanence (la Terre, une et indivisible du peuple élu) et sa transcendance (le Grand Israël fantasmé). Ainsi, nous pouvons affirmer que l’histoire du sionisme est une histoire de la construction du Sujet. Le nazisme a poussé sur le terreau du racisme qui est lui-même une réponse au problème d’identité allemand. Il y avait la nécessité d’une identification au mythe de l’Aryen. Dans le cas de la machine mythologique sioniste, c’est le Juif parodique, pur dans son élection, qui fait office de figure d’identification.

09. Hegel, *La philosophie de l’histoire*, Le Livre de Poche, 2009.

Le monstre cathartique

Afin de donner une identité au peuple, la machine mythologique doit nécessairement produire des images types avec lesquelles on peut s'identifier et qui provoquent une imitation au-delà de toute logique. Le mythe d'un peuple à la pureté préservée est l'un des rouages majeurs de la machine sioniste qui a permis la production d'images types parodiques. Le mythe comme parodie mimétique nous ramène à l'exclusion des poètes par Platon, en tant que véhicules de l'image mythique. Cette exclusion exprime l'opposition *muthos*/*logos* incarnée par la philosophie platonicienne, mais aussi et surtout la crainte d'une *catharsis* biaisée par la *mimésis* parodique qui entraîne la création d'un véritable monstre cathartique. Il y a évidemment un lien avec l'œuvre d'art comme instrument mimétique par excellence et plus précisément avec la volonté d'une œuvre d'art collective, caractéristique de l'État total. Autrement dit, l'art en tant que *tekhne* ou l'inévitable processus d'esthétisation du politique par la machine mythologique. Ainsi : Wagner pour le mythe nazi. De là, la question qui tue (littéralement) : peut-on parler d'une esthétique sioniste ?

Le pacte faustien du sionisme ne réside pas dans l'art en tant que *tekhne* dépeint par Thomas Mann dans son *Docteur Faustus*, mais bien dans la *tekhne* en tant qu'art. Les rapports de la trinité *mimesis*/*katharsis*/*tekhne* se trouvent inversés et on peut donc parler, dans le cas du sionisme, de technicisation du politique. Il n'en demeure pas moins que ce monstre cathartique unique en son genre a tout d'une esthétique, en témoigne le besoin constant de la théâtralisation : les familles israéliennes qui organisent un pique-nique pour admirer le spectacle des bombardements à Gaza ou bien les soldats de Tsahal organisant des rave-partys devant les ruines qu'ils ont eux-mêmes causées (les ruines comme œuvre d'art). Ou encore ce soldat célébrant l'anniversaire de sa fille en lui offrant la destruction d'une maison palestinienne. On dépasse largement les célébrations de la foule américaine au lendemain de la Deuxième Guerre Mondiale, acclamant en héros l'équipage du Enola Gay, l'avion qui a largué la

bombe atomique sur Hiroshima. Ce besoin de célébration inhérent à la machine mythologique a été parfaitement théorisé par Furio Jesi pour qui "l'unique fête *sui generis* qui reste accessible [dans la machine mythologique] est "la fête cruelle" dans laquelle apparaît une expérience collective mais uniquement une expérience collective de violence et de douleur". Plus encore, cette "fête des bas-fonds" est l'expression d'une attitude dyonisiaque - un retour aux jouissances collectives des orgies primitives - très caractéristique des mythes totalitaires. Toujours sur la "fête cruelle", Jesi nous dit : "Quand la fête n'est plus possible, puisqu'il n'y a plus de présupposés sociaux et culturels pour une expérience de la collectivité qui soit « au plus profond », « plus semblable à la joie qu'à la mélancolie », la mémoire de la fête antique et perdue assume dans le regret, cette attirance de la « fête » en négatif, de la forme en creux ; c'est-à-dire chaque expérience collective ou douloureuse, qui d'une certaine manière correspond – justement en négatif – aux caractéristiques de la vraie fête". D'où le délire, voire la folie qui sous-tend ce genre de comportement dont l'inhumanité (correspondant à un retour parodique à la nature dans le sens sadien du terme) est parfaitement assumée : la schizophrénie, comme conséquence inévitable d'une "judaïsation" du nationalisme sioniste. Nous sommes dans ce que la logique du dépassement perpétuel, creuset de la mentalité occidentale, peut produire de pire. Ce monstre cathartique correspond à un "retour aux Titans", à la déification des monstres du mythe "technicisé", toujours dans une volonté de dépassement ultime du sionisme. Concrètement, il s'agit d'un retour aux premiers livres de la Torah, le judaïsme tellurique du Deutéronome, du Lévitique et des Nombres qui garde en lui des relents païens, celui des sacrifices, du sang et des rituels. Soit l'antithèse de la *Haskalah*, le judaïsme des Lumières de la fin du XIX^e siècle (dont se revendiquaient Freud et Bergson), qui souhaitait s'affranchir de la Torah afin d'assimiler les juifs à la société occidentale. Le sionisme originel était une tentative de dépassement "par le haut" (soit une *catharsis*) du judaïsme. Mais le sionisme lui-même devait être dépassé par un "retour" parodique au judaïsme des origines

qui sert à présent de pierre d'achoppement à la construction du mythe sioniste. Ce "judaïsme des Titans" sert de "force identificatoire" au sionisme, comme l'était la Grèce dionysiaque pour l'Allemagne nazie. D'où cette obligation du rituel qui s'inscrit clairement dans une esthétisation du politique et dans laquelle vient s'insérer la "fête cruelle" vue plus haut : les rituels dionysiaques de mise à mort, les bénédictions de missiles par des rabbins, les chants religieux scandés par des soldats sur les chaires des mosquées profanées... On rejoue les rituels tragiques des massacres de la Torah, comme Daesh, dans une imitation funeste des versets guerriers du Coran, met en scène les exécutions de mécréants, dont la plupart – il est toujours utile de le rappeler – sont musulmans. La parodie tragique donne toujours une catharsis monstrueuse.

Le Juif-type

Le retour au judaïsme tellurique ne peut se passer de la technoscience comme outil métaphysique permettant le dépassement, c'est ce qu'avait parfaitement compris Ernst Jünger quand il affirmait que "la Technique est l'armure des Titans¹⁰". Si l'idéologie de l'État total est bien liée à l'émotion, elle se donne aussi une apparence de rationalité en se réclamant de la science. Pourtant, il n'y a pas plus irrationnel que la machine mythologique, dans ses fondements et son mode de fonctionnement, tout simplement parce que le mythe est l'ennemi de la raison. La "vie dans le mythe" est donc un délire de la représentation caractérisé par la nécessité d'une identification à des figures types. Ainsi, les dirigeants sionistes s'identifient aux figures de la Torah (Ben Gourion en roi David, Netanyahou en Isaïe, l'état-major en Samson...) tandis que s'impose le mythe d'un peuple élu sans terre qui doit se reterritorialiser en Eretz Israël. Si la terre d'Israël mythique (la Palestine dans le monde réel) symbo-

10. Cité dans : Alain De Benoist, *Ernst Jünger, entre les dieux et les titans*, ViaRomana, 2020.

lise le corps juif pour le sionisme, il faut que l'âme juive s'incarne dans ce corps et c'est précisément le rôle du Temple qui doit être reconstruit par les messianistes. La figure du *Machiah* étant celle du médiateur ou l'incarnation ultime du retour à la nature originelle. Pour la machine sioniste, il faut une adhésion totale et sans réserves à la figure rêvée du *Machiah* en tant qu'incarnation du Grand Israël biblique, l'Eretz Israel, comme la figure du Führer incarne le *Lebensraum* (l'espace vital). Effi Eitam, un des chefs du parti national-religieux israélien a ainsi déclaré : "La partie occidentale d'Eretz Israël, de la mer au Jourdain, là est l'espace vital du peuple juif¹¹". L'histoire du sionisme (ou nationalisme juif) peut donc être vue comme l'histoire d'une appropriation de moyens d'identification pour "faire mythe". L'une des productions les plus importantes de la machine sioniste reste la mythification de la Shoah, dénoncée par plusieurs intellectuels juifs dont Norman Finkelstein. Le génocide des juifs devenu image-mythe produite par la machine a honteusement servi de justification à un autre génocide, celui des Palestiniens, particulièrement après les massacres du 7 octobre. D'après le philosophe Alain Santacreu, l'événement de la Shoah a signé la mort du corps juif, qui sera zombifié en État-golem par le sionisme, sur la terre fantasmée d'Israël. Quant à l'âme juive parodique promue par le sionisme en tant que principe de la puissance mythique, elle s'assimile à la triade suivante : pureté, technique et messianisme.

Il faut garder à l'esprit que la construction du mythe se fait toujours au détriment d'une autre catégorie qui doit incarner le "contre-mythe", l'anti-peuple élu. Et c'est là que le bât blesse : l'Arabe (entendre le Palestinien) est à la machine sioniste ce que le Juif était au mythe nazi : l'*Untermensch* par excellence qui donne une catégorie dépourvue d'existence propre (le mythe de la Palestine comme terre vide), sans identité et sans forme (il n'y a pas de peuple palestinien). Les enfants arabes comme terroristes en puissance, les Pa-

11. Cité dans Sylvain Cypel, *L'Etat d'Israël contre les Juifs*. L'auteur explique cette citation par l'inculture présumée de la personne qui l'a prononcé. Il faudrait plutôt y voir une incarnation claire et sans équivoque du "judéo-nazisme" dénoncé par Leibowitz.

lestiniens de Gaza traités d'animaux, de sous-hommes ou d'agents infectieux, les vidéos des soldats célébrant la destruction et la mort ou certaines personnes se moquant de la détresse des mères palestiniennes en les caricaturant sur les réseaux sociaux, ne sont que les prémices d'une barbarie qui ne concerne pas seulement les dirigeants sionistes, mais aussi et de plus en plus des citoyens israéliens victimes de l'emprise psychique de la machine mythologique. Ainsi, Nancy et Lacoue nous disent à propos du Juif vu par la machine nazie : "On sait comment le Juif, tout en représentant à peine un type pour le culte nazi de la beauté, n'en est pas moins continuellement transformé en caricature. La déformation et l'altération répondent ainsi à la claire formation de la vision mythique". La puissance de la race devient alors force productrice du mythe, son versant "pratique" en quelque sorte, au détriment de la langue qui endosse traditionnellement ce rôle. Cela parce que la race est une langue symbolique, la plus puissante de toutes, capable à elle seule de fédérer tout un peuple derrière une figure suprême (Führer ou *Machiah*). Elle perpétue ainsi le mythe comme *muthos* ; son alphabet est ésotérique et s'écoule dans la pureté du sang, s'exprime dans l'ADN de chaque membre de la communauté élue. La terre (pure elle aussi) est le support indéfectible d'où le sang jaillit. Dans son livre *Judaïsme*¹², Martin Buber insiste sur le sang comme substance fondatrice de la communauté juive : "Le sang, le plus profond et le plus puissant substrat de l'âme (...) une force qui constitue nos racines et nous vivifie, que les couches les plus profondes de l'être sont déterminées par lui, que notre pensée, notre volonté, lui doivent leur plus intime coloration". De là, un discours purement eugéniste chez certains scientifiques sionistes qui, depuis la première moitié du XX^e siècle, se sont donné pour but de créer un nouveau "Juif-type"¹³. Dans ce cas, la médiation de la technique permet la révélation d'un "ADN juif" grâce aux tests génétiques

12. Tel Gallimard, 1986.

13. Dafna Hirsch, *Zionist Eugenics, Mixed Marriage, and the Creation of a 'New Jewish Type'*, The Journal of the Royal Anthropological Institute, Vol. 15, No. 3 (Sep., 2009).

que l'État d'Israël envisagerait d'imposer à toutes les personnes voulant bénéficier de la loi du retour à la Terre promise¹⁴. La machine sioniste invente ainsi la "citoyenneté génétique", gage de pureté par la préservation d'une "race juive" mythifiée. Nous retrouvons cette volonté "d'absolutisation" du sujet qui donne une légitimité scientifique au privilège de la race, mais ce dont il s'agit ici c'est une forme extrême de biopolitique, cette fusion entre technoscience et politique théorisée par Michel Foucault. Avec le contrôle de la population par l'identité génétique des individus, l'entité sioniste est sur le point d'inaugurer une nouvelle façon d'exercer le biopouvoir. Cette nouvelle forme de racisme ne concerne pas seulement les "non-Juifs" mais elle s'exprime aussi de l'intérieur. Ainsi, dès la fin du XIX^e siècle, certains scientifiques sionistes ont considéré les juifs ashkénazes et sépharades comme "deux races" totalement différentes au niveau biologique. Le psychiatre Abraham Rabinowitz, en faisant le lien entre race et culture, considérait les juifs "orientaux" (*Mizrahim*) comme "une race primitive" par rapport aux juifs occidentalisés qui représentait la civilisation supérieure. Arthur Ruppin, sociologue, pionnier du mouvement sioniste et fondateur du mouvement *Brit Shalom* avec Martin Buber, s'opposait, en parfait eugéniste, aux "mariages mixtes" entre Ashkénazes et Séférides (il considérait les derniers comme inférieurs aux premiers), afin de favoriser l'apparition d'un nouveau "Juif-type" en Palestine. Rien d'étonnant lorsqu'on sait que Ruppin était très influencé par les théories du nazi Hans Gunther, fondateur du concept d'aryanité, qu'il a même rencontré en 1933... Il semble que les délires racistes de Ruppin ont perduré jusqu'à nos jours, si on en croit les déclarations de deux rabbins, colons extrémistes (pléonasme) de la *yeshiva* Bnei David¹⁵, le rabbin Giora Redel qui affirme sans ambages : "L'idéologie d'Hitler était à 100% correcte, mais il visait le mauvais côté". Plus explicitement : Hitler aurait dû exter-

14. Ian V. McGonigle, Lauren W. Herman, *Genetic citizenship: DNA testing and the Israeli Law of Return*, J Law Biosci. 2015 Jul; 2(2):469-478.

15. Sylvain Cypel, *Op. cit.*

miner les Arabes au lieu des Juifs. L'autre rabbin, Eliezer Kashtiel, a quant à lui déclaré : "Les Arabes ont un problème génétique". En témoigne aussi l'énorme scandale qui a éclaté en 2012, après la révélation de la politique coercitive de contrôle des naissances imposée par Israël aux juives éthiopiennes immigrées (les Falashas). L'injection de ce contraceptif - le Depo-Provera, promu par la fondation Bill Gates pour les contraceptions de masse en Afrique - était présentée par les autorités israéliennes comme une condition sine qua non pour l'accès à la terre promise et, encore plus grave, elle a été faite à l'insu des femmes falashas qui pensaient avoir à faire de simples vaccins¹⁶. Certains appels à l'épuration ethnique des Arabes à Gaza font craindre la propagation d'un racisme décomplexé au sein du peuple israélien, première victime de la propagande sioniste. Sous nos yeux, la machine sioniste est en train de devenir ce que l'Occident a produit de plus atroce : une ethnocratie pseudo-religieuse fondée sur la pureté et l'espace vital, sur l'"extermination totale" de l'ennemi intérieur pour reprendre Heidegger, et qui est en passe d'accomplir les pires idées de notre Histoire. Si nouvel Holocauste il y a, c'est la machine sioniste qui en est responsable. Car ce n'est qu'avec une véritable manipulation des masses qu'une telle vision du monde peut se propager au sein d'un peuple pour aboutir à cet "égoïsme collectif et sacré qu'est la nation", vanté par Hitler en 1933. Ce que le Führer a écrit dans *Mein Kampf* rappelle de manière terrifiante le projet de l'État national-religieux israélien : "Le Reich allemand doit non seulement rassembler et préserver les réserves les plus précieuses de ce peuple en éléments raciaux originaux, mais les conduire lentement et sûrement jusqu'à une position de domination". Sous nos yeux, l'entité sioniste est en train de réaliser ce que Leibowitz avait identifié, il y a trente ans, comme l'émergence d'un "judéo-nazisme" au sein des instances dirigeantes israéliennes. Le terme pouvait sembler excessif à l'époque, voire inapproprié, mais aujourd'hui nous assistons bien à une entreprise

16. Steven Kaplan, *Coercion and Control: Ethiopian Israeli Women and Contraception*, International Journal of Ethiopian Studies, Vol. 10, No. 1 & 2 (2016), pp. 35-50.

de destruction méthodique et impitoyable qui est en passe de broyer le corps et l'âme des Palestiniens, mais aussi ce qu'il reste de l'âme juive, par une subversion insoutenable du judaïsme. Ce qui se déroule sous nos yeux n'est pas seulement une mise en pratique d'un délire totalitaire apparu dès 1948, elle est en même temps pratique et théorie, comme l'avait compris Nancy et Lacoue concernant la machine nazie : "Nous comprenons désormais que la "pratique" ne succède pas ici à la "théorie" : elle lui est, si on peut dire, inhérente, ou immanente...". Les deux penseurs évoquent également la logique de "la volonté mimétique d'identité" qui "appartient profondément aux dispositions de l'Occident en général, et plus précisément à la disposition fondamentale du sujet, au sens métaphysique du mot.". La construction du sujet par l'identification au mythe comme puissance (et non simplement représentation) appartient au paradigme occidental, sans pour autant en être "l'aboutissement nécessaire." Autrement dit, le sionisme messianique, ce nationalisme suprémaciste revêtu des guêtres d'un judaïsme profané, n'est pas un accident de l'Histoire. Il est une conséquence, certes particulière, mais hautement suggestive de l'occidentalisation du monde. En guise de conclusion, je ne peux que citer cette affirmation prophétique de Jean-Luc Nancy qui date de 1992, et reprise à la toute fin du "Mythe nazi", comme un avertissement contre ce "retournement secret" effectué par la machine mythologique sioniste : "Il s'agit sans doute moins d'affirmer que "le Juif est sans mythe" - affirmation qui demanderait en tout cas un examen plus précis - que d'être attentif à un retournement secret qui peut faire du "sans mythe" - et donc du "Juif" - à son tour un nouveau mythe."

Nir Oz (2)

Shabbat de sang
Comme une nemesis froide
attendant son heure
Depuis la paix incendiaire des kibboutz
Portant des promesses de malheur
de malédictions cerclées d'espoir
Des tarentules aux pattes brisées
Se sont posées sur l'amertume roide
Des coeurs fendus poussés à l'exil
Un soleil rouge s'est levé
Aucun chofar n'avait annoncé
Les voix grêlées de furie borgne
Aucun oracle n'avait prédit
Les démons grimés en Gog et Magog
Un soleil rouge s'est levé
Sur la sérénité flasque
des familles emmurées
Sur le levain abandonné
D'un pain saturé de sang
Avant la terre pétrie de souffrances
et les sommeils déchirés de roses innocentes
Ce fut un tourbillon de ténèbres
une ellipse brûlée aux relents de mort
(plaies purulentes à l'ombre des rires émeutiers)
une voix s'est levée
au milieu du marasme transmuté en chaos
une voix étouffée
dans l'éclair écarlate du Néguev
Shalom

CHAPITRE VIII

LES PORTES DE L'ENFER

Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo
Virgile (*Enéide*)

Le jour de l'attaque du 7 octobre 2023, le général israélien Ghassan Alian a prononcé la phrase suivante : "Le Hamas a ouvert les portes de l'enfer sur la Bande de Gaza". Loin d'être anodine, cette affirmation nous suggère tout un "arrière-monde" qu'il convient de déconstruire. "L'enfer" est le recours ultime pour le sionisme messianique, forcer ses portes est l'étape nécessaire pour finaliser la construction d'un système de domination despotique et paranoïaque. Une fois n'est pas coutume, nous aurons recours aux concepts de la psychanalyse freudienne dans laquelle le judaïsme est bel et bien présent en filigrane, notamment à travers la figure de "l'homme Moïse" qui joue un rôle décisif dans la pensée et l'œuvre de Sigmund Freud. L'inconscient est loin d'être une découverte moderne - on retrouve la même notion, dépassée par un "surconscient", dans la psychologie traditionnelle hindoue - mais c'est un concept clé dans notre interprétation du sionisme messianique et son comportement assimilable à une psychose paranoïaque. De même, le langage innovant de Jacques Lacan (vocabulaire phallique mis à part) nous sera très utile pour comprendre le délire de la représentation comme expression de la psychose. Loin de nous l'idée de "psychologiser" une situation bien trop complexe pour être ré-

duite exclusivement à un point de vue de cet ordre. Il n'en demeure pas moins que ce point de vue particulier mérite d'être approfondi avec toutes les réserves qui s'imposent - compte tenu de l'influence qu'a exercé le judaïsme sur le parcours personnel de Freud ainsi que sur l'élaboration de son œuvre.

Œdipe juif

Plus d'un siècle avant la déclaration funeste du chef de brigade israélien, Sigmund Freud avait débuté son *Traumdeutung* ("L'interprétation du rêve"), le livre fondateur de la psychanalyse publié en 1900, par la citation de Virgile, reprise en exergue du présent chapitre : "Si je ne parviens pas à émouvoir ceux d'en haut, j'agiterai l'Achéron". Pour Freud, le rêve est la porte privilégiée de l'inconscient, le fleuve Achéron qu'il faut traverser pour descendre aux enfers, quand la porte des dieux demeure irrémédiablement fermée. L'influence du judaïsme sur Freud est déjà présente dans ce livre puisqu'il s'identifie au prophète Joseph interprétant les rêves de Pharaon. C'est également par la voie du rêve que Freud effectue son "auto-analyse"⁰¹, poursuivie ensuite par Lacan qui parle "d'union à l'être"⁰². Cette confusion entre psychique et spirituel a été dénoncée par le métaphysicien René Guénon comme première étape d'une "spiritualité à rebours", résolument anti-traditionnelle et caractérisée par une initiation parodique (dans le cas de la psychanalyse, c'est "l'auto-analyse" qui fait office de pseudo-initiation). Dès lors, peut-on affirmer que le rêve messianique considéré comme la voie royale vers "le Grand Israël" participe du même mouvement parodique ? C'est en esquissant une réponse à cette question que les relations entre le pseudo-judaïsme du sionisme messianique et les théories psychanalytiques de Freud et Lacan ap-

01. "Mon plus important patient est moi-même", Sigmund Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess*. Lettre no 75 du 14 novembre 1897.

02. "Qui mieux que [Freud] avouant ses rêves, a su filer la corde où glisse l'anneau qui nous unit à l'être ?", Jacques Lacan, "La direction de la cure et les principes de son pouvoir", *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

paraissent au grand jour. La citation de Virgile qui introduit toute l'entreprise psychanalytique moderne pourrait résumer à elle seule le projet sioniste moderne qui a véritablement commencé à prendre de l'ampleur en même temps que les thèses freudiennes. On pourrait se risquer d'affirmer que l'entreprise de Freud et le projet sioniste participent d'un même "inconscient". Bien sûr, les conséquences en termes de destruction et de vies humaines sont loin d'être identiques, même si on ne peut négliger ce que René Guénon appelait "les méfaits de la psychanalyse" et le caractère "infernale" de ses influences subtiles. Dans "La science des rêves", Freud (fils de Jacob) va tout naturellement s'assimiler au prophète Joseph, l'interprète des rêves dans l'Ancien Testament. Tout comme Ben Gourion (David de son prénom et Grün de son vrai nom) prenant la place du roi David lors du discours d'indépendance de l'entité sioniste. Ou encore Netanyahu souhaitant accomplir la prophétie d'Esaië en exterminant les Palestiniens de Gaza. Freud s'identifie également au prophète Moïse en tant que propagateur d'une nouvelle Loi qu'il va tâcher toute sa vie d'universaliser dans ses livres et ses conférences, de l'Occident à l'Inde en passant par la Russie. Pour cela, il ne va pas hésiter à transformer le Moïse juif en "Moïse l'Égyptien" et ainsi rendre l'ancienne loi mosaïque caduque. Il favorise ainsi un caractère messianique qui sous-tend le projet de subversion psychanalytique et son inversion des rapports entre psychique et spirituel. Freud a véritablement opéré cette inversion avec le complexe d'Œdipe, par lequel la filiation précède le père, inspiré en cela par l'apôtre Saint-Paul qui a effectué le grand retournement par lequel le Fils a engendré le Père, à travers l'événement total et totalisant de la Résurrection. Retournement qui sera aussi le prélude du messianisme révolutionnaire d'Alain Badiou : le fils transgresseur (Saint Paul-Lénine) contre le père législateur (le Christ-Marx)... La figure du Messie transgresseur se retrouve régulièrement dans l'histoire du judaïsme, dont le paroxysme reste l'apparition du mouvement initié par le faux messie Sabbataï Tsevi, adepte hérétique de la rédemption par le péché. Jusqu'à cette entité qui prétend conditionner la destinée de tout un peuple en usurpant

le nom d'un autre prophète du judaïsme, à savoir Jacob qui, après son combat avec l'ange, prend le nom d'"Israël" (qui signifie littéralement "lutte avec Dieu"). Et cette signification prend tout son sens dans le livre de la Genèse : "On n'appellera plus ton nom Jacob, mais Israël car tu as lutté avec Dieu et si contre Dieu tu as été fort, combien plus, contre des hommes tu l'emporteras⁰³". Le messianisme freudien, qui va singulariser pour de bon la nouvelle loi psychanalytique, est un combat contre l'esprit, une sorte de transgression ultime due à l'inversion ontologique Homme/Dieu. Le "pan-psychisme" qui en résulte devient l'espace restreint - mais paradoxalement toujours en expansion - où doit s'exprimer la réalité profonde de chaque individu, sa "résurrection psychique" en somme. Stricte parodie de la réalité transcendante que va parachever Jung, le disciple renégat du médecin viennois, en instituant une véritable spiritualité à rebours. L'inconscient de Freud est le lieu où l'ancienne Loi n'a plus court, un état d'exception psychique où la Loi doit être transgressée pour que vienne s'accomplir la nouvelle Alliance. Aucune loi humaine ne pourra se dresser au-dessus de cette réalité, car elles ont toutes vocation à être dépassées, en d'autres termes, elles ne sont là que pour être transgressées. Chez Freud, c'est le complexe d'Œdipe, fruit probable de son "auto-analyse", qui cristallise ce "régime despotique paranoïaque", décrit par Gilles Deleuze et Félix Guattari dans "l'Anti-Œdipe". Il est le théâtre du refoulement où l'instinct naturel prend la place de la loi collective (l'interdit de l'inceste devient désir), le lieu symbolique où l'impossible devient possible. On passe de la psychose et de son absence de signifiant au despotisme et son signifiant parodique, et ces deux régimes de signes s'entremêlent pour former le double langage du complexe d'Œdipe. Dans "l'Anti-Œdipe", ce despotisme de l'inconscient est mis en correspondance avec l'État despotique primitif issu de la nouvelle alliance abrahamique et représenté par la ville d'Ur (l'*Urstaat* ou l'appareil d'État comme expression politique du complexe d'Œdipe). La "loi barbare impériale" s'y exerce telle une vengeance toujours latente (un instinct

03. Genèse 32:28.

de mort perpétuel) sur les sujets soumis, forcés à la passivité et au ressentiment : c'est un régime de la terreur où la loi n'a pas sa place. L'*Urstaat*, l'État despotique originaire, est la matrice des démocraties capitalistes nihilistes qui connaissent leur aboutissement funeste avec l'"État-exception" sioniste et son théâtre tragique. L'Homme de l'inconscient, isolé ontologiquement, coupé de ses racines célestes et de sa rationalité, est en proie à l'hystérisation du Réel qui devient le lieu - maléfique car anti-humain - de tous les possibles. Il incarne "cette cruauté rentrée de l'animal-homme refoulé dans sa vie intérieure, se retirant avec effroi dans son individualité ; enfermé dans l'État pour être domestiqué...". De même, après la forclusion du signifiant-Dieu du sionisme politique, et son interiorisation par l'appareil d'État despotique, ce dernier va imposer sa loi de "l'animal-homme" en transgressant impunément les principes universels qui régissent les relations humaines (meurtres massifs de civils, libre usage de la torture, la faim comme arme de guerre, destruction des hôpitaux et des écoles...). La proposition "le Palestinien est un Homme" devient nulle et non avenue. Elle est même définitivement piétinée par l'appareil d'État sioniste qui évoque des "animaux" méritant leur sort, tout en suggérant une extermination en bonne et due forme par une bombe nucléaire... Gaza et ses habitants (et bien sûr toute la Palestine "Arabe") doivent à tout prix être refoulés dans les ténèbres irrémédiables de cet inconscient monstrueux et dissolvant. Le territoire de l'Œdipe est le régime de "la dette infinie", du refoulement et de la culpabilité perpétuelle du fils sur lequel se fonde le devenir de l'appareil d'État despotique. Selon Deleuze et Guattari, ce devenir s'effectue suivant deux aspects : son "intérieurisation" dans un système social formant un champ d'immanence et sa "spiritualisation" dans un champ transcendantal formant un système métaphysique. Ce sont les deux yeux d'Œdipe qu'il finit par se crever lui-même une fois sorti de l'aveuglement despotique. Voici pour le lien symbolique entre l'Œdipe de Freud et l'appareil d'État sioniste. Mais le père de la psychanalyse a également eu des liens privilégiés avec le sionisme politique, en témoigne la correspondance que Freud a entretenue avec Theodor Herzl (toujours inédite en français). Les deux hommes ne faisaient pas partie du même cercle intellectuel viennois mais Freud

adhérait entièrement à l'idée d'un foyer juif en Palestine. Il a été un observateur attentif du Congrès sioniste de Vienne et des controverses qui ont suivi, a aidé financièrement certaines associations sionistes mais ne s'est jamais engagé politiquement pour la cause. En effet, Freud - dans une énième parodie du point de vue traditionnel - considérait que l'eau pure de la science ne devait pas se compromettre avec l'huile nauséabonde du politique. Les rapports contradictoires de Freud avec le judaïsme éclairent de manière saisissante le parcours intellectuel du père de la psychanalyse. Freud faisait partie de cette mouvance des "Juifs sans Dieu" (*gottloser Jude*), qui se voulaient à l'avant-garde de l'émancipation, héritiers de la *Haskalah*, le judaïsme des Lumières apparu au XVIII^e siècle. Ce mouvement d'émancipation de la communauté juive européenne a entraîné l'apparition d'un nouveau Juif-type sécularisé et totalement assimilé au sein de la société occidentale. Les juifs émancipés ont embrassé les idées progressistes de la modernité : l'égalité, la liberté, la culture, tandis que la souveraineté politique et l'idée de nation demeuraient toujours inaccessibles. Pour Bernard Lazare et Hannah Arendt, l'émancipation ne pouvait être qu'incomplète car le juif demeurerait un paria malgré tous ses efforts d'assimilation, et les vagues de pogroms en Russie impériale du début du XX^e siècle étaient là pour le rappeler. Ce statut ambigu nécessitait une auto-émancipation qui sera portée par le sionisme politique de Theodor Herzl, théorisé comme un dépassement du judaïsme dans son livre "L'État juif", sous-titré : "Solution moderne de la question juive." L'idée d'un État-nation souverain et non religieux allait permettre aux juifs de vivre leur "résurrection psychique" en toute sécurité, hors des frontières de l'Occident. Résoudre la question juive et celle de l'antisémitisme, faire d'une pierre deux coups : tel était le rêve de Herzl. De grands intellectuels sont issus du mouvement de l'athéisme juif : Baruch Spinoza, Karl Marx, Albert Einstein, Franz Kafka, Hannah Arendt, Philip Roth, George Steiner... mais il a aussi donné naissance à quelques "monstres" contemporains tels Éric Zemmour ou Daniel Cohn-Bendit... En ce qui concerne Freud, bien qu'il se définisse lui-même comme "juif athée", le judaïsme reste lié à son identité

d'une manière très singulière. Pour Freud, l'identité juive doit à tout prix se départir de la religion tout en gardant des valeurs qui se veulent universelles. Ainsi, il se moque ouvertement des pratiques religieuses de sa fiancée Martha Bernays, petite fille du grand rabbin de Hambourg Isaac Bernays, une filiation plus qu'intéressante pour notre sujet puisqu'elle est aussi la tante d'un certain Edward Bernays. Ce dernier allait être désigné par Freud - qui n'appréciait que moyennement son neveu, trop américanisé à son goût - comme agent aux États-Unis. En revanche, Freud admirait Jacob Bernays, l'oncle de Martha, un philologue allemand juif orthodoxe, fin connaisseur de l'œuvre d'Aristote qui considérait la *katharsis* comme une forme de thérapie permettant de réduire la violence collective. Nous pensons que ses travaux ont exercé une influence décisive sur le jeune Freud, compte tenu de l'importance de la *katharsis* dans le processus psychanalytique à travers le concept de *Verleugnung* que nous mettrons en évidence dans le paragraphe suivant. Dans sa correspondance avec Martha, Freud s'affirme en despote. Il se montre tyrannique et lui interdit formellement de pratiquer les rites juifs (shabbat, cacherout...) qu'il qualifie de "sornettes". Il dit explicitement qu'il veut faire d'elle une "mécréante". De manière assez paradoxale, il écrit encore : "Ce judaïsme, si plein de sens et de joie de vivre, n'abandonnera pas notre foyer⁰⁴". Car Freud, dans une perspective toute bergsonienne, considérait l'identité juive comme une "source d'énergie", un élan vital précieux qui se transmet de génération en génération. La question se pose de savoir quelle est la teneur de cette énergie évoquée par Freud, une énergie - rappelons-le - détachée de toute spiritualité véritable, un vitalisme sans Dieu qui se veut pourtant une composante essentielle de l'identité juive. Cet esprit profane du judaïsme, qui est un des fondements du sionisme laïc, n'est pas sans rapport avec le nomadisme dévié dont le "caractère dissolvant" est évoqué par René Guénon, dans une note du "Règne de la quantité et les signes des temps" relative à

04. Sigmund Freud, *Correspondance 1873-1939*, Gallimard.

Freud et sa psychanalyse⁰⁵. Freud fut un membre actif du Bnai Brith (Les fils de l'Alliance) - improprement qualifié de "franc-maçonnerie juive" - qui était avant tout un lieu d'échange intellectuel entre juifs progressistes. C'est lors des réunions du Bnai Brith que Freud expose ses premiers travaux à partir de la fin du XIX^e. L'influence du milieu intellectuel de l'époque sur ses idées est loin d'être négligeable et il a permis notamment l'élaboration de sa "métapsychologie", première pierre subversive de la métaphysique traditionnelle. Dans un discours de 1926, Freud exprime toute sa reconnaissance à ses "frères" qui l'ont aidé à développer ses théories à l'époque où il se sentait "banni, évité par tous".

"Ce qui me rattachait au judaïsme ce n'était pas la foi, ni même l'orgueil national", affirme-t-il avant de définir ce qui pour lui constitue l'identité juive : "Beaucoup d'obscures forces émotionnelles - d'autant plus puissantes qu'on peut moins les exprimer par des mots - ainsi que la claire conscience d'une identité intérieure, le mystère d'une même construction psychique.⁰⁶". L'histoire de la psychanalyse freudienne est-elle celle d'un devenir-psychique de la première religion monothéiste ? Ou en d'autres termes, une *katharsis* dans le sens d'un processus de suppression/conservation : suppression du Dieu unique et conservation des "obscures forces émotionnelles" (l'inconscient). On sait que Freud n'était pas adepte du concept "d'inconscient collectif" qui sera élaboré par Jung, mais l'idée d'une "construction psychique" commune y ressemble fortement. De même, l'entreprise sioniste moderne peut également être considérée comme une *katharsis* du judaïsme, du moins dans sa forme originelle, telle que Theodor Herzl l'a imaginée. Il semblerait qu'il y ait ici une affinité "inconsciente" entre sionisme et psychanalyse qui ne serait pas étrangère à cette "identité intérieure" évoquée par Freud dans son discours. Si l'auto-émancipation est l'objectif idéalisé du sionisme politique, il en est de même pour la thérapie

05. "Le côté « maléfique » et dissolvant du nomadisme dévié, lequel prédomine inévitablement chez les Juifs détachés de leur tradition" dans René Guénon, *Le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*, Chapitre 34, note 1, éd. Gallimard, 1970.

06. Sigmund Freud, Discours au B'nai Brith, 1926.

psychanalytique freudienne qui propose une libération du moi intérieur. Mais dans les deux cas, l'émancipation est un asservissement qui ne dit pas son nom, un assujettissement à l'inconscient et à son grand théâtre tragique... un Œdipe "juif", en somme.

La Loi brisée

"Tu as eu une vision du Tout-Puissant, tu as entendu et tu t'es efforcé de faire, et tu as plané sur les ailes de l'Esprit.

Depuis lors, le Livre est resté en réserve, comme les débris des Tables, dans une arche par-devers moi."

En 1891, Sigmund Schlomo Freud découvre cette dédicace en hébreu, à la première page de la Bible offerte par son père, Jakob Freud, à l'occasion de son trente-cinquième anniversaire. Qu'a bien pu ressentir le jeune Freud, en lisant ces mots paternels qui glorifient le fils et semblent en même temps le réprimander pour avoir délaissé l'étude de la Torah, comparée aux Tables de la Loi brisées par Moïse ? Savait-il au moins lire correctement la langue sacrée ? Quel impact a pu avoir un tel message sur la rédaction de son livre "L'homme Moïse et la religion monothéiste" ? Les réponses à ces questions étaient enfouies dans le secret intime d'un homme qui a consacré toute sa vie à explorer les tréfonds de l'âme humaine. Dire que tout a commencé par un message où se mêlent élection paternelle et détournement ne serait que pure spéculation... Dix ans plus tard, Freud découvre la sculpture de Michel-Ange, exposée à la basilique Saint-Pierre de Rome, qui représente un Moïse bicornu descendant du mont Sinaï avec les Tables de la Loi. Le regard courroucé de l'imposante statue, celui du prophète découvrant l'idolâtrie de son peuple et qui arrive à contenir sa colère, le marque à jamais. Suite à cette expérience, Freud écrit "Le Moïse de Michel-Ange" dans lequel il vante "l'exploit psychique" dont a fait preuve celui qui a reçu la Loi divine : "vaincre sa propre passion au nom d'une mission à laquelle il s'est voué". Quarante trois années après l'épisode de la bible paternelle, Freud écrit son livre sur Moïse qui paraît quelques mois seulement avant sa mort. Il sem-

blerait qu'au crépuscule de sa vie, le père de la psychanalyse aurait souhaité conjurer l'Œdipe en accomplissant la volonté paternelle. Au premier abord, ce livre s'apparente à une réparation des Tables révélées à Moïse par le Dieu unique. À moins qu'il n'annonce les Tables d'une nouvelle Loi, celle d'un Freud-Moshé qui a héroïquement vaincu sa passion afin d'accomplir la "mission à laquelle il s'était voué". Le dernier livre d'un Freud persécuté annonçait-il un accomplissement messianique, une rédemption de la psychanalyse par son retour à sa source secrète ? La rédaction du Moïse de Freud commence dans un contexte périlleux pour les juifs d'Europe, marqué par l'autodafé de ses œuvres psychanalytiques dans les universités nazies. Au fond, les dignitaires du Troisième Reich avaient certainement raison de considérer la psychanalyse comme une "science juive". C'est ce que semble insinuer sa fille Anna Freud lors d'un discours pour l'inauguration de la chaire Sigmund Freud à l'université de Jérusalem en 1977 : "On a accusé la psychanalyse d'être une « science juive » (...) c'est, je crois, ce dernier qualificatif qui, en la circonstance présente, peut faire office de titre de gloire". Mais la gloire de Freud signifie moins un retour salutaire à la religion du père que l'inauguration d'un judaïsme nouveau. En effet, ce livre-testament marque une rupture radicale à travers une représentation très singulière de la religion juive. La thèse freudienne considère que la tradition judaïque est liée à l'inconscient du peuple juif par des traumatismes refoulés qui se transmettent à travers les générations pour ressurgir à une époque donnée. Le traumatisme originel étant le parricide - celui de Moïse lui-même qui aurait été tué par son propre peuple - un parricide refoulé qui ressurgit dans le monothéisme, sous forme de confrontation avec le Père omnipotent mais néanmoins protecteur envers son peuple "élu". Ce retour du refoulé ne se fait pas sans sa dose de culpabilité et d'obsessions (plus précisément de psychose). On voit comment l'Œdipe se fraye une place dans l'histoire du judaïsme... Cependant, pour Freud, il ne s'agit pas exactement d'un refoulement, mais d'un déni de réalité (*verleugnung*), soit une représentation qui est en même temps abolie et maintenue. Ainsi, après le meurtre, Moïse est en même temps

supprimé et conservé par son peuple, ce qui explique la pérennité paradoxale de sa Loi : la *verleugnung* de Freud est bien un processus de *katharsis*. Il en résulte également une dette illimitée à travers la culpabilité perpétuelle du peuple juif. Ainsi, le story-telling du judaïsme serait une répétition du cycle parricide-refoulement cathartique-retour du refoulé. Cependant, ce cycle n'est pas voué à se répéter indéfiniment mais renferme la promesse d'une libération (une "*katharsis* de la *katharsis*"), et c'est précisément la mission que s'est donné Freud. D'aucuns voient un messianisme sécularisé dans l'entreprise psychanalytique voire une Kabbale laïcisée. La culture juive de Freud n'étant pas aussi développée, de telles suppositions nous paraissent pour le moins hasardeuses, même si des similitudes entre des éléments de la tradition juive et la psychanalyse peuvent être relevées (par exemple, l'importance du *Witz* - le mot d'esprit - que l'on retrouve dans le Talmud). La rédemption en question est un affranchissement de l'exode psychique du peuple d'Israël, soit une libération du conflit œdipien qui hante toute son histoire, celui que Freud a réussi à titre individuel et qu'il veut accomplir pour ses semblables. Freud, qui s'est affranchi intérieurement du Moïse tyrannique qui le fascinait tant, se donne pour rôle d'évacuer une bonne fois pour toute la figure mosaïque de l'inconscient juif, source de tous ses maux psychiques. Un projet clairement annoncé par la première phrase du livre : "déposséder un peuple de l'homme qu'il célèbre comme le plus grand de ses fils". Avec la dépossession de "l'homme Moïse", Freud opère une métamorphose du judaïsme à travers la "science" psychanalytique : Moïse n'est plus le prophète des Hébreux qui a reçu une révélation divine. Il est Égyptien (son nom viendrait de l'égyptien "mose" qui veut dire "enfant"), disciple de la religion monothéiste d'Akhénaton et il finit assassiné par un peuple ingrat qui s'empresse d'"oublier" ce meurtre primitif. Le cas Moïse est définitivement évacué. Ce livre reçoit de vives critiques notamment de la part de Martin Buber qui a entrepris l'écriture d'un "Moïse" en forme de réponse à Freud. "On ne peut que s'étonner et regretter qu'un savant considérable dans son domaine comme Sigmund Freud ait pu se résoudre à publier un ouvrage

aussi complètement dénué de valeur scientifique et reposant sur des hypothèses aussi peu fondées et inconsistantes que : Moïse en tant qu'homme et la religion monothéiste", écrit-il dans l'avant-propos de son livre. Contrairement au Moïse freudien qui n'a plus rien de juif, le Moïse de Buber est un personnage historique profondément ancré dans la tradition, la Bible étant l'unique source reconnue par le philosophe juif orthodoxe. Le contraste entre son objectif et celui que se donne le fondateur de la psychanalyse est clair, et ce dès les premières lignes : "Représenter Moïse comme une individualité concrète, indiquer ce qu'il a créé et ce qui est son œuvre dans l'histoire.". Nous sommes loin de la "dépossession" souhaitée par Freud... Après la *verleugnung/katharsis* qui fonde la religion juive, Freud réalise la forclusion de la figure du Père, si chère à Lacan et à son approche de la psychose. Au lieu de réparer les Tables de la Loi comme le voulait la figure paternelle, il les brise une seconde fois. Finalement, en tuant une nouvelle fois Moïse, Freud ne veut-il pas se persuader qu'on ne s'affranchit jamais de l'Œdipe ? Visiblement, la psychose freudienne s'est déclarée assez tôt, à travers l'anecdote du jeune Sigismund qui a toujours détesté son prénom et qui s'est affranchit de la nomination parentale par la circoncision symbolique (une nouvelle Alliance) qu'il opère sur son prénom : la suppression du "is", premières lettres d'Israël, deuxième prénom de Jacob, le nom du père.

Au nom du Père

Le lecteur aura deviné ce à quoi nous voulons en venir à travers la relation œdipienne Freud/Moïse : le sionisme messianique comme "psychose" du judaïsme. Car, en lui-même, le judaïsme n'est pas une psychose mais pose toutes les conditions d'un devenir psychotique : forclusion du Nom-du-Père (l'Un-forclos), représentation du vide de l'être, recherche frénétique de signifiant, transfert du symbolique dans le réel. C'est par l'étude de la psychose et de son origine que Jacques Lacan découvre le judaïsme, en définissant la psychose comme une conséquence de la forclusion du Nom-du-

Père, c'est-à-dire le père symbolique (le signifiant). Le terme "forclusion" signifie le rejet qui n'est pas le déni cathartique de Freud et n'est pas non plus un refoulement. Ce qui est forclos se situe à l'extérieur du sujet, pas comme si la chose n'existait pas (ce qui est le cas du refoulement) mais parce qu'elle ne doit pas exister (il y a une nécessité du rejet). La forclusion du Nom-du-Père (l'Un, tel que défini par Lacan) n'est pas autre chose que la forclusion de l'être avec son absence de signifiant, soit pour reprendre la terminologie de Heidegger : l'être détaché de l'étant. D'où la nécessité de la représentation de l'être en tant que vide qui mène à l'idolâtrie dénoncée par Leibowitz. Elle n'est pas l'idolâtrie commune liée à l'étant (le panthéisme de Spinoza), elle est toujours liée à l'être donc à la terre, au peuple, et *in fine* à l'État. Le psychotique le plus célèbre de la psychanalyse est le président Schreber, un haut magistrat allemand, qui était un patient de Freud. Contrairement à Lacan, ce dernier n'a pas réussi à comprendre le rôle du père dans l'origine de sa psychose... Pourtant, le père du président Schreber avait écrit des mémoires édifiantes dans lesquelles il dévoilait ses méthodes d'éducation, d'une grande perversité et d'un sadisme certain. Rien d'étonnant si plusieurs dignitaires nazis considéraient les mémoires du père Schreber comme leur livre de chevet...

Dans le judaïsme, la forclusion de l'être s'exprime dans le lourd silence qui enveloppe le Nom de Dieu, le tétragramme imprononçable, le nom originaire qui, selon le kabbaliste Abraham Aboulafia, n'est pas cité une seule fois dans la Torah⁰⁷. La psychose naît avec un délire de la représentation dû au retour du symbolique qui se veut comme une reconstruction parodique des choses (contrairement au chaos de la névrose). Spinoza a essayé de résoudre le problème en instituant Dieu comme un étant intégral c'est-à-dire en effectuant un retour au panthéisme. Pas de transcendance donc pas de forclusion, pas de représentation délirante, pas de psychose possible. La Synagogue ne lui pardonnera jamais un tel affront : il est

07. Gershom Scholem, *Le nom de Dieu et la théorie kabbalistique du langage*, Allia, 2018.

désigné *herem* et manque de se faire assassiner dans une ruelle d'Amsterdam. La représentation concrète de l'être-vide c'est le Temple, avec son architecture particulière, ce rectangle géant qui domine Jérusalem comme une matérialisation du trou béant de la forclusion, l'en-soi vide visible partout et par tous (le vide de l'être est toujours là quoi qu'il arrive). Au centre de cette construction s'érige le Saint des saints, dans une structure en forme de cube, là où s'effectue l'alliance sacrée avec le Père, le Jour du Grand Pardon (*Yom Kippour*). Il représente le lieu de la libération intérieure, l'affranchissement de l'enfer du père. Le contraste est total avec le Temple des musulmans, la *Kaaba* de la Mecque qui, contrairement au Temple de Jérusalem, existait déjà bien avant l'avènement de l'islam. La tradition fait remonter sa construction à Abraham et Ismaël, et même jusqu'à Adam qui est considéré comme le premier bâtisseur de la *Kaaba*⁰⁸. Il est donc un symbole de l'Alliance sans pour autant contenir une "Arche" censée la matérialiser (la *Kaaba* primordiale contenait le *Tâbût*, un coffre symbolisant un dépôt divin). Par ailleurs, le terme arabe *Kaaba* est une féminisation du mot cube : ainsi, le Temple n'est pas lié au Père mais représente une "féminisation" de l'être-Un qui est inscrite symboliquement dans son architecture. Ce "Temple féminin" n'est pas sans lien avec la *Sakinah*, le "flux" de la miséricorde divine, équivalent de la *Shekinah* kabbalistique. Mais le Père n'est pas absent pour autant... Ce temple en forme de cube est rempli de vide car il symbolise l'être inaccessible, il n'y a pas de Saint des saints à l'intérieur et les fidèles musulmans qui accomplissent le pèlerinage ne peuvent pas y pénétrer. Ils ne peuvent qu'effectuer des circumambulations rituelles autour du cube en glorifiant le Nom du Très-Haut et saluant la pierre noire qui s'y trouve enchâssée. En fait, le Saint des saints de la *Kaaba* existe mais il est invisible. Selon la tradition, il est situé au-dessus de la *Kaaba* et à la forme d'un triangle dans lequel pénètrent les anges pour disparaître dans le néant divin, dans l'être-vide de Dieu. Il y a

08. Gilis, *La doctrine initiatique du pèlerinage*, chapitre IV : La *Kaaba* primordiale, Al-Bustane, 1994.

littéralement une sur-représentation spirituelle de la *Kaaba* qui est en fait le véritable Temple nommé *al-Bayt al-Maamur*, littéralement “la Maison remplie”. Le pendant spirituel de la *Kaaba* de pierre est donc un “temple plein” qui est le but d’un pèlerinage intérieur, celui de la Foi. Dans l’islam, Dieu est tout entier être, du haut de sa transcendance, il n’a pas besoin d’étant pour se territorialiser. Ainsi, il n’y a pas de possibilité de transférer le symbolique dans le monde réel, conséquence inévitable de la forclusion. Dieu est toujours là, au-dessus du Temple de pierre et Ses théophanies descendent sur ceux qui L’adorent. C’est la stricte symétrie du panthéisme de Spinoza qui, en proclamant Dieu comme substance, voulait sortir par le bas du Dieu-forclos du judaïsme. En proclamant Dieu comme essence, l’islam propose une sortie par le haut de la forclusion. Comme le Temple de Jérusalem, la *Kaaba* a connu deux destructions après l’apparition de l’islam qui n’ont aucunement marqué la conscience collective des musulmans. Non seulement parce que le véritable Temple est lié à l’essence divine (dans l’islam, l’essence n’a pas de nom, elle est le néant absolu dont on ne peut rien dire), mais aussi parce que la *Kaaba* n’a aucun ancrage temporel qui la place dans une continuité historique, puisque son origine se confond avec celle de l’humanité. C’est pour cela que les fanatiques qui veulent à tout prix s’approprier l’être (les tenants du wahhabisme, matrice idéologique de Daesh) rêvent de la destruction de la *Kaaba* pour pouvoir laisser libre cours à leur psychose et à leur délire de la représentation. “Ce n’est qu’après la destruction du Temple visible que l’invisible édifice du judaïsme put être construit” nous dit Freud dans sa correspondance⁰⁹. La destruction du second temple - cette castration du centre - a précédé la fondation de l’État sioniste (l’effondrement de la Shoah n’était pas une destruction “matérielle”), par la lente construction d’un édifice illusoire censé remplacer le Temple de pierre et qui appelait de tous ses nerfs au messianisme. C’est par la figure du Messie que s’effectue le transfert du symbolique au réel qui suit le processus de forclusion. Il endosse le rôle de

09. Sigmund Freud, *Correspondance* (1873-1939), Paris, Gallimard, 1966.

thérapeute, du signifiant qui sauve le langage, celui de la loi nouvelle. Combiné à l'appareil d'État national-sioniste, le Temple illusoire donne lieu à un régime despotique paranoïaque, unique en son genre, lié à Dieu (l'être-Un vide du monothéisme) et au peuple (lieu de la nouvelle alliance et de l'appropriation de l'être). Il a fallu attendre un peu plus de 2000 ans après la destruction du second Temple pour voir un État barbare despotique se réclamant du judaïsme, et construit sur son "invisible édifice", déployer sa psychose irradiante et sa paranoïa destructrice contre le peuple palestinien. Mais cet État "exceptionnel" s'est constitué en très peu de temps, dans une urgence renvoyant aux conditions d'un exil désertique qui suit immédiatement l'asservissement. Là où l'intuition de Freud, qui aboutit à son anti-Moïse égyptien, est intéressante, c'est précisément dans ce qu'elle semble suggérer : le peuple juif n'est jamais vraiment sorti d'Égypte. Ou plutôt, le peuple juif est toujours à l'extrême-limite du désert, dans une sorte d'exil qui n'en n'est pas vraiment un, dans un entre-deux entre rejet et rédemption. D'où cette force bien particulière inhérente à l'identité juive (peut-être cette énergie obscure identifiée par Freud), cette capacité à la reconstruction imminente, à l'établissement d'un nouvel ordre des choses en prenant l'ancien comme matière première (c'est le propre de la paranoïa). L'appareil d'État sioniste s'est constitué en tant que machine despotique territorialisée en incorporant des machines de guerre nomades, comme une parodie de la machine de guerre religieuse-militaire créée par Moïse dans le désert du Sinaï. Deleuze/Guattari ont raison de dire dans *L'Anti-Œdipe* que sous chaque Juif, on trouve un Égyptien. La distorsion psychotique nous ferait dire : derrière Netanyahou se cache Pharaon. Si le délire de la machine sioniste messianique (S-M) s'est enclenchée trois ans à peine après l'épisode inconcevable de l'extermination des juifs, c'est sûrement parce que le retour du refoulé ne s'est pas fait dans un nouvel exode qui signifie encore quelque chose (comme après les destructions successives des deux Temples), mais par cet excès de signifié qu'est la Shoah et qui ne supporte pas le vide puisqu'il est complètement rempli de vide. Rien d'étonnant si on retrouve la Shoah, cette image-mythe porteuse d'indicible - donc de nihilisme - ,

en tant que rouage majeur de la machine mythologique S-M. La terre promise est à l'Œdipe S-M ce que Colonne est à l'Œdipe-roi de Sophocle : le lieu de la rédemption illusoire après l'exil. L'Œdipe S-M n'est jamais coupable, fondamentalement innocent, il ne peut que triompher après son bannissement et conjurer son absence de destin. Quand Œdipe-roi se déclare "pur devant la Loi", l'Œdipe S-M se déclare "pur dans son élection" et instaure l'état d'exception sur la terre qu'il s'est appropriée. Il commet ainsi un crime, non pas contre Dieu, mais contre la terre, qui est le crime spirituel par excellence à notre époque, comme l'avait compris Nietzsche dans sa tirade célèbre (et trop souvent tronquée) sur "la mort de Dieu"¹⁰.

Mais le théâtre tragique de l'Œdipe ne serait pas complet sans la figure de la mère qui est bien présente à travers le simulacre de la terre, sur laquelle s'inscrit le nouveau signifiant despotique. L'écriture n'est pas seulement celle des versets de la Torah ou des tables de la Loi, elle doit s'inscrire dans le sang, comme la judéité qui est intimement liée à la mère, elle est incorporée dans l'ADN et devient signes codants qui donnent à la masse un signifiant intériorisé. La judéité est nichée dans le secret de l'être tout en étant inscrite dans le corps du despote tout-puissant. Le sionisme est donc un retour parodique à l'être à travers l'État despotique national-religieux et sa représentation nihiliste. Et c'est dans le vide de la forclusion qu'a pu apparaître la psychose du sionisme messianique. La forclusion de l'être est le moment tragique par excellence, la césure, l'oubli réciproque : l'homme oublie Dieu et Dieu oublie l'Homme car Il n'est plus que temps irréversible et omniprésent (le temps de l'Unforclos dévore ses enfants ingrats comme Chronos). D'où la remarque de René Guénon sur l'action dissolvante du nomadisme dévié, sursaturé de temps. L'infidélité de l'Homme transgresseur ne se décide pas : elle est nécessaire pour rétablir une communication avec le divin. Ainsi, l'expérience-limite de l'exil après le détournement divin ouvre le temps de la miséricorde et de l'espérance mes-

10. "À une autre époque, le crime contre Dieu était le crime le plus grave, mais Dieu est mort et avec Lui sont morts aussi ses criminels. Aujourd'hui les crimes les plus horribles sont commis contre la terre." (Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*).

sianique. Cette rupture est commémorée par le jeûne du cinquième mois (*Tisha Beav*), le neuvième jour du mois d'Av, qui est aussi le jour de la naissance du Messie. Car c'est dans le retrait de Dieu que vient la Loi et avec elle l'espoir de la rédemption. "Le moment tragique n'est pas historique : il est la condition de l'histoire", nous dit Philippe Lacoue-Labarthe¹¹. C'est pour cela que l'État sioniste-messianique est un accomplissement monstrueux de cette parodie tragique qu'est devenu le monde moderne, où la médiation de la Loi est remplacée par l'immédiation de l'impossible. La représentation délirante qui en résulte ne tolère aucun excès, tout est nécessité, tout est saturé par l'être-vide qui se veut l'unique réalité. Tout existant d'ordre contingent doit disparaître. C'est l'origine ontologique de la figure de l'*Homo sacer* en tant qu'existant nécessairement refoulé¹². La loi de l'être-vide est impitoyable. Sa fureur, son désir insensé d'appropriation totale est une sauvagerie. L'appropriation de l'être ne peut être que pure illusion, elle est par essence impossible. Elle ne peut se faire que par l'appropriation d'un corps martyrisé qui ramène les choses à leur réalité métaphysique : le différend tragique, la séparation ontologique entre l'être et l'étant. Seule la finitude de l'étant donne accès à l'être. Autrement dit : seule la Mort donne accès à l'Absolu : telle est la vérité de la condition humaine, éminemment tragique. C'est précisément pour cela que la Mort est rendue omniprésente par le despote Netanyahu/Pharaon qui fustige les Palestiniens glorifiant la Mort (en fait l'équation S-M est plus simple : Palestinien = Mort). Et cette Mort sera d'autant plus omniprésente que l'appropriation du nihilisme absolu de l'être par l'État (toujours délirante car elle est la psychose par excellence) est importante. D'où la nécessité du sacrifice de l'*Homo sacer*. Pas seulement sacrifice mais martyr indispensable au despotisme de l'appareil d'État qui se fait événement. Les premiers chrétiens jetés dans la fosse aux lions à Rome, les premiers musulmans attachés sous le soleil brûlant

11. Philippe Lacoue-Labarthe, *Metaphrasis suivi de Le théâtre de Hördelin*, PUF, 1998, p. 37.

12. Nous devons à Mehdi Belhaj-Kacem les brillantes démonstrations philosophiques relatives à ce sujet dans *L'esprit du nihilisme*, partie A.

du désert par les Quraysh, les juifs exterminés et torturés dans les camps de la mort nazis... jusqu'au Palestinien brûlé et démembré dans le camp de Gaza. L'appareil d'État S-M ne laisse pas les Palestiniens exister, ils n'ont littéralement pas droit à la vie, comme ces deux nouveaux-nés tuées avec leur mère, des jumelles de trois jours fauchées par un missile pendant que leur père allait chercher leur acte de naissance. "Le sacrifice est chez lui dans l'essence de l'événement par lequel l'Être revendique l'homme", écrit Heidegger, théoricien de l'accomplissement de l'être dans "l'événement" allemand du national-socialisme¹³. L'enfer du père est le lieu indispensable du refoulement (la mise au ban) du Palestinien. Autrement dit, le camp à ciel ouvert est "l'inconscient" de l'état despotique sioniste. Il est l'envers infernal du Temple où doit officier le Messie, qui est l'incarnation de "l'être pur". L'*Homo sacer* palestinien n'a pas d'être et ne peut pas être. La singularité intolérable du Palestinien symbolise un principe de mort par opposition au principe de vie de la rédemption messianique. Son corps informe doit être détruit par le corps despotique du souverain. Il est l'anti-Messie désigné par les nationalistes-religieux qui doit non seulement être banni mais supprimé physiquement. Il est absolument coupable d'exister. Tout doit disparaître. On doit faire table rase pour laisser place au dernier acte de la psychose sioniste. Heidegger, encore : "Toute espèce d'humanité n'est pas apte à réaliser historiquement le nihilisme absolu"¹⁴. Le nihilisme absolu ou la représentation événementielle de l'être-vide. Il n'est guère étonnant de voir à quel point la pensée heideggerienne a fait florès chez les philosophes du sionisme national-religieux de "l'État juif", Benny Lévy et Emmanuel Levinas en tête (devant lesquels se pâme le cuistre BHL). Dans son poème "En bleu adorable", qui résume à lui seul toute la condition tragique de l'Homme, Hölderlin évoque "l'œil en trop" de l'Œdipe tyran¹⁵. L'*Homo sacer* palestinien est cet œil en trop

13. Heidegger, *Qu'est ce que la métaphysique ?*

14. Heidegger, *Essais et conférences*, Tel Gallimard, 1980.

15. Le roi Œdipe a un

Œil en trop, peut-être. Ces douleurs, et

que ne peut supporter l'État sioniste messianique, car il le ramène à la seule vérité tragique, source de toutes les douleurs indicibles : l'impossible appropriation de l'être. C'est donc l'*Homo sacer* - cet étant intolérable - qui doit souffrir physiquement, de tout son corps et de tout son être pour expier son unique faute, impardonnable : exister. Cela parce que : "Il n'y a pas de vie possible dans le mythe. Il n'y a que le mythe qui puisse vivre dans le mythe" (Deleuze).

En fin de compte, ce qu'a raté le sionisme (tout comme la psychanalyse) c'est le passage de la machine mythologique à la machine de production sociale et désirante (pour reprendre l'expression deleuzienne). Sortir de l'inconscient nihiliste de la représentation (la véritable sortie d'Égypte ?) pour construire un "inconscient" producteur d'une nouvelle terre où la vie est enfin possible. C'est cette machine utopique qu'a souhaité construire Martin Buber sur une terre nouvelle, commune aux Juifs et aux Arabes qui seraient réunis dans la transcendance du Dieu unique. Mise en commun des machines désirantes pour conjurer l'absence de lien : désir de travailler la terre, de produire des flux pour un avenir en commun, devenir un seul corps dans une "réciprocité féconde" : tel était le rêve messianique de Buber. Qui dit terre commune, dit langue universelle. L'arabe et l'hébreu, langues sœurs, réunies dans un seul et même signifiant : celui de l'Alliance. Au XII^e siècle, le Rambam Moïse Maïmonide (Ibn Maimun) écrivit "Le Guide des Égarés" (*Moreh Nevoukhim*) en langue judéo-arabe. Il récitait le Coran par cœur et enseignait la médecine à l'université al-Qaraouiyine à Fès, une ville où personne ne pouvait distinguer les juifs et les musulmans par leur apparence et où les juifs récitait leurs prières dans les mosquées. C'était peut-être cela que souhaitait Martin Buber sur la terre bénie d'Israël. Mais derrière le signe qui se voulait universel, se cachait le signifiant despotique, la représentation psychotique déjà-là, la paranoïa tapie dans l'ombre (la terre promise pour le peuple élu dans sa pureté, la force comme mal nécessaire et l'Arabe sous domination intellectuelle du Juif). Elles ne

D'un homme tel, ont l'air indescriptibles,
Inexprimables, indicibles.

demandaient qu'à ressurgir à la moindre occasion, la contradiction était trop patente, comme le montre sa réponse épistolaire au Mahatma Gandhi. Le sionisme aurait dû faire sa "schizo-analyse" avant de sombrer dans le despotisme aveugle et la paranoïa délirante. Il aurait dû déconstruire son territoire mythique, se défaire de la représentation en détruisant l'Œdipe. En somme, se sauver de l'enfer de la psychose et commencer à vivre dans le Réel. N'est-ce pas ce qu'auraient dû faire le groupe de psychanalystes qui s'étaient installés à Jérusalem dans les années 1930, avec à leur tête le docteur Max Eitingon, un proche de Freud ? Pétri d'idées marxistes, ce groupe était résolu à créer le Juif nouveau, émancipé d'un inconscient trop lourd à porter. Finalement, c'est certainement Lacan qui a le mieux réussi. En ramenant chaque chose à sa source et formant ainsi une chaîne de signifiants jusqu'à transcender la représentation œdipienne et arriver... au judaïsme ! "Excommunié" en 1963 par l'Association internationale de psychanalyse, Lacan se considérait comme le Spinoza de la psychanalyse. Pour lui, le Sanhédrin du temple freudien l'a puni car il souhaitait remettre l'être au centre de l'analyse, continuer là où Freud n'a pas osé aller : "C'est devant ce Dieu [juif] que Freud s'est arrêté¹⁶". Suite à cette décision, il décide d'annuler ses séminaires sur Freud et le judaïsme. Gérard Haddad, psychanalyste et spécialiste de Maïmonide, témoigne de son retour à l'être après une thérapie avec Lacan. D'abord défenseur farouche du sionisme politique, il adhère ensuite à la pensée de Yeshayahou Leibowitz et commence à étudier le judaïsme de manière frénétique, se prenant de passion pour les mystères de la Kabbale puis pour le Talmud et les textes de Maïmonide. Dans son livre, Gérard Haddad nous raconte comment Lacan a fait le rapprochement entre les *midrash* et l'interprétation psychanalytique qui procédaient pour lui d'une même structure discursive. De même, dans "L'enfant illégitime", ce sont les rapports entre Freud et le Talmud qui sont mis en évidence, à travers ce constat implacable : "Le judaïsme est le seul grand culte qui possède, comme lieu le plus saint, une ruine." Après l'interruption de ses séminaires

16. J. Lacan, Séminaire inachevé *Les Noms-du-Père* (20/11/1963).

sur Les Noms-du-Père, on ne saura jamais les découvertes de Lacan concernant la psychanalyse et ses liens avec le judaïsme, lui qui avait consacré une grande partie de son travail à comprendre comment “un fils du patriarcat juif a imaginé le complexe d’Œdipe.”.

Rafah (2)

Leurs sorciers réduisent la piétaille
en corps liquéfiés
Invoquant inlassables
La furie des holocaustes
Ils brandissent le nom
d'un dieu inspirant la peur
Leurs bouches crachent
un torrent de feu
Irradiant la mort
dans les refuges d'infortune
Rasant les frêles oliviers
et le moindre atome de vie
(Est-ce qu'une vie est encore souhaitable
sur cette terre tuméfiée ?)
sous le regard borgne du taureau
les chairs se déchirent
Les mères se gavent
du lait noir de l'infamie
les visages difformes implorent
un semblant de pitié
Et les lèvres d'enfants affamés
Vomissent des prières
d'oiseaux mutilés
Les sorciers habillés en sicaire
ont réussi à faire hurler la lune
Lâchant sur les colombes suppliciées
d'impitoyables Cerbères
Réduisant en cendres
le plus petit souffle d'humanité
Vieux démons

Ravalant d'innocents sourires
en hurlements d'animaux torturés
Vieux démons
Remuant ciel et terre
jusqu'au dernier éclat d'étoiles
Rendant fertile les pierres
par le sang des martyrs
Semant des corps brûlés qui auront
Les constellations pour seules oraisons
Vieux démons
Avant vous la barbarie
rougissait encore de honte
avant de faire couler des rivières de sang
Vieux démons
Avant vous l'exode avait un nom
Et l'humanité aussi

CHAPITRE IX

ET ABEL TUA CAÏN

“Faisons-nous un dieu suivant nos désirs : un dieu esclave, que nous briserons s’il n’obéit à nos vœux ; un dieu que nous puissions porter ; un dieu prisonnier de ses serviteurs.”

Bernard Lazare, *Le miroir des légendes*.

Un nomadisme dévié

Le “nomadisme dévié” évoqué par René Guénon semble être une des principales clés de compréhension de cette alliance contre-nature entre un judaïsme parodique et la force aveugle du sionisme. Cette dernière s’inscrit dans le mécanisme global de “solidification” du monde caractérisé par une sédentarité forcée, qui est aussi symbolique qu’effective. C’est ce que nous explique René Guénon dans le *Règne de la quantité* : “Dans un tel monde, il n’y a plus de place pour les peuples nomades qui, jusqu’ici subsistaient encore dans des conditions diverses, car ils en arrivent peu à peu à ne plus trouver devant eux aucun espace libre, et d’ailleurs on s’efforce par tous les moyens de les amener à la vie sédentaire.” Il décrit ensuite les projets “sionistes” comme “particulièrement significatifs” (nous sommes en 1945 quand paraît son livre). C’est en outre dans cet état de solidification extrême des esprits qu’évolue “l’homme-œdipien⁰¹”, aveuglé par son *hubris* et qui n’hésite pas à recourir à la force destructrice pour imposer sa science (rationnelle

01. La figure conceptuelle de “l’homme-œdipien” a été décrite pour la première fois dans mon essai *L’épreuve de vérité : que nous révèle l’après-covid ?* (éditions Fiat Lux, 2022).

ou pseudo-religieuse), entraînant de fait le processus de dissolution qui suit la fixation des mentalités. Nous considérons que le génocide en cours est un symptôme majeur de cette fin de cycle, peut-être un des derniers avant la dissolution finale. Nous ne cesserons de répéter que ce que fait Israël impunément sous nos yeux est le chant du cygne du monde moderne (donc de l'Occident) et il convient de mesurer ce qu'une telle affirmation implique tant au niveau philosophique que métaphysique. Cela, beaucoup de "penseurs" ne veulent pas le comprendre par lâcheté intellectuelle ou "conflits d'intérêt", comme ces scientifiques ne pouvant se risquer à remettre en cause les politiques sanitaires désastreuses et le changement de paradigme global lors de la pandémie de Covid-19. Quant à nous, en cette période apocalyptique, notre point de vue ne peut se passer de la Tradition (donc de la métaphysique "authentique"), ce qui explique notre choix d'approfondir cette grille de lecture nomadisme/sédentarité. Comme tous les principes d'ordre traditionnel, cette dualité primordiale reflète une réalité cosmique qui est présente dans l'Ancien Testament, à travers la rivalité entre Caïn et Abel. Abel le pasteur nomade évolue dans l'espace (domaine de l'expansion) tandis que Caïn l'agriculteur sédentaire évolue dans le temps (domaine de la compression), avec une antériorité ontologique de la vie nomade sur la vie sédentaire, déjà finement analysée par le savant arabo-musulman Ibn Khaldoun, au XIV^e siècle. Dans ses *Prolégomènes*, le précurseur de la sociologie moderne considère la vie nomade comme l'origine de la civilisation, le nomadisme (intrinsèquement attaché au peuple Arabe) ayant non seulement précédé la vie sédentaire mais lui a également donné naissance. Le mode de vie sédentaire n'est pas seulement une évolution de la vie nomade vers une existence plus sophistiquée, elle signe également l'étape finale de la civilisation. De plus, il considère que la vie nomade possède une certaine éthique que l'on ne trouve pas chez les sédentaires, les besoins matériels des nomades étant nettement moins importants que les citadins, leur âme est moins "corrompue" et se rapproche du "naturel primitif" de l'Homme. On retrouve l'idée de "l'homme naturellement bon" développée par

Jean-Jacques Rousseau dans son "Contrat social" et qui précède pour lui le nomadisme et la vie en société. Ibn Khaldoun fait également un lien entre innovation militaire et nomadisme ; la vie sédentaire, de par son appel à l'oisiveté et à la perte des réflexes d'auto-défense, étant peu encline à encourager le développement d'un "esprit de corps"⁰². Toujours pour Ibn Khaldoun, la rudesse de la vie nomade, soumise aux privations et aux caprices de la nature, n'autorise aucun métissage avec les peuples extérieurs, ainsi se développe un fort esprit tribal basé sur la "pureté de la race" et une cohésion sociale solide qu'il désigne par le terme *asabiyya*. Par exemple, la tribu arabe des *Quraysh* se retournera contre le Prophète de l'islam au nom des liens de sang et des ancêtres. Ibn Khaldoun dresse un portrait sans concession des tribus arabes détachées de toute spiritualité, dont le nomadisme et l'*asabiyya* sont propices à la recherche de la pureté raciale et la puissance destructrice. Seul un ancrage dans la Tradition (dans ce cas il s'agit de la tradition musulmane), à travers un prophète ou un saint (soit une autorité, charismatique et spirituelle, de laquelle le pouvoir temporel tire son principe), est capable de canaliser le caractère dissolvant de ce nomadisme sans Dieu. Il n'y a qu'une telle influence religieuse qui peut amener les tribus arabes à fonder un empire, donc une civilisation durable⁰³. Il donne par là une définition claire du "nomadisme dévié" et insiste également sur le lien crucial qui existe entre la technique et la sédentarité. Ainsi, les tribus nomades parvenues à une certaine densité de population, et dont les besoins naturels commencent à se complexifier avec le temps, tendent naturellement à la vie sédentaire afin de déployer leur savoir-faire technique (architecture, arts, textile...). Autrement dit en termes philosophiques, on passe du règne de la *phusis* à celui de la *tekhnè*. Ibn Khaldoun avait déjà compris le lien qui existait entre niveau technique et densité sociale, six siècles avant l'ethnologue français André Leroi-Gou-

02. Ce lien essentiel sera développé dans le chapitre suivant ("La machine de guerre") à travers les travaux de Gilles Deleuze et Félix Guattari.

03. Ibn Khaldoun, *Prolégomènes*, Livre I, deuxième section.

ghan, qui a également mis en évidence le lien entre innovation technique et nomadisme, repris et développé ensuite par le tandem Deleuze/Guattari. Les précisions de Leroi-Gourhan sont précieuses pour comprendre le lien ontologique entre technique et nomadisme, notamment à travers la contiguïté *tekhné/phusis*. Malgré sa vision évolutionniste (la technique “apparaît” avec *Homo sapiens*), il précise bien que l’apparition de la technique se confond avec l’état de nature. Ainsi, le passage de la chasse à l’élevage et l’agriculture se fait de manière imperceptible, sans impératif de survie, comme en témoignent les vestiges de la cité primitive Catal Höyük dans l’actuelle Turquie, où “les faucilles sont présentes avant l’agriculture⁰⁴”. Il décèle en outre une “économie néolithique” basée sur une combinaison entre sédentarité et nomadisme avec les pratiques communes et complémentaires de la chasse et de l’agriculture/élevage. Le progrès technique commence à être lié aux sédentaires à partir du maniement du feu et de la place centrale que va occuper la métallurgie en tant que métier fondateur de civilisation⁰⁵. Nous verrons dans le chapitre suivant que les artisans métallurgistes sont considérés, par la plupart des grandes traditions, comme pratiquant un art nomade (celui de la fabrication d’armes) et en même temps souterrain. Selon la tradition biblique, le fondateur de la métallurgie est Tubalcaïn, le fils de Caïn, le sédentaire qui a tué son frère Abel le nomade. Tubalcaïn le métallurgiste est cette part nomade que Caïn n’est pas arrivé à supprimer. Et on va la retrouver au cœur de la vie sédentaire qui, malgré la transformation profonde de la vie humaine (apparition des classes sociales, volonté d’hégémonie, développement de l’appareil d’État), garde des éléments nomades. Ainsi, le développement de machines de guerre au sein d’un appareil d’État défensif en est un parfait exemple. Avec la stabilisation de l’espace et la libération du temps qui caractérisent la sédentarité,

04. André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, Tome 1, Chapitre 5 : l’organisme social, Albin Michel, 1964.

05. “Le technicien est le maître de la civilisation parce qu’il est le maître des arts du feu” (*ibid.*).

le progrès technique possède toutes les conditions pour se développer au sein d'un dispositif territorial. C'est le début de la civilisation qui repose sur l'artisanat (l'art et la *tekhne*) obéissant à la hiérarchie des trois fonctions traditionnelles : le prêtre, le guerrier et l'artisan. Ce rôle central du technicien comme "maître du feu" et la fonction quasi démiurgique qui en résulte (l'artisan est un "démiurge asservi", non pas aux chefs guerriers mais directement aux dieux) vont constituer les prémices du culte de la technique moderne. Le culte de la technique va être favorisé par ce que Leroi-Gourhan appelle la séparation entre la main et le cerveau ou entre la technique et l'art devenu industriel, caractéristique de l'époque moderne. Ce qui n'était pas le cas des sociétés traditionnelles dans lesquelles les métiers de l'intellect et de l'artisanat n'étaient pas séparés, notamment à travers les corporations de métiers du Moyen-Âge (par exemple, les tailleurs de pierres et les bâtisseurs de cathédrales). Pour l'ethnologue français, les sociétés capitalistes et marxistes sont toutes assujetties à la technique, dans ce qu'il appelle "le triomphe de la main". L'appareil d'État sioniste dépasse ces modèles de sociétés caractéristiques de la modernité, en créant un nouveau paradigme, non pas par le renversement tant espéré par Leroi-Gourhan (le cerveau au sommet et la main à la base), mais par la confusion "main et cerveau" ou ce que nous avons désigné par "la *tekhne* en tant qu'art". À cela s'ajoute une « sur-sédentarisation » due à l'appropriation de la terre qui entraîne la ségrégation sociale, exacerbée par le suprémacisme religieux du sionisme messianique. D'après René Guénon, la loi cosmique veut que selon l'antinomie entre l'espace et le nomadisme, "ceux qui vivent selon l'espace [c'est-à-dire les nomades], élément fixe et permanent, se dispersent et changent incessamment". À l'inverse, "ceux qui vivent selon le temps [les sédentaires], élément changeant et destructeur, se fixent et conservent". La sédentarité forcée du peuple juif a entraîné un comportement paradoxal et anti-traditionnel : la compression due au temps, associée au progrès technique, dévore l'espace et toute tentative d'expansion tandis que, de manière simultanée, l'espace absorbe le temps par son expansion illimitée et destructrice. D'où l'action particulière-

ment “dissolvante” du nomadisme dans son aspect “maléfique” qui s’oppose à l’ordre cosmique et contrevient à l’harmonie traditionnelle. Selon la Tradition, le temps se changera en espace lors de la fin du présent cycle de l’humanité, dans ce qui s’apparente à une “revanche finale d’Abel sur Caïn”. C’est dans le centre du monde qu’a lieu ce “retournement”, ce qui correspond à la Jérusalem céleste dans la tradition juive, symbole du retour à l’état primordial et lieu du “séjour d’immortalité.”. Ainsi, la fin des temps est caractérisée par une sédentarité principielle puisque la Jérusalem céleste est une ville, une solidification qui marque le début d’un nouveau cycle pour l’humanité. Finalement, la supériorité ontologique serait du côté de la sédentarité, du moins dans une vision purement traditionnelle. Cet aspect positif de la sédentarité comme accomplissement spirituel se retrouve dans l’histoire de l’islam puisque les *muhajirun* (les exilés qui ont suivi le Prophète dans son *hégire*) étaient fixés à *Yathrib* (le nom originel de Médine, qui vient du mot arabe *al-Madina* signifiant “ville”). À de rares exceptions près, ils n’avaient pas le droit de retourner à une vie nomade parmi les bédouins, ce qui avait poussé les musulmans à considérer le nomadisme comme une sorte de régression, un retour à une vie “arabe” détachée de la tradition où l’aspect tribal devenait prépondérant. De même, en Occident chrétien, la figure légendaire du Juif errant montre à quel point le nomadisme est revêtu d’une connotation maléfique, voire d’une malédiction divine. La figure romantique de Ahasverus, le juif errant devenu héros de roman avec Eugène Sue ou personnage de poème avec “*Le Voyage*” de Baudelaire, se confond avec la figure biblique du témoin du chemin de croix, condamné à errer indéfiniment jusqu’au retour du Christ. Le mythe du Juif errant se rattache à l’aspect mortifère dont la société occidentale a revêtu le juif, devenu un des principaux rouages de la machine mythologique antisémite. Le juif toujours plus près de la mort que de la vie, errant dans un entre-deux ténébreux qui le ramène sans cesse à sa condition vampirique. On retrouve le même contexte christique dans une histoire qui nous a été rapportée concernant l’origine supposée du nomadisme des Tsiganes : l’itinérance perpétuelle de ce peuple se-

rait une malédiction divine due au fait que leurs ancêtres auraient fourni le dernier clou qui a servi à la crucifixion du Christ. Ainsi est le nomade dans la société sédentaire : comme le fou, il est un paria d'office, toujours coupable, le bouc-émissaire parfait, peut-être parce qu'il est coupable du crime le moins pardonnable : renvoyer au vide originaire, à l'absence omniprésente ou en d'autres termes : l'être insaisissable qui n'existe que par la profanation de l'être incarné (le Christ). Puisque les extrêmes se touchent, le fou et le nomade se confondent avec le saint et le hors-la-loi, avec la transgression et la mort libératrice, tandis que la figure du juif ni mort ni vivant est reléguée dans un purgatoire éternel.

Une sédentarité parodique

Que se passe-t-il lorsque le nomadisme dévié se fixe avec tout le déséquilibre psychique et spirituel qu'il porte en lui ? Cela donne ce que nous pouvons appeler une sédentarité parodique. Dans le cas de l'entité sioniste, la terre symbolique devient Eretz Israël par transgression de la tradition mosaïque. En effet, depuis la destruction du second Temple, la fixation sur la terre promise n'a jamais été un objectif à concrétiser pour les Juifs en exil et un tel projet relevait de l'hérésie pour les rabbins orthodoxes. Le retour effectif à la Terre Sainte ne pouvait être provoqué par une intervention humaine mais par la rédemption du peuple juif, elle-même conditionnée par la venue du Messie. Un tel projet de retour contrevient au *midrash* des trois serments, en forme de pacte entre Juifs et Gentils, qui stipule que les Juifs ne doivent pas revenir "comme un mur" en Terre d'Israël (Talmud, *Ketoubot*, 111a). C'est ce passage du Talmud que Maïmonide a utilisé dans son "Épître au Yémen" pour persuader les Juifs yéménites de ne pas émigrer en Terre Sainte, et ce, malgré les persécutions qu'ils subissent. Ce *midrash* est toujours l'objet de controverses entre autorités nationale-religieuses et certains juifs orthodoxes, notamment le groupe anti-sioniste des *Netourei Karta*. Nous avons vu que le changement de paradigme s'est opéré au XVI^e siècle après l'expulsion des Juifs d'Espagne et le passage

du messianisme spéculatif au messianisme opératif. Ce retournement prépare la voie au courant kabbaliste dévié initié par le Rav Abraham Kook qui a encouragé le Fonds National Juif à prendre possession des terres en Palestine. Le but du messianisme opératif étant de hâter la rédemption des Juifs (et donc la venue du Messie), d'abord à travers la vie contemplative puis en mettant cette dernière au second plan jusqu'à occulter le symbolisme spirituel de la Terre promise, ce qui a contribué à ouvrir une brèche pour l'avènement du sionisme moderne. Il n'est guère étonnant que l'apparition des premiers mouvements sionistes ait suscité, dès la fin du XIX^e siècle, l'opposition farouche des juifs orthodoxes dont le rabbin Isaac Breuer pour qui ce nouveau mouvement politique "est l'ennemi le plus terrible qui ait jamais existé pour le peuple juif.⁰⁶". L'entreprise sioniste telle qu'elle se déploie dans toute sa force destructrice apparaît donc comme une transgression manifeste de la Loi de la Torah. Il s'agit cependant de nuancer quelque peu les choses en nous penchant d'un peu plus près sur la *mitzvah* de la vie sur la Terre promise. Il est important de préciser que Maïmonide n'a pas inclus cette *mitzvah* dans sa liste des treize *mitzvot*, puisqu'il affirmait que la vie sur la Terre promise devenait obligatoire uniquement après l'apparition du Messie et non durant la période de l'Exil. De même, nous pouvons considérer qu'il existe dans la Torah une interdiction de faire l'*Alyà* avant une intervention divine⁰⁷. D'autres commentateurs considèrent la *mitzvah* de vivre en Eretz Israël comme intemporelle, sans rapport avec une période donnée où elle deviendrait permise. Le Rav Kook pense que Maïmonide n'a pas cité Eretz Israël dans ses commandements car cette *mitzvah* était déjà incluse dans d'autres déjà citées par le Rambam. Notamment dans le commandement qui figure au Deutéronome (20:16 et 17) qui contient le verset du *herem* ou de l'anathème :

06. Cité dans Yakov M. Rabkin, *Au nom de la Torah. Une histoire de l'opposition juive au sionisme*.

07. *Ils seront emportés à Babylone et ils y resteront jusqu'au jour où je m'en occuperai – oracle du Seigneur. Alors, je les ferai remonter et revenir en ce lieu* (Jérémie 27:22).

« Dans les seules villes des peuples que le Seigneur ton Dieu te donne en héritage, tu ne laisseras subsister aucun être vivant.

En effet, tu dois vouer à l'anathème le Hittite, l'Amorite, le Cananéen, le Perizzite, le Hivvite et le Jébuséen, selon l'ordre du Seigneur ton Dieu. »

Cette *mitzvah* a été appliquée à la lettre par les milices sionistes durant le nettoyage ethnique de 1948 jusqu'au génocide de Gaza initié en 2023. Pour les sionistes messianiques, ce commandement de la Torah est une invitation à la conquête de la Terre d'Israël par la terreur et la spoliation des terres. D'un point de vue traditionnel, l'établissement d'un foyer juif en Palestine est une profanation du droit sacré et entraîne une expropriation de la terre, dont la violence est légitimée par une nouvelle législation parodique. Cette législation est d'essence nationale-religieuse puisque la Torah a été liée à la terre par le courant messianique qui a proclamé la sacralité de la terre d'Israël, une et indivisible. Pour Yeshayahou Leibowitz, cette appropriation de la Terre est une réalisation funeste de ce verset du livre de Jérémie : *“Vous êtes venus, et vous avez souillé mon pays, Et vous avez fait de mon héritage une abomination.”* (Jérémie 2:7). Depuis 1958, le suprémacisme national-religieux de “l'État juif” tire sa légitimité des lois fondamentales d'Israël, dont la dernière en date, inscrite dans la constitution sionsite en 2018, proclame officiellement Israël comme “l'État-nation du peuple juif”, avec l'hébreu comme langue officielle. Cette loi ségrégationniste a logiquement suscité la controverse mais le plus inquiétant n'est pas le nationalisme anti-traditionnel qui mêle judaïsme et État-nation, c'est bien le judaïsme parodique d'essence messianique qui sous-tend la proclamation d'une telle loi. Avec la subversion du judaïsme originel par le sionisme nationaliste, la terre du peuple juif est passée d'une terre sainte symbolique, désignée par la Bible comme un objectif d'accomplissement spirituel, à la réalité effective d'une “patrie pour peuple élu”. Cependant, du fait de ce pseudo-judaïsme, la Terre promise, même en tant que projet politique, garde une certaine “immatérialité”, comme une grande parodie du sédentarisme principal de la Jérusalem céleste. En effet, Israël est le seul État au

monde qui ne possède pas de frontières délimitées, il n'y a que des frontières symboliques qu'on peut allègrement transgresser malgré les résolutions de l'ONU (puisqu'elles n'existent pas dans le monde réel), tout en proclamant Jérusalem comme capitale éternelle et indivisible du peuple juif (par le truchement d'une nouvelle loi parodique). Ainsi, après la forclusion du judaïsme mosaïque et la profanation du droit sacré, l'entité sioniste s'octroie le droit historique de s'étendre dans l'espace symbolique de l'Eretz Israël biblique. Cette expansion destructrice et suprémaciste est l'une des principales caractéristiques du nomadisme dissolvant aggravé par tous les maux de la sédentarité parodique : colonisation sauvage avec meurtres et vols de terres agricoles, "compression" toujours plus intense du territoire palestinien, développement d'une technique surpuissante au service de la force aveugle, fixation des mentalités et dogmatisme... Et on oublie souvent que le peuplement de l'État parodique d'Israël a entraîné un véritable traumatisme chez certains juifs séfarades déracinés de leurs pays d'origine dont ils avaient embrassé la culture et le mode de vie depuis plusieurs générations. Convaincus que l'*ahya* était synonyme d'une vie meilleure, ils subiront des vagues d'immigrations forcées, principalement dans les pays du Maghreb : plus de 200 000 juifs marocains se sont installés en Israël entre les années 50 et 60. Beaucoup ont subi le racisme de la part des juifs ashkénazes déjà installés et ont grandement souffert pour s'adapter, notamment en apprenant l'hébreu (un hébreu dénaturé car coupé de ses racines sémitiques). Une langue que la plupart ne connaissaient pas puisqu'il s'exprimaient exclusivement en arabe. L'*ahya* forcé était un impératif messianique afin de peupler la terre et hâter la rédemption d'Israël, et cela est clairement annoncé dans la déclaration d'indépendance du 14 mai 1948 : « Nous lançons un appel au peuple juif de par le monde à se rallier à nous dans la tâche d'immigration et de mise en valeur, et à nous assister dans le grand combat que nous livrons pour réaliser le rêve poursuivi de génération en génération : la rédemption d'Israël ». Un projet de peuplement qui allait de pair avec le dépeuplement des villages palestiniens entraînant la première *Nakba* (comme l'a écrit Menahem Begin : pas

d'État d'Israël "sans la victoire de Deir Yassine"), puis avec le grignotage progressif du territoire après les guerres d'annexion et les opérations militaires destructrices. Avec ce processus de singularisation extrême, l'État-nation autoproclamé-juif s'est définitivement affranchi de la Loi sacrée en devenant cet "État-golem" fondé sur une parodie de spiritualité et maintenu en vie par l'alliance contre nature de la science et de la force. Ultime symptôme du caractère parodique de cette singularisation parachèvement par la technique qui se veut la métaphysique par excellence de notre époque. L'État-golem d'Israël est donc le miroir fidèle et tragique de l'Occident en pleine dissolution. Un miroir qui nous renvoie l'image inversée du mythe biblique, celle d'un Abel parodique qui tue impunément son frère en humanité.

L'ethos nomade

Les livres de l'Exode et des Nombres montrent à quel point la loi de la Torah est liée à un mode de vie nomade qui ne peut être rompu qu'avec la construction du Temple et le pouvoir temporel d'un roi. Ce nomadisme traditionnel ne peut s'accomplir que sous le signe de l'Alliance avec Yahvé (ou le *berith*, le pacte entre le peuple d'Israël et Yahvé) et la souveraineté spirituelle du Dieu unique. C'est l'intégration de cette cohésion sociale nomade à l'intérieur du mode de vie sédentaire, qui pourrait s'apparenter à la *asabiyya* de Ibn Khaldoun, que souhaitait développer Martin Buber en Palestine, avec sa "théopolitique". Cette dernière est basée sur le rejet de toute souveraineté humaine au profit d'une souveraineté divine universelle, caractéristique d'un *ethos* nomade. Dans son livre "*Moïse*", il considère que cette distinction entre *ethos* nomade et despotisme sédentaire s'est révélée dans la confrontation entre le peuple hébreu et l'appareil d'État égyptien, dont l'épisode de l'Exode signe la libération du "Pharaonisme éternel" par "le règne de Dieu", soit une victoire du nomadisme primitif vertueux contre un sédentarisme impérial dégénéré. Il y a une différence d'ordre ontologique entre l'Égypte et le peuple d'Israël, entre la pyramide de la théologie politique (l'État

total du Pharaon) et l'*ethos* théopolitique nomade, soulignée dans le livre de l'Exode⁰⁸. Les recherches archéologiques ont révélé la présence d'un peuple nommé Habirou (ou Apirou) en Égypte qui serait assimilable aux Hébreux et aux pères d'Israël. Plus exactement, ce peuple correspond à une catégorie sociale particulière, semi-nomade, possédant des qualités militaires et considérée comme paria par les textes de l'époque. L'intégration des Hébreux en Égypte qui correspond à l'époque des Patriarches (celle de Joseph fils de Jacob) est due au maintien d'une structure particulière qui transcende le nomadisme commun, consécutive à la sédentarisation de semi-nomades qui ont conservé leur cohésion sociale, leur liberté tribale et surtout le sens de leur mission divine. Il s'agit là d'un nomadisme vertueux rendu possible par la conservation du pacte avec Yahvé, ce qui constitue le sens profond de l'élection du peuple d'Israël. La notion de pacte est très importante, et on la retrouve deux fois dans la tradition musulmane : d'abord sous la forme d'un Pacte primordial (*mīthāq*) par lequel l'ensemble des enfants d'Adam ont reconnu l'autorité suprême de Dieu⁰⁹ puis à travers un pacte inscrit dans une continuité à travers l'alliance abrahamique. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, l'universalisme est présent aussi bien dans l'élection du peuple hébreu que dans le pacte adamique, il s'agit seulement d'un changement de "référentiel" dû aux spécificités des deux formes traditionnelles. La mission qui en résulte dans les deux cas est la même : servir Dieu et ne pas trahir sa souveraineté. Avec le pacte originaire dans la présence divine, l'islam s'inscrit directement dans la Tradition primordiale, celle qui s'élève au-dessus des particularismes religieux, tandis que l'élection du peuple d'Israël en tant que "peuple saint pour l'Éternel" ne sous-entend aucune appartenance exclusive. Nous retrouvons par ailleurs cette différence ontologique entre l'Un toujours présent de l'islam, avec lequel le pacte est déjà effectué de toute éternité, et l'Un-forclos du judaïsme qui nécessite un pacte extérieur impliquant comportement vertueux

08. Exode 11:7.

09. Coran, 7:172.

et trahisons successives. Le fait que le Dieu unique s'est manifesté à ce peuple, dans les conditions tragiques de séparation avec l'être qui sont celles de la manifestation humaine, n'en fait pas un peuple au-dessus des autres, car Dieu guide aussi d'autres nations vers Lui. De même, par son élection, Dieu n'octroie aucun monopole sur lui au peuple d'Israël. L'élection est citée trois fois dans le Deutéronome¹⁰ et s'apparente à une mission qui est la conservation d'une relation directe avec Yahvé en tant que Seigneur (*Melek*), sans connotation culturelle extérieure qui prendrait l'ascendant sur l'alliance spirituelle. C'est une fois que le pacte avec Yahvé a été exproprié de sa dimension spirituelle que la politique est venue s'immiscer et dégénérer en suprémacisme, avec le "peuple élu et pur, au-dessus des autres nations". Selon Martin Buber, la destinée du peuple d'Israël ne serait pas d'être un peuple éternellement nomade mais d'établir "la royauté de Dieu", non pas symboliquement, mais d'un point de vue effectif, c'est-à-dire politiquement. Cette théopolitique implique l'intégration d'un *ethos* nomade au sein de la vie sédentaire, à savoir la non-dépendance à une autorité humaine qui interdit tout exercice arbitraire du pouvoir. Ce dernier ne peut être exercé qu'à travers la loi divine sans aucun intermédiaire, ni roi, ni dirigeant, ni appareil d'État. Cet idéal utopique correspond au modèle semi-nomade des pères d'Israël, avant l'établissement de la royauté temporelle, avec l'Arche d'alliance comme trône divin ambulant¹¹. Ce type de pouvoir s'oppose aussi bien à la monarchie héréditaire qu'à la hiérocraie et, en cela, il est un système insaisissable où l'ordre et l'anarchie se confondent dans la Loi omniprésente. Mais en pratique, l'absence d'incarnation du pouvoir au niveau temporel ne peut que tendre vers une anarchie qui se retourne contre l'autorité spirituelle. Lorsque la souveraineté divine passe fatalement de la nécessité à la contingence, c'est-à-dire de la pré-

10. 7:6, 14:2, 26:18.

11. "Dans l'Israël qui précède les Rois il n'y a aucune souveraineté extérieure ; il ne peut y avoir aucune sphère politique excepté celle de la théopolitique, et tous les enfants d'Israël sont directement liés à Yahvé, qui choisit, rejette, donne des ordres et y renonce." (Martin Buber, *Kingship of God*, traduit par l'auteur).

sence transcendante au rôle utilitaire, l'oubli de l'être se répand dans la société et entraîne l'idolâtrie, dont l'illustration biblique la plus fameuse reste l'épisode du Veau d'or érigé en divinité en l'absence du prophète Moïse. Pour Buber, le prophète n'est pas un intermédiaire entre Dieu et les Hommes, il incarne un charisme qui évoque la présence divine et dont le rôle est de rappeler au peuple que tous les aspects de sa vie sont régis par sa souveraineté une et indivisible. Ainsi est le rôle des Juges dans l'histoire d'Israël, dont le plus notable en ce sens est Gédéon qui affirme : *"Moi, je ne serai pas, pas plus que mon fils. C'est le Seigneur qui sera."*¹². Le rôle du prophète apparaît quand la souveraineté divine ne peut plus être exercée directement et qu'apparaît la nécessité d'un roi. Ce dernier ne prend pas la place de Dieu comme Pharaon, il exerce son pouvoir sous l'autorité spirituelle, et ce, conformément à la hiérarchie traditionnelle. Après la mort du juge Gédéon, tandis que le peuple d'Israël sombre dans l'idolâtrie, son fils Abimelek instaure une monarchie héréditaire et provoque un désordre tel que le peuple, totalement opposé à l'idée d'un roi unique, se retourne contre lui. Pourtant, dans le dernier verset du livre des Juges, la royauté sédentaire se trouve opposée à l'anarchie semi-nomade de l'Israël primitif¹³. Le roi doit être désigné par Dieu et c'est ainsi que dans le livre de Samuel, Dieu octroie un roi au peuple d'Israël (Saül puis David). Il s'agit donc d'une royauté de droit divin qui tire sa légitimité de la souveraineté du Dieu unique : cet épisode marque le début de la politique et dans le même temps de la sécularisation. La théopolitique devient un esprit qui se distingue de la politique : Dieu n'est plus le Roi, il est dans les cœurs¹⁴. Depuis le roi Salomon, la sécularisation de la politique relègue Dieu aux portes de la cité et c'est précisément dans ces circonstances que le peuple a besoin d'une figure prophétique (donc

12. Juges, 8:23.

13. "En ces jours-là, il n'y avait pas de roi en Israël. Chacun faisait ce qui lui plaisait." (Juges 21:25).

14. "Que votre coeur soit tout à l'Éternel, notre Dieu, comme il l'est aujourd'hui, pour suivre ses lois et pour observer ses commandements." (1, Rois, 8:61).

d'une autorité spirituelle) pour être en conformité avec la Tradition. Dès lors, le rôle du prophète biblique est d'intégrer la théopolitique au sein de la société profane, non pas avec un nouveau pacte d'alliance qui est maintenant sécularisé, mais à travers les valeurs et l'éthique, toujours présents en esprit, de l'anarchie principielle. Par ailleurs, les prophètes tiennent une part active dans les décisions politiques des rois d'Israël, tel Esaïe avec les rois de Juda. Durant la guerre contre les Assyriens, Esaïe rappelle le respect du pacte avec Yahvé ("l'Éternel des armées") comme seul espoir de salut et de victoire contre l'ennemi. Il dénonce la politique de vengeance d'Ezéchias et son alliance avec l'Égypte contre les Assyriens, qu'il interprète comme une trahison vis-à-vis de Yahvé¹⁵. Au lieu de rester fidèle à l'Alliance et de mettre toute sa confiance en Dieu seul, le roi, en choisissant la protection du pharaon, fait le choix de la violence militaire contre la sagesse de la foi et court donc à sa perte. Fondamentalement, pour le prophète, il ne s'agit pas de s'opposer à l'État en tant que tel, mais à l'État despiritualisé, à un pouvoir qui a perdu son centre. Avec cette approche pragmatique de la théopolitique, Martin Buber croit en une fonction prophétique universelle, comme une réalisation de la prière de Moïse dans le livre des Nombres : "Si seulement tout le peuple de l'Éternel était composé de prophètes ! Si seulement l'Éternel mettait son Esprit sur eux¹⁶ !". La théopolitique, qui n'était basée que sur une souveraineté divine sans intermédiaire, doit donc s'adapter aux conditions profanes pour être effective, ce qui explique la compromission de Buber avec l'appareil d'État sioniste et sa sédentarité parodique. Néanmoins, il a vu une forme d'espoir dans le kibboutz, un espace idéal pour intégrer les valeurs théopolitiques dans la société, à savoir : l'espoir d'une vie éthique qui repose sur la liberté, l'absence de domination et la solidarité mutuelle. Avec le kibboutz, le retour à la terre ne se fait pas seulement à travers l'élection divine mais par la réintégration d'une vie semi-nomade où Juifs et Arabes pratiquent l'agricul-

15. Esaïe 30.

16. Nombres 11:29.

ture, une activité propice à la réalisation de l'*ethos* nomade. Cet exercice profane de la théopolitique équivaut à une tentative d'accomplissement de la volonté divine sans la présence de Dieu, elle ne peut prévenir l'idolâtrie fustigée par Leibowitz (sacralisation de la nation et de la terre, souveraineté de l'État sur les Hommes), mais, au contraire, elle la provoque (le vide de l'être reste béant et sera comblé par l'État), ce qui revient *in fine* à octroyer le pouvoir divin à l'appareil d'État. Contrairement à son idéal, la théopolitique ne pouvait échapper à la logique d'appropriation capitaliste et aux valeurs suprémacistes du nationalisme sioniste qui s'est établi par la terreur sur les ruines des villages palestiniens. Seule une hiérarchie traditionnelle aurait pu prévenir une telle abomination, ce qui est tout simplement impossible au sein de l'État sioniste moderne. C'est pour cela que l'entreprise de Martin Buber était destinée à demeurer une utopie dès que la raison d'État a pris le pas sur l'éthique. Le philosophe orthodoxe est décédé deux ans avant la guerre des Six-Jours, et il aurait sans aucun doute fustigé l'amalgame entre messianisme et politique qui a suivi ce conflit décisif, entraînant un cycle de violence et d'horreur pour des millions de Palestiniens. Il semble qu'après la sédentarisation parodique, on assiste à un retour aux conditions initiales de la nation juive où Dieu semble s'adresser directement à chaque membre du peuple d'Israël à travers ses prophéties, afin de les accomplir par tous les moyens y compris la force aveugle, jusqu'aux temps messianiques où s'établira le troisième Temple et où apparaîtra le Roi tant attendu. Ce à quoi l'on assiste actuellement n'est pas autre chose que l'accomplissement du simulacre final au-delà duquel plus rien ne peut subsister, car tout est déjà intégré dans le royaume virtuel d'Israël. Dans ce simulacre, l'espace appelle de tout son être-*vide* le temps messianique pour bâtir des murs d'illusion sur une terre gorgée de sang...

La rose de Darwich

à K.E.M.

ses yeux épineux
portent les stigmates de l'exil
son sourire écorché
comme les sentiers dépouillés
des Nakba
exhale le parfum de ses paroles
de ses pas d'enfants
sur la terre rétamée
l'exil coule dans ses veines
comme le vent fulminant
des brûlantes séditions
l'honneur d'une reine dépossédée
d'un royaume à jamais vivant
dans l'éclat ébréché de son refuge
son regard tourmenté
jusqu'au sang
d'un pays maintes et maintes fois
ressuscité
ses cheveux chantent
la liberté écarlate
des pétales brisées
ses mots ne sont pas les nôtres
ils sont la fierté d'un peuple
toujours debout
d'un peuple errant
sur les routes de l'espoir

Sur les ruines torturées
d'un adieu impossible
elle crie ton nom
Falestine
aucun cœur
ne se teint de noir
quand se répand
le parfum de la rose

CHAPITRE X

LA MACHINE DE GUERRE

“Aucune bistoire universelle ne conduit du sauvage à l’humanité civilisée, mais il y en a très probablement une qui conduit de la fronde à la bombe atomique.”

T.W. Adorno, *Dialectique négative*.

À la toute fin de son texte “*Grandeur de Yasser Arafat*⁰¹”, le philosophe Gilles Deleuze a ces mots hautement visionnaires : “Une solution politique, un règlement pacifique n’est possible qu’avec une OLP⁰² indépendante, qui n’aura pas disparu dans un État déjà existant, et ne se sera pas perdue dans les divers mouvements islamiques. Une disparition de l’OLP ne serait que la victoire des forces aveugles de guerre, indifférentes à la survie du peuple palestinien.”. Exactement quarante ans plus tard, on peut affirmer que les “forces aveugles de guerre” ont vaincu et ont conduit au désastre qui s’est abattu sur les habitants de Gaza. Ces forces se sont installées après la mort de Yasser Arafat, la disparition de l’OLP et la guerre fratricide qui a suivi entre le Fatah et le Hamas. Une fois le Hamas installé par la force dans la bande de Gaza, le déchaînement de la machine sioniste n’était plus qu’une question de temps. Après “*Plomb durci*” en 2008, l’opération “*Glaive de fer*” a enterré définitivement tout espoir d’une issue pacifique au conflit israélo-palestinien. Outre son côté visionnaire, l’affirmation de Deleuze

01. *Revue d’études palestiniennes*, 1983.

02. Organisation de Libération de la Palestine, fondée en 1964 et dirigée par Yasser Arafat jusqu’à sa mort en 2004.

évoque la possibilité pour l'OLP de se perpétuer comme "machine de guerre" échappant aux appareils d'État, un agencement nomade, déterritorialisé, pour qui la guerre en tant que force aveugle de destruction n'est pas l'objet premier. Yasser Arafat avait réussi à créer un tel dispositif à Ramallah, hors territoire et sans État, et Deleuze développe une réflexion approfondie sur le sujet de la machine de guerre comme dispositif de résistance anti-domination, dans son ouvrage *"Mille plateaux"*, co-écrit avec Félix Guattari. Il s'agit du second tome de *"L'Anti-Œdipe"* que Michel Foucault, dans sa préface à la traduction américaine de l'ouvrage, qualifie "d'introduction à une vie non-fasciste." En effet, par sa créativité inépuisable, *"L'Anti-Œdipe"* fournit tous les outils nécessaires pour combattre le fascisme sous toutes ses formes, qu'il soit intérieur (notre amour du pouvoir, notre désir irrépressible d'être dominé) ou extérieur (de la machine capitaliste au sionisme messianique). De sorte que, face à l'horrible situation vécue par le peuple palestinien, le travail considérable de Deleuze et Guattari nous permet de poser cette question, aussi décisive que salutaire : Comment passer d'une déterritorialisation forcée par l'appareil d'État (les deux grandes *Nakba* de 1948 et 1967 et désormais celle de 2023, mais aussi toutes les "petites *Nakba*" qui jalonnent presque 70 ans de colonisation ininterrompue) à un "nomadisme actif" à travers l'élaboration d'une machine de guerre dirigée contre cet État ? À travers ce processus, il ne s'agit pas tant d'élaborer une stratégie militaire ou des plans de combats révolutionnaires que de comprendre les articulations complexes qui peuvent exister entre appareil d'État et machine de guerre d'une part, et le fonctionnement d'une telle machine dirigée contre l'État d'autre part. Pour cela, Deleuze fait un lien essentiel entre la machine de guerre et le nomadisme guerrier, qui vient compléter de façon remarquable le point de vue traditionnel développé dans le chapitre précédent.

La mémoire immunologique

Devenir biologique

Dans un premier temps, on pourrait définir la machine de guerre comme ce qui s'affranchit et fait différence avec l'appareil d'État ou, dans le cas qui nous occupe, la machine mythologique sioniste en tant qu'appareil identitaire d'État. Mais ce dernier peut incorporer plusieurs éléments de la machine de guerre sans toutefois en être totalement une, ce qui est le cas manifeste de l'entité sioniste. Plus précisément, l'État d'Israël a toutes les caractéristiques d'un appareil de capture despotique tel que défini par Deleuze/Guattari : une appropriation de territoire et une violence d'État quasi-ontologique, considérée comme nécessité originelle. S'il est vrai que la Palestine comprenait une population autochtone avant l'invasion sioniste (dont des juifs dits *moustarabin*), il n'en demeure pas moins que l'appareil de capture israélien, par cette violence originelle, a créé un peuple palestinien toujours en exil, y compris sur ses propres terres. Dans un tel contexte, la généalogie de la guerre n'est pas militaire car elle procède entièrement de l'appareil de capture, et correspond d'ailleurs, comme l'explique parfaitement le duo Deleuze/Guattari, au processus de genèse du capitalisme en Occident. Ainsi, l'appareil de capture, qu'il soit capitaliste ou sioniste, s'impose principalement par des techniques disciplinaires d'État : contrôle des corps (et des âmes dans le cadre du psychopouvoir) suivant un schéma militaire transposé dans l'ordre social. Il y a donc bien un lien ontologique entre le rêve américain capitaliste et le rêve sioniste du Grand Israël. Toujours dans une perspective deleuzo-guattarienne, les appareils capitaliste ou encore psychanalytique (et donc sioniste si l'on suit notre raisonnement) sont considérés comme des "régimes de signe" (ou régime signifiant) dans lesquels "l'illimité de la signifiante a remplacé le signe.". Comme Michel Foucault, Deleuze est un adepte de la sémiotique⁰³ appliquée à la compréhension des

03. Théorie générale des signes dans toutes leurs formes et dans toutes leurs manifestations ; théorie générale des représentations, des systèmes signifiants (cnrtl.fr).

différents mécanismes de pouvoir, et c'est en utilisant cette méthode qu'il a pu produire, par la seule force du concept, une des critiques philosophiques les plus cohérentes de la psychanalyse freudienne. Nous ne pouvons que faire le lien avec la machine mythologique productrice d'images (donc de signes) à partir du mythe, formant ainsi ce "continuum amorphe" du signifié, un réseau infini de signes, complètement déterritorialisé, qui s'entretient lui-même, telle une machine automatique, en revenant sans cesse au mythe. C'est le "régime d'universelle tricherie" ou encore le "régime despotique paranoïaque" lié à une reterritorialisation parodique de cet ensemble de signes. Cela parce que la machine s'accroche à un signifiant majeur par le processus dit de "visagéité" formant un nouveau langage et une nouvelle figure type. Elle s'accroche à un corps mythique sur lequel s'accumulent les signes déterritorialisés et qui est en même temps leur limite. Ce visage-corps est l'Icône du régime signifiant, le visage du dieu-despote qui apparaît au grand jour. C'est ainsi que, dans le cas de la machine sioniste, l'on passe de "l'armée la plus morale du monde" à une barbarie sans nom perpétrée par cette même armée et affichée au grand jour. C'est aussi le visage despotique paranoïaque de Pharaon qui ordonne le meurtre de tous les premiers-nés mâles du peuple hébreu⁰⁴. La barbarie solaire du souverain qui caractérise le corps du dieu-despote a besoin d'un "contre-corps", celui du supplicié qui entre dans un "devenir-animal" en tant que bouc-émissaire. Ce "contre-corps" représente la déterritorialisation absolue, la "ligne de fuite" que doit combattre le régime signifiant, et tout l'enjeu de la sémiotique "contre-signifiante" est de passer de la résistance du "contre-corps" à la persistance de "l'anticorps". Autrement dit, à la création d'une machine de guerre nomade, toute entière dirigée contre l'appareil d'État, dont l'une des premières représentations occidentales reste l'épisode du cheval de Troie dans l'Odyssée. Le processus de subjectivation est le destin d'un "peuple bouc-émissaire", il n'y a donc pas le choix. Si on passe du contre-corps à l'anticorps, on passe d'un

04. Exode, 1.

devenir-animal à ce qu'on pourrait appeler un "devenir biologique" à l'image de la réponse immunitaire du corps humain contre une agression extérieure. Si la figure ultime du "musulman" doit être inscrite dans un *telos*, si ce stade du non-humain où la vie nue atteint son extrême limite doit avoir une finalité, c'est dans ce "devenir biologique" comme forme ultime de résistance qu'elle peut s'inscrire. La réponse immunitaire est un parfait exemple de nomadisme guerrier biologique puisqu'elle implique plusieurs lignées de lymphocytes (ou globules blancs), qui sont des microcorps mouvants en constante interaction, sans territoire précis, circulant en flux et toujours dans l'action en tant que cellules productrices d'anticorps. L'organisation de cette armée biologique est quasi militaire, l'action est toujours précédée de l'envoi de signaux spécifiques et les rôles de chaque cellule sont parfaitement distribués : un premier corps de défense est mobilisé puis un deuxième lui-même subdivisé en plusieurs sous-corps et enfin un corps spécial chargé de missions précises et décisives (mission secrète d'espionnage, d'élimination ciblée...). Dans l'organisme, cette mobilisation se fait en deux phases principales : la réponse primaire qui suit immédiatement l'agression extérieure, lente et caractérisée par une croissance exponentielle du taux d'anticorps et la réponse secondaire, plus rapide car basée sur une mémoire immunologique qui persiste très longtemps dans l'organisme, ce qui permet une production plus importante d'anticorps à chaque nouvelle agression. Une telle analogie avec le système immunitaire est loin d'être hasardeuse car l'organisation arithmétique est l'une des principales caractéristiques de la machine de guerre, telle qu'on la retrouve dans le livre des Nombres qui relate l'histoire des Hébreux après leur sortie d'Égypte.

Le Nombre transcendant

Le Nombre biblique est un nombre inconditionné, principiel, il a sa fin en lui-même, car Moïse, en tant que chef du peuple hébreu reçoit ses instructions de l'Éternel. Les corps d'armée sont organisés par tribu (donc par lignée) et les signaux de rassemble-

ment/dissémination sont donnés de manière très précise par deux trompettes d'argent. Dans le désert du Sinäï, c'est Jéthro, le beau-père de Moïse, qui sert de guide à la machine de guerre nomade et l'arche d'Alliance est son principe directeur. La machine de guerre hébraïque a très certainement été le fruit d'influences qui ne sont pas encore tout à fait élucidées. Le rôle de Jethro est évident, mais il existe aussi une interaction très importante, que les historiens n'arrivent pas encore à expliquer, entre les Hébreux et le peuple Hyksos, originaire des steppes asiatiques, qui a importé le principe d'organisation numérique des armées en Égypte. À tel point que certaines théories confondent purement et simplement les deux peuples, mais l'une des plus intéressantes (et totalement inédite à notre connaissance) nous a été transmise par un chercheur indépendant. Elle met en évidence une influence directe du pouvoir pharaonique lui-même (le Pharaon biblique serait donc un Hyksos), ce qui corrobore la thèse d'une appropriation par les Hébreux d'une machine de guerre intégrée au pouvoir despotique, afin de la transformer en machine de guerre nomade. Quand les appareils d'État s'approprient l'organisation numérique de la machine de guerre, le nombre devient un code lié à un territoire et à un pouvoir central. Autrement dit, il y a une numérisation de l'espace caractéristique de la sédentarité comme régime de compression spatial, ce qui entraîne la logique concentrationnaire du camp, l'apparition des sociétés de contrôle, et le règne de la technique inauguré par le système binaire et hexadécimal. Dans le cas de la machine de guerre nomade, le nombre est indépendant de l'espace qui est illimité, il devient principe transcendant et directionnel, non fixe, ce qui permet des quantités non homogènes, mais articulées et exponentielles. De plus, le corps nomade composé de tribus agencées de manière arithmétique se dédouble en un autre corps numérique "spécial" qui lui est toujours lié. Ainsi, la machine de guerre investit l'espace dans toutes les directions, conformément au principe d'expansion nomade, se rendant apte au changement et à l'adaptation en toutes circonstances, tout en gardant une ligne directrice. Contrairement à l'appareil d'État sédentaire qui ne peut penser qu'en termes de loca-

lité et de conservation. C'est la différence intrinsèque entre le guerrier Achille dans l'Iliade, représentant l'appareil d'État, et le guerrier Ulysse dans l'Odyssée, représentant la machine de guerre (une différence qui mérite une étude plus approfondie), ou la puissance de la guerre anarchique comme "mode social empêchant l'État".

"Les nomades n'ont pas d'histoire, ils n'ont qu'une géographie", nous disent Deleuze et Guattari. La pensée nomade se fonde sur une terre sans horizon tout en se réclamant d'une race singulière, mentalité tribale oblige. Il y a une reterritorialisation symbolique dans la quête d'un absolu qui se confond avec le lieu illimité, un absolu décentralisé, sans cesse relocalisé, qui se déploie dans l'espace. D'où la difficulté à faire adhérer les nomades au sein d'un appareil d'État religieux où l'absolu exproprie l'espace en étant fixé. Le monothéisme des nomades est un monothéisme dispersé, comme en témoigne l'épisode du veau d'or ou encore le refus farouche des tribus arabes de reconnaître le Dieu unique de l'islam. L'absolu nomade n'est rien sans le sang de la terre et l'honneur de la tribu. C'est pour cela que l'islam résout la question nomade en parlant d'émigration (*hijra* - donne le mot hégire - qui signifie aussi rupture en arabe) : les premiers musulmans mecquois à rejoindre le Prophète à Médine, ville de l'exil, sont des émigrants, les *muhajiroun*. Tandis que les musulmans médinois sont appelés les *ansars*, les auxiliaires. Avec l'hégire et les deux corps constitués, il y a un début de machine de guerre qui se développe considérablement par la suite. On ne sort jamais vraiment du nomadisme lorsque la religion se transforme en machine de guerre. L'organisation par lignages et l'esprit de corps qui en résulte entraîne une solidarité secrète caractéristique, décuplée par la "pureté" et la mobilité des lignages. Cette nouvelle dimension inaugurée par l'esprit de corps, nommée *açabiyya* par Ibn Khaldoun, constitue une prévention efficace contre la concentration despotique du pouvoir. Tout nous ramène au devenir biologique de la machine de guerre comme mobilisation de lignées pures qui se dédoublent en corps producteurs d'anticorps et corps spéciaux. Seule une mémoire immunitaire peut garantir l'efficacité d'une telle organisation, en permettant la reproductibilité

de la machine de guerre qui sera capable de neutraliser l'adversaire autant de fois que nécessaire. Ainsi, les cellules de l'immunité innée sont des corps spéciaux qui entrent en première ligne et utilisent des méthodes innovantes afin de neutraliser le corps agresseur : opsonisation, phagocytose, lyse, apoptose... suivies des cellules adaptatives issues de la division cellulaire, les lymphocytes boostés par la mémoire immunitaire, qui eux ont une action reproductible et plus durable. Outre son rôle de protection par le nombre et non par la force aveugle, un tel système a aussi un rôle de prévention puisqu'il permet d'empêcher les dérives autoritaires et/ou despotiques. Il est évident que j'évoque ici la machine de guerre idéale qui considère la guerre comme non prioritaire en s'engageant dans une ligne de fuite créatrice, pour aboutir à une "révolution spirituelle" dirigée entièrement contre l'État. Mais dans les faits, une machine de guerre ne fonctionne jamais de manière aussi uniforme, ce sont les deux pôles identifiés par Deleuze/Guattari : d'un côté la guerre nomadisée contre l'appareil d'État, comme principe de la machine de guerre que l'on vient de définir, et de l'autre, la guerre comme priorité qui transforme la ligne créatrice en ligne de destruction. Dans une machine de guerre, on passe constamment de l'une à l'autre, et il arrive souvent que le pôle de destruction prenne le dessus sur le pôle créateur voire le supplante définitivement. C'est évidemment le cas d'une machine appropriée par l'appareil d'État, mais aussi chez celles qui trahissent leur essence en s'engageant dans un plan de destruction, d'ailleurs souvent aidées par la nécessité créatrice qui caractérise la guerre nomadisée. Les exactions du Hamas lors du 7 octobre 2023, qui ont précipité le déferlement de violence de l'entité sioniste sur Gaza, sont à comprendre (en partie) comme un affranchissement de cette mémoire immunitaire au profit d'une mémoire "musculaire" qui appelle à la haine et à la violence aveugle. Le rôle de la mémoire immunitaire est de prévenir de telles dérives, d'empêcher la déviation d'une machine de guerre vers le pôle de destruction, vers ces "forces aveugles de la guerre" évoquée par Deleuze. Ce jour là, le Hamas n'a évidemment pas commis des "pogroms", puisque, outre l'anachronisme d'un tel terme promu par la *hasbara*, le but de l'opération n'était pas centré sur

le fait de tuer le plus de juifs possible (comme dans la Russie de la fin du XIX^e siècle) mais de détenir des otages et des prisonniers de guerre. Le fait que la libération des otages israéliens détenus par le Hamas constitue un objectif secondaire dans l'entreprise destructrice entreprise par Netanyahu montre à quel point cette guerre n'est pas une guerre de libération mais bien une guerre d'anéantissement. Il n'en demeure pas moins que les exactions du Hamas sont loin de constituer un acte de résistance et entrent dans le cycle de la violence aveugle et aliénante qui pénalise *in fine* le peuple palestinien, censé être défendu par ses "chefs" ; en ce sens, le 7 octobre 2023 est l'un des plus grands échecs de la machine de guerre palestinienne et marque un point de non retour aussi tragique qu'irréversible.

Une histoire de signes

Il y a un processus de subjectivation que Deleuze identifie comme un basculement décisif dans l'histoire du judaïsme, à savoir dans le langage de la sémiologie, le passage d'une sémiotique contre-signifiante à un régime post-signifiant, autoritaire et "passionnel". Sur les chemins de l'exil, le peuple juif déterritorialisé suit une ligne de fuite positive en se détachant du régime pharaonique, cette ligne de fuite devient la voie du Sujet mais aussi celle de la revendication, du procès perpétuel⁰⁵. Dans l'entre-deux post-signifiant, le peuple d'Israël connaît "l'atermolement illimité" à travers le cycle désobéissance/jugement : détournement du visage divin, procès et punition, dont la destruction du Temple reste l'événement marquant. À partir du régime contre-signifiant, il assume pleinement le rôle de bouc-émissaire nomade, tout en vivant dans l'espoir d'un régime signifiant basé sur la relation passionnelle (délirante) avec la figure de Yahvé. La figure d'un Roi à venir représente l'arrêt de l'errance (la reconstruction du Temple) et permet au peuple exilé de surmonter la diaspora. C'est donc une combinaison de régimes de signes qui caractérise l'entité sioniste, fruit de l'histoire d'un peuple toujours dans l'entre-deux. Différentes sémiotiques s'expriment comme dif-

05. Deutéronome, 1, 12.

férentes formes de folie dans un asile psychiatrique géant. L'entité sioniste développe son délire comme le président Shreber déploie sa "paranoïa irradiante" dans ses rapports avec Dieu. Nous sommes dans la grande parodie tragique du délire "d'idées et d'action". Avec le sionisme moderne, Israël passe de "l'atерmoïement illimité" (sémiotique post-signifiante passionnelle) à "l'acquittement apparent" (régime du signifiant), soit une nouvelle alliance, toute parodique, avec Yahvé. En découle cette combinaison mixte :

1- Signifiant, ici en lien avec la sédentarité parodique (reterritorialisation).

2- Régime contre-signifiant puis post-signifiant, en lien avec le nomadisme dévié (déterritorialisation) formant un "régime d'universelle trahison" dans lequel l'Homme trahit Dieu par sa désobéissance et son reniement, tandis que Dieu trahit l'Homme par sa colère ou son silence interprété en abandon. Nous retrouvons ce schéma de trahison, qui fait partie intégrante du plan divin, dans la plupart des histoires impliquant prophètes et figures bibliques : Caïn, Jésus, Jonas... et bien sûr Moïse. À tel point que l'on peut évoquer un concept d'architrahison (ou trahison originelle) qui précède l'alliance avec Dieu. Notre rapport avec Dieu commence par la trahison et c'est ainsi que Deleuze propose une "brève histoire de la trahison universelle", depuis Adam/Ève à la réforme luthérienne. L'histoire d'Israël est celle d'un rapport passionnel avec Dieu et despotique avec l'Homme, c'est une tragédie moderne où le héros répond au détournement de Dieu par la trahison qui précipite sa chute et sa condition de bouc-émissaire. Ce qui n'est pas sans évoquer le mythe d'Édipe, assimilé par Nietzsche à une représentation sémite du mythe chez les Grecs, tandis que le mythe de Prométhée, par le péché actif caractéristique du surhomme, "appartient originellement à l'ensemble de la communauté des peuples aryens"⁰⁶. Rien d'étonnant si Freud, un "juif athée" comme il se définissait lui-même, a repris le mythe d'Édipe pour en faire le fameux complexe du même nom, caractérisé par une sémiotique mixte où s'ar-

06. F. Nietzsche, *La naissance de la tragédie*, chapitre 9.

ticulent régime signifiant despotique et régime post-signifiant autoritaire, définis par Deleuze/Guattari comme “deux régimes de signes sur lesquels se fondent les pires pouvoirs.” Ce qui caractérise avant tout le régime passionnel du sionisme c’est le retour parodique à la Torah, le recours au Livre comme corps de la passion avec une absence totale de signifiant. Il y a une déterritorialisation absolue, une version complètement abstraite de l’organisme du régime signifiant. D’où la possibilité d’un état “juif” auquel s’identifie l’entité sioniste qui n’est qu’un corps sans âme. C’est le même processus passionnel que l’on retrouve dans la formation de la machine monstrueuse de Daesh, avec le Coran récupéré par des extrémistes qui n’interprètent rien (pas de signifiant) et fondent un état “islamique” parodique sur des torrents de sang.

Il y a aussi une possibilité de mettre à jour un régime pré-signifiant pour l’état d’Israël, un régime transformationnel qui produit un langage fondateur pour la machine sioniste : Shoah, Eretz Israël, nation juive, peuple élu et pur, démocratie, armée morale... deviennent autant d’images produites par la machine mythologique. La combinaison mixte 1-2 (vue plus haut) va créer un au-delà du langage par agencement machinique qui est en fait un agencement des pouvoirs dont le fondement est une abstraction au-delà de toute logique : sang juif et biopolitique, tortures et psychopouvoir, ripostes militaires disproportionnées, force aveugle et technique, guerre pour le *Machiah*... Arrivé à un tel niveau, on ne distingue plus le contenu du contenant, car il y a absence totale de régimes de signes : la machine abstraite, entièrement fonctionnelle, construit “un réel toujours à venir” et va s’exprimer principalement à travers des icônes et des symboles. Paradoxalement, la machine abstraite va s’ancrer dans le réel en se donnant une apparence de rationalité : c’est la machine vide aux parois impénétrables décrite par Furio Jesi. Elle s’entretient elle-même comme un organisme artificiel où les parties renvoient au tout et inversement : le sionisme est l’accomplissement du judaïsme, la Jérusalem céleste comme finalité nécessaire du sionisme/judaïsme, le *Machiah* comme corps symbolique de l’Eretz Israël, la reconstruction du Temple comme point d’ancrage

du *Machiah* et rédemption du sionisme/judaïsme etc. La plupart des actions de la machine seront liées à cette organologie incontrôlée et seront comme des bouffées délirantes que les instances internationales essaieront en vain de contenir. S'il y a quelque chose qui doit régir cette machine abstraite c'est le vide, mais c'est bien à un organisme incontrôlé auquel on a affaire où l'anarchie règne derrière une rationalité de façade, une cité aux murs hermétiques qui tire sa raison d'être d'images se voulant immuables, comme les Idées de Platon, mais où l'organisation n'est que parodique. Autrement dit, l'entité sioniste s'est construite comme un platonisme dévié fondé sur la contrefaçon de la vérité où la contingence règne en maître et dans lequel le chaos de la réalité doit se plier aux Idées mythiques. Et c'est toujours la technoscience qui vient jouer le rôle de liant métaphysique dans ce chaos de la représentation qu'est l'État d'Israël. La technique moderne est le *logos* du mythe sioniste, elle est la voix de l'Éternel qui ne s'exprime plus depuis Moïse, l'Évangile artificiel (*Hasbora*) qui tue impunément. Elle devient le "signifiant" de la parodie tragique du sionisme, tout en étant une composante essentielle de la machine de guerre israélienne.

De l'appareil d'État à la machine de guerre

La guerre totale

S'il est vrai que l'entité sioniste se transforme en un régime post-signifiant délirant, on peut considérer l'état d'Israël comme un agencement complexe entre appareil de capture despotique et machine de guerre intériorisée sous forme d'institution militaire, dans une dialectique subtile entre nomadisme dévié et sédentarité parodique. L'appareil d'État qui s'approprie la science nomade tente de discipliner la machine de guerre qui, comme nous l'avons vu, a des aspirations exponentielles par sa capacité de propagation et de diffusion. D'où l'apparition de corps d'État qui sont des organismes hiérarchisés avec des ambitions nomades, endossant un rôle décisif hors des frontières de l'État en travaillant activement (et de manière souterraine) pour ses intérêts supérieurs. On pense bien sûr au corps spécial des ser-

vices secrets qui font la guerre de manière souterraine : le Mossad, fondé par Ben Gourion et chargé des opérations spéciales extérieures n'obéit à aucune loi et opère selon une devise issue d'un verset de la Torah : "C'est par une stratégie prudente que tu feras la guerre"⁰⁷". Nous avons là un des exemples les plus marquants d'appropriation de la machine de guerre par l'appareil d'État. Cela concerne surtout les *sayanim* et les différents lobbys ou groupes de pression œuvrant pour l'entité sioniste dans bon nombre de pays. Leur importance considérable dans les efforts de guerre (qu'on songe au rôle de BHL dans le déclenchement de la guerre en Libye) et leur influence dans les politiques intérieures et extérieures des États souverains déchainent les passions et les fantasmes de toutes sortes. Il convient de préciser que nous sommes très loin du "complot sioniste" uniforme dont l'objectif est bien déterminé, car ces différents groupes sont loin d'être sur la même ligne politique. Mais tous ces lobbys (AIPAC aux États-Unis, CRIF en France, Naffo-forum en Allemagne...) parlent d'une seule et même voix à chaque guerre menée par Israël en Palestine ou ailleurs. Ils endossent donc parfaitement leur rôle de corps spécial de la machine de guerre sioniste. Roger Waters, ancien bassiste du groupe Pink Floyd et pro-palestinien convaincu, a raison de dire que le lobby sioniste et le lobby de la guerre sont une seule et même entité. Car, quand l'appareil d'État s'approprie la machine de guerre nomade, la guerre devient une priorité et conduit à la mobilisation totale décrite par Ernst Junger, où l'armée (et avec elle la violence, la mort, la technique...) devient centre névralgique de la population. Tsahal doit être au cœur de la vie de tous les citoyens israéliens qui devront tous être des soldats en puissance, toujours sur le pied de guerre. Même les ultra-orthodoxes qui pensaient faire exception à la règle l'ont appris à leur dépens. Car tout est fait pour incorporer les corps spéciaux à l'organisme étatique, afin qu'ils soient sous son contrôle et ainsi empêcher l'apparition de machines de guerre dirigées contre lui. On comprend l'insistance de l'entité sioniste à enrôler de force les étudiants ultra-orthodoxes, malgré leurs protestations :

07. Proverbes, 24:6.

tout corps situé au sein de l'appareil d'État qui bénéficie d'un statut d'exception représente une menace en puissance. L'État peut aussi créer une machine de guerre au sein des territoires qu'il s'est appropriés, et c'est précisément le cas des colons sionistes messianiques qui terrorisent en toute impunité des Palestiniens en Cisjordanie occupée. Rappelons que l'appareil d'État israélien n'a pu se constituer que par l'intermédiaire d'une machine de guerre, à travers les corps paramilitaires chargés de l'épuration ethnique de la terre palestinienne. Selon le livre des Nombres, Moïse a pris tous les premiers-nés de chaque tribu d'Israël pour constituer le corps spécial des Lévites, les gardiens de l'Arche, et ainsi empêcher un retour à l'appareil d'État despotique auquel le peuple hébreu a échappé⁰⁸. Car la machine de guerre peut facilement échapper à l'appareil d'État, transformant la ligne de fuite en ligne de destruction. La guerre devient illimitée et n'a pas d'autre but qu'elle-même. Il y a apparition d'une nouvelle machine qui s'approprie l'État à son tour et entraîne une véritable praxis de la destruction. Ainsi : les régimes fascistes qui n'ont que la guerre pour unique objet ou, encore plus redoutable, la fausse paix perpétuelle instaurée par le régime occidental de la Terreur. Ce qu'on peut envisager à plus ou moins long terme pour l'État sioniste, c'est que la religion messianiste forme également un "esprit de corps" et se "nomadise" en une machine de guerre qui se retourne contre la forme-État. Mais une telle situation peut difficilement advenir sans une figure parodique et charismatique du prophète-chef de guerre (une préfiguration du *Machiah*) ainsi qu'un lieu saint comme centre de fixation d'un "État absolu" (le Temple, centre de l'Eretz Israël). Avec la capture de la machine de guerre par l'État, on passe d'une guerre d'anéantissement (destruction des forces militaires de l'ennemi) à la guerre totale qui prend non pas l'armée ou l'État comme ennemi mais la population tout entière. Devant une telle perspective, la guerre n'est plus la continuation de la politique par d'autres moyens, selon une formule célèbre⁰⁹, mais c'est la politique globale qui doit être au service de la

08. "Tu prendras les Lévites pour moi, l'Eternel" (Nombres 3:41).

09. Elle est de Carl von Clausewitz, stratège militaire prussien, auteur du traité

guerre, d'après le général allemand Erich Ludendorff, théoricien de la guerre totale. C'est le général Ludendorff, national-socialiste avant de s'opposer à Hitler, qui a envisagé la guerre totale comme destruction physique et psychique des populations à travers les bombardements massifs, les blocus et la manipulation psychologique. Trois choses dans lesquelles excelle particulièrement l'entité sioniste dans sa guerre impitoyable contre le peuple palestinien. La guerre totale est la conséquence d'une appropriation maximale de la machine de guerre par l'appareil d'État, qui exploite toutes les ressources économiques et humaines à sa disposition pour l'effort de guerre. Une telle situation ne peut advenir sans une organisation totalitaire de la société. En ce sens, comme l'ont bien montré Deleuze/Guattari, la guerre totale est "étroitement liée au capitalisme" ; mais une telle machine de guerre devenue incontrôlable n'en garde pas moins toutes les caractéristiques du nomadisme dévié.

La dromocratie

Le génie du duo Deleuze/Guattari est d'avoir compris que la genèse de la machine de guerre n'est pas le fait des nomades chasseurs-cueilleurs, comme on pourrait d'emblée le penser, mais bien des nomades éleveurs-dresseurs. En effet, la guerre (comme moyen technique d'appropriation) n'est pas l'imitation du rapport chasseur/proie, car le guerrier ne combat pas des proies mais des ennemis qu'il doit anéantir. Sa force est dirigée entièrement vers l'ennemi à abattre et il doit apprendre à faire étalage de cette force, à entrer dans un autre rapport de vitesse pour vaincre¹⁰. Le rapport mimétique se situe plutôt dans la relation éleveur/animal dans laquelle l'éleveur-dresseur capte la force et le mouvement de sa monture pour la diriger contre l'ennemi, l'arme étant le troisième élément qui s'ajoute à cette articulation entre le guerrier et le cheval. On retrouve dans la machine de guerre ce rapport mimétique/cathartique essentiel de la technique avec la nature ou la *tekhne* et la

"De la guerre".

10. "La guerre est l'acte de violence par lequel un État veut en réduire un autre à sa merci" (Carl von Clausewitz).

phusis comme éléments ontologiques indissociables. Grâce à la modification du rapport espace/temps par le dispositif mis en place, l'efficacité de l'arme sera optimisée et sa puissance décuplée. À travers un tel dispositif qui permet le dépassement des techniques rudimentaires de défense, il y a une articulation inédite entre force sédentaire et machine nomade, à savoir une libération du temps associée à une appropriation de l'espace. C'est ainsi que chaque innovation technique inaugure un nouveau régime de vitesse que Deleuze, à la suite de Paul Virilio, nomme la "dromocratie". Du grec *dromos* (vitesse) et *kratos* (pouvoir), la dromocratie désigne les rapports entre vitesse et politique, notamment dans le domaine militaire et informationnel. En créant des agencements inédits entre arme, animal et guerrier, la machine nomade entretient un rapport privilégié avec les armes-projectiles et crée sa dromocratie propre, depuis l'armée mongole de Gengis Khan, pionnière dans l'utilisation de bombes contre l'ennemi, ou encore les Hyksos et leur hache de bronze, jusqu'aux missiles hypersoniques développés par l'armée russe, dont la vitesse est supérieure à Mach 5 (environ 6000 km/h). Les armes-projectiles se déploient principalement dans un contexte de riposte qui est "le facteur inventif et précipitant de la machine de guerre" (Deleuze). Si l'armée israélienne "riposte" aux lancements de roquettes du Hamas par des missiles de haute technologie, l'arme-projectile de la machine de guerre du Hamas prend une forme plus artisanale, typiquement nomade : grenades propulsées par une fusée (dont la technologie serait nord-coréenne), drones kamikazes, cerfs-volants et ballons incendiaires utilisés pendant la grande marche du retour en 2018. La machine sioniste, quant à elle, innove dès 1948 en vue du plan de nettoyage ethnique de la Palestine supervisé par Ben Gourion. Ce dernier met en place le "projet lance-flammes", afin d'élaborer une arme de destruction qui permet d'incendier plus rapidement les villages palestiniens et ainsi rendre leur pilonnage plus efficace. De même, il a aussi encouragé la création d'une arme de guerre biologique capable de rendre aveugle. On peut considérer que le dispositif du cheval utilisé comme monture de guerre chez les nomades armés de leurs flèches est l'ancêtre des

chars d'assauts et des systèmes de propulsions modernes développés par les appareils d'État capitalistes. Les avions de combat avec leurs missiles et leurs bombes, en déplaçant le régime de vitesse dans les airs, offrent des possibilités dromocratiques inédites qui aboutissent aux missiles hypersoniques et subsoniques furtifs. Peu à peu, avec les drones pilotés à distance et le développement de l'intelligence artificielle, la présence du guerrier devient de moins en moins importante dans le dispositif. Jusqu'au renversement dromocratique opéré par "l'arme évangélique", utilisée par la défense sioniste dans le cadre de la guerre algorithmique à Gaza, qui a déplacé le rapport mimétique du dresseur combattant l'ennemi vers celui du chasseur anéantissant sa proie. Ce n'est plus le guerrier qui maîtrise la technologie pour mener à bien son combat, mais la technique qui contrôle l'humain en lui imposant des cibles à détruire. Ainsi, après avoir défié les lois de la physique, la dromocratie de la technique défie le facteur humain en l'éjectant du dispositif et en en faisant un relais plus ou moins actif de la machine. C'est dans cette extrême limite que s'opère le grand renversement : l'homme passe d'un statut de domination en tant que producteur de vitesse à celui de simple rouage de l'intelligence artificielle qui impose son propre rythme, il devient lui-même "la monture" que la technique est arrivée à maîtriser à son tour. Ce nouveau dispositif est une sorte de manifestation concrète du *Gestell* heideggerien qui domine tout l'étant disponible, dans un dépassement hégélien des rapports entre l'homme et la technique. L'aboutissement du dispositif de Heidegger est une violence aveugle et non maîtrisée, tout comme le dispositif algorithmique sioniste inaugure une guerre d'anéantissement sans précédent dans l'Histoire. D'une façon ou d'une autre, la machine de guerre instaure toujours une dromocratie particulière, le règne d'une vitesse qui lui est propre. Quand il est maîtrisé, ce système particulier permet une véritable "économie de la violence", son usage devient purement dissuasif tout en étant illimité. Il n'entraîne ni effusion de sang ni mise à mort, ce qui équivaut à une mise en pratique de la violence divine théorisée par Walter Benjamin. C'est ce type de violence, puissante mais non-sanglante, que l'Iran a

appliqué dans sa riposte contre l'État d'Israël, après l'attaque meurtrière du consulat iranien à Damas par l'armée sioniste, en avril 2024. Mais dans le cas d'une machine de guerre déviée, on assiste à un étalage particulièrement sanglant des épisodes violents qui peuvent aller crescendo ou s'interrompre quelque temps avant de reprendre avec la même intensité, voire beaucoup plus. C'est précisément l'enfer interminable que vivent les habitants de Gaza, avec en prime des bombardements inopinés sur les écoles et les hôpitaux. C'est aussi ce qu'ont vécu les victimes des attaques du Hamas, mais il est bien évident que le régime de vitesse de la machine Hamas n'est pas celui de la machine sioniste. Lors des attaques du 7 octobre, le Hamas a utilisé des parapentes motorisés en guise de montures, imitant ainsi les missiles projetés par les avions de combat. Ce n'est plus le devenir-animal des nomades mais un "devenir-technologique" qui est le signe d'une dromocratie particulière où la violence se déploie dans toute sa force aveugle. Dans ce dernier cas, nous sommes dans un lien quasi affectif avec l'arme-projectile, ce qui n'est guère étonnant car le régime de la machine de guerre est celui de l'affect, projectile émotionnel par excellence permettant une décharge rapide de l'émotion. Dans la tradition musulmane, le Prophète avait son poète attitré qu'il considérait comme un rouage essentiel de la machine de guerre, ses poèmes étant plus virulents qu'une volée de flèches, selon un hadith. Le verbe-projectile du poète-guerrier, comme la chanson de geste du Moyen-Âge, entrent dans ce régime de l'affect propre aux machines de guerre nomades, mais également les Israéliens (soldats et civils) chantant et dansant pendant que les bombes pleuvent sur Gaza. C'est par une danse que le peuple d'Israël a mis fin au nomadisme, la danse du roi David devant Yahvé, tandis que l'Arche d'alliance était transportée vers Jérusalem¹¹. La danse des sionistes messianiques devant les ruines de Gaza signe, à n'en pas douter, la fin imminente de l'appareil d'État israélien et de sa sédentarité parodique.

11. 2 Samuel 7:10.

Les maîtres du feu

La ligne de fuite créatrice de la machine de guerre entraîne également une nomadisation de la technique, avec une tendance à l'universalité de l'innovation militaire et la création d'une "lignée technologique" capable de se diffuser de manière considérable. Avec cette ligne de fuite de l'arme comme outil universel, la dromocratie est déplacée à un autre niveau, celle de la course à l'innovation qui transcende le temps et l'espace, mais dans le cas précis de la machine sioniste, nous sommes en plein dans l'esthétisation de la technique. Ce rapport entre art et *tekhné* qui renvoie aux forgerons jouissant, dans plusieurs traditions, du statut privilégié de techniciens itinérants. Dans toutes les sociétés traditionnelles, le forgeron était, comme l'alchimiste, considéré en tant que "maître du feu" et bénéficiait d'une aura héroïque, voire démiurgique. Car, comme tous les métiers exercés dans un cadre traditionnel, la métallurgie se confond avec une origine mythique. Ainsi, avant d'exercer le métier de forgeron, il fallait passer par un rituel d'initiation afin d'accéder aux mystères. Un fait digne d'intérêt : dans certaines tribus africaines islamisées (notamment en Mauritanie), on fait encore remonter l'art de la forge au Roi David¹². Communication du secret, aura magico-religieuse, itinérance et propagation sont les principales caractéristiques de la science nomade. Le terme utilisé en hébreu pour qualifier cette ligne de fuite est celui de *chutzpah* qui signifie audace ou impertinence ; il est mis en avant comme une qualité intrinsèque à l'innovation technologique sioniste par les start-up de la Silicon Wadi. Les ancêtres des start-up du Néguev sont les corps scientifiques de la Haganah mis en place par Ben Gourion et dont le moteur était cette *chutzpah* qui les a menés de la fabrication de l'arme-projectile rudimentaire à l'élaboration de l'arme atomique. En ce sens, la *chutzpah* pourrait s'apparenter à l'*hubris* grecque, l'orgueil aveugle issu de l'alliance entre la science et la force. L'*hubris* sioniste est également utilisée comme un moyen de propagande à travers l'exportation des technologies de pointe en matière d'es-

12. Coran 34:10.

pionnage et de contrôle des populations par les start-up israéliennes du Neguev, qui sont elles-mêmes des petites machines de guerre nomades au service de l'appareil d'État israélien. Mais l'exemple le plus marquant de la science ambulante ou la "technique nomadisée" reste l'arme atomique. Le secret de l'énergie atomique n'est pas gardé par des militaires mais par des scientifiques héritiers d'Albert Einstein, physicien itinérant à l'aura universelle qui, tout en étant un sioniste convaincu, n'avait aucun objectif guerrier mais au contraire aspirait à la non-violence et au pacifisme. Il n'en demeure pas moins que c'est bien Einstein qui est à l'origine du projet Manhattan après avoir écrit une lettre au président Roosevelt pour le pousser à mettre en place un programme atomique avant les nazis. Ce ne sont pas les industriels de l'armement qui ont accès au secret de l'énergie atomique, mais des scientifiques qui ont reçu les mystères de cette technologie et ont appris à la maîtriser pour en faire un outil de guerre, devenant ainsi les "maîtres du feu" atomique. Ainsi, pendant une dizaine d'années (de 2010 à 2020), l'une des principales cibles d'Israël dans sa guerre secrète contre l'Iran était les physiciens et ingénieurs impliqués dans le programme nucléaire iranien. La référence à la métallurgie renvoie également aux mines souterraines où se terrent les minerais et le fer, lieux du secret et de la clandestinité qui expliquent la crainte et le rejet de la caste des forgerons chez certaines civilisations. Le forgeron est partout revêtu d'une aura mystérieuse, car c'est un artisan itinérant, pas totalement nomade ni complètement sédentaire, il évolue dans une vie souterraine, dans l'entre-deux des galeries et des trous creusés à même le sol qui communiquent en même temps avec les espaces nomades et sédentaires. Plus généralement, la figure du forgeron est liée au devenir-animal de la machine de guerre, à la clandestinité souterraine de la guérilla sous toutes ses formes. La guerre souterraine instaure un régime dromocratique particulier et elle est souvent récupérée par les appareils d'État à des fins purement destructrices. Ainsi, en 1917, le général Ludendorff fut l'instigateur d'une guerre sous-marine sans précédent, comme faisant partie intégrante de la guerre totale. Pendant la guerre à Gaza, l'appareil

d'État sioniste s'est heurté à la machine de guerre du Hamas dans les tunnels de Gaza qui n'étaient pas initialement destinés à des buts de guerre mais d'acheminement de vivres et d'aides pour la population. L'armée israélienne a été entraînée dans une véritable guerre souterraine dans un réseau de galeries de plus de 500 kilomètres qui ne correspondait pas au schéma de la guerre totale et de la dromocratie de l'entité sioniste. À tel point qu'en 2006 (année du déploiement des forces terrestres de Tsahal dans la bande de Gaza pour la libération du soldat Gilad Shalit), l'armée israélienne a distribué à ses officiers un manuel décrivant les techniques de la guerre urbaine à partir des concepts développés par Deleuze et Guattari. Par exemple, ce mouvement appelé "infestation" par les forces armées, qui consiste en la création de "tunnels de surface" quadrillant le tissu urbain, à l'intérieur même des maisons palestiniennes. Ce genre de mouvement est destiné à "lisser l'espace", c'est-à-dire détruire un maximum d'obstacles afin d'avancer dans l'espace strié urbain. Dans la ville considérée comme champ de bataille, il y a l'élaboration d'une dromocratie inédite par laquelle le mouvement va créer l'espace (et non l'inverse). Avec la guerre souterraine, le "devenir animal" des Palestiniens a été pleinement intégré dans la machine de guerre pour se retourner contre le pouvoir sioniste. Ce dernier devait littéralement combattre sur deux niveaux et s'approprier des espaces insoupçonnés, se faire petit et insignifiant pour traquer l'ennemi : il s'opère un renversement intolérable que l'armée sioniste a conjuré par la guerre totale d'extermination. En ce sens, l'utilisation des tunnels de Gaza par le Hamas reste un des exemples les plus marquants d'une authentique stratégie de machine de guerre à notre époque.

La guerre prophétique

Guerre sainte contre guerre de résistance

La fin du livre de l'Exode et le début du livre de Josué marquent l'apogée de la guerre sainte dans le judaïsme, à travers une série de campagnes conquérantes menées sous le commandement de Yah-

vé. L'acmé de ces "guerres pour Yahvé" reste assurément la bataille de Jéricho qui eut lieu sous l'autorité charismatique de Josué, serviteur de Moïse et de l'Éternel. Yahvé, le dieu du pacte, n'est pas un dieu guerrier car, comme l'explique Martin Buber, il ne se contente pas d'aider ses serviteurs dans leurs propres conquêtes, mais le *melek* Yahvé engage ses propres guerres. L'objectif de la guerre sainte est donné par Yahvé dès les premiers versets du livre de Josué : "Vous aurez pour territoire depuis le désert et le Liban jusqu'au grand fleuve, le fleuve de l'Euphrate, tout le pays des Héthiens, et jusqu'à la grande mer vers le soleil couchant.¹³". "Du fleuve à la mer", cette formule tant décriée par les sionistes messianiques et leurs thuriféraires quand elle est utilisée pour la cause palestinienne est donc bien une injonction biblique et non une invention du Hamas. Nous voulons montrer que ce qu'on appelle guerre sainte ne correspond aucunement au *Jihad* - entendu comme mise en pratique de la violence divine, tel que prescrit dans la tradition musulmane - mais est une invention judéo-chrétienne. Le terme arabe *jihad* vient de la racine sémantique J-H-D qui signifie "s'efforcer, travailler avec zèle et assiduité, faire un effort en vue d'un objectif". Il désigne une vigueur, une lutte et un effort dans la voie de la vérité divine¹⁴. Le prétendu "Jihad comme chemin" décrété dans le préambule et l'article 8 de la charte du Hamas, élaborée en 1988 sous l'influence des Frères Musulmans et de leur fondateur Hassan al-Banna, n'est qu'une mauvaise imitation de l'effort collectif de lutte dans la voie de Dieu (aussi bien intérieur qu'extérieur), qui est la stricte définition du terme *jihad*. La première guerre sainte chrétienne a débuté en 1095 avec la proclamation de la première croisade par le pape Urbain II afin de délivrer Jérusalem des Sarrasins. Le siège de Ma'arra en 1098 est resté dans les mémoires comme un des plus grands massacres de l'histoire des croisades. Malgré la reddition des musulmans, les croisés ont détruit toutes les fortifications de la ville de

13. Josué 1:4.

14. Maurice Gloton, *Une approche du Coran par la grammaire et le lexique*, entrée 0272, alBouraq, 2016.

Ma'arra et ont commencé à massacrer la population assiégée. À court de vivres, souffrant de la faim et la rudesse de l'hiver, les soldats se sont livrés à des actes de cannibalisme en se nourrissant de la chair humaine des membres de la population ennemie, incluant les enfants¹⁵. Cet événement est certes un cas extrême comme il peut en exister dans toutes les guerres, mais demeure néanmoins représentatif de la différence de nature qui existe entre la guerre sainte (ce qu'est par définition la campagne conquérante des croisades) et le *jihad* tel qu'il est prescrit dans un contexte traditionnel (c'est-à-dire non moderne comme c'est le cas pour le pseudo-État islamique de Daesh ou le Hamas palestinien). La guerre sainte désigne littéralement une sanctification du combat armé, avec une entreprise militaire qui incorpore d'emblée la violence comme moyen privilégié d'appropriation des territoires. Elle concerne aussi bien la guerre d'extermination contre les Cananéens, au XIII^e siècle avant notre ère (avec la prise de Jéricho menée par Josué) que la violence messianique de la guerre des Six-Jours. De même, la guerre décrétée par Georges W. Bush contre l'Axe du Mal islamiste, juste après les attentats du 11 septembre 2001, n'est qu'une répétition sécularisée de l'appel à la croisade du pape Urbain II, près de 900 ans plus tôt. Le *jihad* dans la voie de Dieu tel qu'il est appliqué dans la biographie du Prophète est tout autre : bien qu'il s'agisse aussi de guerre de conquête, donc d'appropriation (et réappropriation) de la terre, la violence est loin d'en être une composante intrinsèque et si des épisodes violents doivent survenir, ils sont d'ordre contingent et ne constituent pas une nécessité. Le *jihad* est également défini comme une guerre de résistance, ce qu'il est au fond puisqu'il implique la nécessité d'une déterritorialisation (un exil, une invasion) qui va entraîner une riposte et une stratégie militaire de défense. Il est essentiel de comprendre que cette déterritorialisation ne concerne pas seulement le domaine terrestre, elle est aussi spirituelle. Plus encore, les deux domaines sont constamment liés et une guerre de conquête

15. Edward Peters, *The First Crusade, The Chronicle of Fulcher of Chartres and Other Source Materials*, University of Pennsylvania Press, 1998.

militaire entreprise dans le cadre du *jihad* implique forcément une guerre de conquête spirituelle, cette dernière étant le principe de l'autre. Lorsque l'armée musulmane conquiert une nouvelle terre, elle le fait pour Dieu, non pas pour enrichir un empire, comme ce fut le cas pour les guerres de conquête chrétiennes, après les premières colonies de Christophe Colomb, qui se sont faites au nom du Christ. La victoire est également placée sous le signe de Dieu, ce qui constitue le sens profond de la devise des Nasrides après la prise de Grenade en 1248 : "Point de vainqueur si ce n'est Dieu" (*Wa la ghaliba ila Allah*), que l'on retrouve gravée sur les murs de l'Alhambra. Une tradition prophétique définit le combattant du *jihad* comme "celui qui combat pour que la Parole de Dieu prévale¹⁶". Il s'agit donc avant tout d'un combat pour la vérité qui ne se limite pas à l'aspect militaire mais englobe également d'autres moyens, comme le rapporte une autre tradition : "les biens, les personnes et les langues¹⁷." En ce sens, le *jihad* se rapproche de la guerre messianique benjaminienne qui se déroule avant tout sur le terrain du Verbe, et c'est précisément dans un temps apocalyptique que s'inscrit le *jihad* dans le hadith suivant : "Cette lutte idéologique [le *jihad*] continuera jusqu'à la fin des temps¹⁸." Contrairement à la guerre sainte qui est entreprise par et pour Dieu, la lutte dans la voie de Dieu est un combat aussi bien collectif qu'individuel, spirituel et militaire, dont l'objectif est le triomphe de la Vérité. Elle n'est pas décrétée par Dieu contre un ennemi spécifique mais demeure un effort constant qui, quand il ne prend pas la forme d'une bataille armée contre des ennemis extérieurs, se résume à un combat acharné contre l'ennemi intérieur qui menace l'intégrité de la foi. La distinction entre le "petit *jihad*" (lutte d'ordre militaire) et "le grand *jihad*" (lutte d'ordre spirituel) est effectuée par le Prophète lui-même dans un hadith célèbre¹⁹, et, outre la hiérarchisation claire entre

16. *Sahih Bukhari*, 3:45.

17. *Sunan al-Darimi*, 16:39.

18. *Sunan an-Nasa'i*, 28:1.

19. Au retour d'une expédition, le Prophète prononça : "Nous voici revenu du

combat militaire et combat spirituel, les deux formes de luttes, intérieure et extérieure, font toutes deux partie du *jihad* dans la voie divine. Une telle approche, que nous nommons la guerre prophétique (par opposition à la guerre d'anéantissement et à la guerre sainte), implique une organisation militaire particulière qui ne nécessite pas la mobilisation d'une armée permanente mais plutôt la constitution de corps composés d'un nombre précis de volontaires (soit tout adulte capable de porter des armes). La prescription coranique du *jihad* comme combat individuel et intérieur se trouve dans le verset 20 de la sourate *al-Tawbah* (Le repentir), neuvième chapitre du Coran : "Ceux qui ont cru, qui ont émigré et qui ont lutté par leurs biens et leurs âmes dans le sentier d'Allah, ont les plus hauts rangs auprès d'Allah". Cette sourate est intéressante à plus d'un titre car elle se présente comme une description détaillée de la machine de guerre prophétique. Le *jihad* débute par un pacte avec Allah et son messager et le début de la sourate du repentir rappelle l'importance de ce pacte qui assure le soutien divin lors des combats, du moins, tant que le serment est respecté et que le pacte n'est pas trahi. Durant les combats, "l'aide d'Allah" se manifeste par sa *Sakinah* (la quiétude des cœurs, reflet de la Miséricorde divine, équivalent de la *Shekinah* de la tradition hébraïque) et le secours invisible des Anges²⁰. Seule la foi assure la victoire sur les ennemis (les polythéistes désignés dans la sourate) tandis que le nombre de combattants engagé dans les batailles n'entre pas en ligne de compte. Ainsi, la bataille décisive de *Hunayn*, qui eut lieu en 629, est prise comme exemple²¹ : elle s'achève par la victoire de l'armée prophétique sur les *Banu Hawazin* et leurs alliés, ces derniers étant en supériorité numérique (30000 combattants contre 12000 chez les Arabes musulmans). Le nombre de morts est particulièrement faible (50 morts chez les

jihad mineur pour nous livrer au jihad majeur" ; à ses Compagnons qui lui demandaient ce qu'est le jihad majeur, il répondit : "La lutte de l'homme contre ses passions." (rapporté par Bayhaqî).

20. Coran 9:26.

21. Coran 9:25.

Banu Hawazin contre 4 morts chez les musulmans) tandis que les 6000 prisonniers (femmes et enfants) seront tous libérés après la conversion des combattants ennemis. Le siège de la ville fortifiée de *Taif* eut lieu juste après la victoire de Hunayn et dura 40 jours au terme desquels le Prophète décida d'envoyer des émissaires dans la ville de *Jurash* (qui serait située dans l'actuel Yémen), réputée pour ses dispositifs militaires très sophistiqués (catapultes et véhicules), afin d'enrichir l'arsenal de son armée. Cette série de victoires ouvrira au Prophète les portes de la Mecque qui sera conquise, sans la moindre effusion de sang, au début de l'année 630. Dans la sourate *al-Tawbah*, le *jihad* spirituel est constamment lié à la lutte armée, notamment à travers l'aumône rituelle obligatoire (la *Zakat*) considérée comme un moyen de purification de l'âme. De même, les polythéistes symbolisent toutes ces tendances individuelles réfractaires à la vérité (non pas la vérité "fasciste" issue de représentations hégémoniques, mais la vérité libératrice, émancipatrice, celle de l'être) que chaque personne doit combattre en mobilisant ses propres ressources spirituelles, dans le cadre du *Jihad an-nafs* ou la lutte de l'âme. Ainsi, pour le musulman soumis au pacte avec Allah et son Messager, la mobilisation est totale : elle concerne aussi bien l'âme que le corps. Au niveau spirituel, la machine de guerre prophétique s'est édifiée à La Mecque après la révélation de l'Ange et s'est constituée au niveau militaire durant l'exil à Médine, lieu du refuge pour le Prophète et les premiers musulmans qui ont fui les persécutions des Mecquois. La machine de guerre nomade sera ensuite incorporée par la cité-État constituée à Médine, où l'unification du temporel et du spirituel constitue une véritable théopolitique. Six mois après l'arrivée des réfugiés à Médine, les premières expéditions étaient déjà menées à des fins de défense et de riposte, et il est important de préciser que la nécessité du combat armé comme moyen de riposte est une prescription coranique²². Conformément à l'esprit nomade de la machine de guerre, le recrutement des combattants est basé sur le volontariat, le Prophète décidant du nombre néces-

22. Coran 2:190.

saire à chaque expédition sur la base d'un registre des volontaires, les contingents étant organisés en tribus suivant un "lignage arithmétisé", tout comme les corps formés par Moïse dans le livre des Nombres. En plus des commandants et des chefs, deux "frères contractuels" sont désignés : le premier fait partie du corps expéditionnaire et le second subvient aux besoins de son foyer et du sien. Chaque corps est divisé en cinq parties : le cœur, les deux ailes ainsi que l'avant et l'arrière-garde. Un *Wazî'* (littéralement : celui qui distribue) s'occupe de la formation des rangs et s'assure de la bonne distribution des forces. Compte tenu de l'irrégularité des armées, la hiérarchie n'occupe pas une place de premier plan : aucune succession héréditaire n'est envisageable, ce qui prévient toute institution d'une aristocratie lignagère. Aux corps d'expédition, s'ajoutent des corps spéciaux composés de messagers qui portent les ordres aux chefs de section, particulièrement actifs lors des batailles de *Badr* et de *Uhud*, mais également d'espions envoyés avant les batailles afin de connaître le dispositif ennemi, ainsi que les femmes, les éclaireurs, les scribes et les ambassadeurs chargés de représenter le Prophète dans les pays voisins, tel *Dibyah al-Kalbi* envoyé auprès de l'empereur byzantin Héraclius. Un autre corps "de réserve" était constitué des *Ahl-as Saffah*, les gens du banc qui faisaient partie des *Mouhajiroun*, souvent considérés comme les premiers soufis. Ils vivaient à proximité de la mosquée du Prophète et se consacraient entièrement aux activités spirituelles. Séparés des autres corps, ils se caractérisent par une grande purification intérieure et pouvaient participer à l'effort de guerre quand cela s'avérait nécessaire, ce qui n'est pas sans rappeler le corps spécial des Lévites, ou, encore mieux, les *nezirim*, ces combattants consacrés à Dieu et dont Samson est le représentant le plus connu²³. Des fonctionnaires spéciaux étaient chargés de la répartition des butins après l'abolition de la loi biblique qui impose la destruction de la totalité du butin de guerre (y compris la ville conquise avec ses habitants²⁴). Il n'en est pas de

23. Nombres 6:2.

24. Deutéronome 13:16.

même dans la guerre prophétique puisque le butin est partagé de manière équitable, sans égard pour les rangs des combattants ou leur hauts-faits durant les batailles. Dans le contexte de la machine de guerre nomade, l'un des corps spéciaux les plus efficaces reste celui de "l'esclave-infidèle-étranger" qui devient soldat et croyant, tout en restant déterritorialisé par rapport aux lignages et par rapport à l'État²⁵." Ce rôle est celui de *Salman al-Farisi*, l'esclave perse et zoroastrien devenu, après sa conversion à l'islam, l'un des soldats les plus efficaces de la machine de guerre prophétique. En témoigne sa contribution décisive lors de la *bataille des Tranchées* ainsi que sa capacité à fabriquer des armes-projectiles, qui sont les armes de prédilection lors des batailles. Elles comprennent les catapultes, les flèches (la plupart étaient fabriquées à Médine), les lances et les javelots manipulés par le corps des peltastes. Quant à la métallurgie, elle était pratiquée par les forgerons de la tribu des *Banu-l-Qain* (les fils de Caïn) dont la dénomination est loin d'être fortuite, compte tenu des rapports existant entre la métallurgie et la figure biblique de Caïn. Le dernier exemple d'une authentique machine de guerre inspirée du modèle prophétique est celle que l'Émir Abdel Kader a constituée contre l'occupant français à partir de 1839, avec la *Smala* et son modèle de guérilla nomade. L'aperçu que nous avons donné de la polémologie prophétique évoque à bien des égards l'organisation de la machine de guerre biblique, celle de l'Israël pré-royale où l'armée fait corps avec le peuple. Une fois l'armée devenue institution permanente, elle se sépare de la nation, et l'on passe d'une machine de guerre sainte à la guerre impériale du roi David pour aboutir à l'appareil d'État du roi Salomon et son armée surpuissante. Jusqu'à Josué et Saül, les techniques militaires étaient assez rudimentaires et s'apparentaient à une guérilla qui devait pallier l'infériorité technique d'Israël face à des ennemis redoutables (Philistins, Cananéens). Le but était d'inspirer la terreur chez l'adversaire, par un cri de guerre surpuissant, des actes de cruautés (mutilations²⁶) ou une

25. Deleuze/Guattari, *Mille plateaux*. Traité de nomadologie : la machine de guerre.

26. Juges 1:6 ; 1 Samuel 18:25.

politique de *herem* (anéantissement des prises de guerre). La composante guerrière étant indissociable du judaïsme, l'histoire millénaire d'Israël est traversée par une tension permanente entre guerre sainte et guerre royale. Si les corps constitués par le prophète Moïse trouvent leur versant parodique dans les milices terroristes de la Haganah et de l'Irgoun, prémices des forces de défense sionistes de Tsahal, on assiste, depuis la guerre des Six-Jours, à un retour sectaire à la guerre sainte de la part des sionistes messianiques. Le génocide de Gaza débuté en 2023 n'est qu'une répétition moderne du massacre de Jéricho par les forces armées de Josué, si tant est que cet épisode biblique ait une quelconque réalité historique, un massacre qui peut s'étaler sur une longue durée grâce au régime d'exception dont bénéficie l'État d'Israël, mais qui ne durera pas indéfiniment. Le génocide de Gaza est l'application stricte des préceptes deutéronomiques par les chefs de guerre sionistes avec à leur tête un Netanyahu criminel grimé en Isaïe, comme le pseudo état-islamique de Daesh, mené par un calife parodique (une sorte d'Iznogoud barbare), applique à la lettre les versets de la sourate al-Tawbah contre les "polythéistes". La "guerre sainte" des sionistes messianiques est une guerre de terreur et d'anéantissement total en vue d'une rédemption illusoire ; non pas une guerre menée par et pour Yahvé, mais une guerre menée par et pour un État auto-sanctifié, raciste et suprémaciste. Le "jihad" des daeshiens est issu de la même veine nihiliste et constitue non pas un effort militaire - et avant tout spirituel - dans la voie de Dieu, mais une chute sanguinaire dans les profondeurs de l'égo, du Mal absolu enfoui dans les âmes mortes. Avec le génocide des Palestiniens, il se pourrait que nous assistions au début de la fin de l'entité sioniste messianique, soit la combinaison montrueuse d'un appareil d'État appropriateur et hyperviolent qui s'est construit sur une sédentarité parodique et de vestiges d'une machine de guerre millénaire, dont le comportement imprévisible est caractéristique d'un nomadisme dévié dépourvu de principes.

La violence créatrice

Dans la guerre prophétique sont prohibés : les mutilations, le fait de brûler un être vivant²⁷, les destructions aveugles de la faune et de la flore, l'assassinat de femmes et d'enfants²⁸, ainsi que les viols. En outre, les prisonniers de guerre doivent être nourris, vêtus, soignés, les soumettre à la torture et les condamner à mort est strictement interdit²⁹. Il est évident que les crimes du Hamas n'ont rien à voir avec la guerre prophétique, mais ils entrent plutôt dans le cadre du pôle destructeur de la machine de guerre, par opposition au pôle créateur qui permet une authentique lutte de résistance. Cette ligne destructrice peut s'observer dans la guerre prophétique elle-même, mais de manière beaucoup plus rare et sporadique, comme une conséquence inévitable de la nature imprévisible de la machine de guerre. C'est le cas de la *bataille de la Tranchée* à l'issue de laquelle tous les hommes de la tribu juive des *Banu Qurayza* (près de six cents) ont été exécutés par l'armée des musulmans. Cet épisode est évoqué dans la sourate *Les Coalisés* par deux versets qui ne sont pas sans évoquer les versets guerriers du Deutéronome³⁰. Le pôle "positif" de la machine de guerre implique une violence créatrice qui renvoie à un concept déjà utilisé par Frantz Fanon, à la suite du poète Aimé Césaire, dans le contexte des guerres anti-coloniales. Comme nous l'avons affirmé ailleurs concernant la guerre de résistance palestinienne, la réduction à une lutte exclusivement anti-coloniale nécessite d'être dépassée depuis la *guerre des Six-Jours* de 1967, malgré le fait que plusieurs éléments caractéristiques d'un manichéisme colonial (colon/Bien contre indigène/Mal) sont toujours bel et bien présents dans le discours belliciste sioniste. Il ne s'agit pas de nier cet aspect essentiel du suprémacisme sioniste, et nous rejoignons totalement Frantz Fanon en affirmant que la libération du colonisé, qui doit être aussi bien extérieure qu'intérieure, nécessite une vio-

27. *Sabih Bukhari*, 55.

28. *ibid.* 56:148.

29. *Tabari* I, 1341.

30. Coran 33:26-27.

lence positive capable de redonner son humanité au colonisé, grâce à l'affranchissement d'une représentation totalitaire. Car, ce qu'impose le colon au colonisé est avant tout un paradigme, une vision du monde manichéenne où la liberté ne concerne que le seul côté du Bien, c'est-à-dire celui de la puissance coloniale. Cette puissance est essentiellement une construction mentale présentée comme une réalité nécessaire et insurmontable. Son langage est celui de la violence qui représente *de facto* la seule interaction possible entre colon et colonisé. Ce dernier n'a pas d'autre choix que de répondre à la violence par la violence, en intégrant la force que le colon instille dans son environnement. Et ce, sans aller jusqu'à affirmer, comme le fait Frantz Fanon, que le souhait du colonisé est de prendre la place de son oppresseur. Contrairement à la violence exercée par le colon, la violence du colonisé ne peut pas être déshumanisante, car elle est déjà inscrite dans un devenir-animal qui n'aspire qu'à l'émancipation, non pas au détriment du colon et de son humanité mais contre ce qu'il représente et les crimes qu'il commet, fort de sa puissance auto-proclamée. En fait, il n'y a qu'une seule solution : la déconstruction de la puissance colonisatrice comme condition sine qua non de l'émancipation du colonisé. Nous tenons la signification profonde de cette célèbre citation de Fanon, tirée des *"Damnés de la terre"* : *"Pour le colonisé, la vie ne peut naître que du cadavre en décomposition du colon"*. Dans la représentation du mythe colonial, l'indigène est synonyme de dégénérescence : il faut le civiliser et lui inculquer les valeurs du persécuteur, de sorte que le rêve le plus cher du colonisé serait de ressembler à son bourreau. On retrouve ce discours à plusieurs niveaux chez les représentants du sionisme suprémaciste, y compris chez un partisan de l'égalité entre Juifs et Arabes comme Martin Buber. Tout comme l'ancien occupant français évoquant les effets positifs de la colonisation, le colon sioniste affirme avoir apporté le progrès technique et culturel dans les territoires colonisés, sans lesquels l'indigène arabe restera cloîtré dans sa bulle sauvage et dégénérée. Pire encore, l'indigène est le Mal absolu, l'ennemi des valeurs. Sa présence sur sa propre terre équivaut à un parasitisme qu'il convient d'éradiquer "au DDT". Ainsi, Fanon évoque le "lan-

gage zoologique” du colon que l’on retrouve chez le sioniste qualifiant le Palestinien “d’animal humain”. La violence psychique de telles affirmations déshumanisantes conforte le colonisé dans la quête d’une violence émancipatrice, seule à même de faire triompher son humanité. Avant son activisme politique, Frantz Fanon était médecin psychiatre et ses méthodes profondément humanistes ont fait scandale dans les services où il a exercé (notamment en Algérie et en Tunisie). Il avait compris que le colonialisme était une machine irrationnelle (la psychose et la névrose n’ayant aucun secret pour lui), et que cette folie furieuse de la machine coloniale induisait des instabilités psychiques importantes chez le colonisé, décrites dans son premier ouvrage *“Peau noire, masques blancs”*, qu’il avait présenté comme sa thèse de médecine, un texte qui fut évidemment refusé par l’université. Ainsi, Fanon écrit : *“Le colonialisme n’est pas une machine à penser, n’est pas un corps doué de raison. Il est la violence à l’état de nature et ne peut s’incliner que devant une plus grande violence.”* Face à cette violence sauvage (qui est en fait l’équivalent de la violence mythique décrite par Walter Benjamin), Fanon ne propose pas une violence encore plus aveugle et sanguinaire, mais un saut qualitatif dans un environnement entièrement saturé par la violence, où même la paix revêt un aspect violent. L’objectif est de surmonter cette “violence atmosphérique” par une praxis de la violence qui permet la libération intérieure. Pour cela, il s’agit avant tout de s’extraire des schémas mentaux imposés par le colon qui enseigne l’individualisme au colonisé en encourageant les divisions populaires et en lui faisant croire qu’il ne pourra se libérer que par la voie de la subjectivité et par la “non-violence” de la bourgeoisie colonialiste (ce qu’est, du moins dans la forme, le pacifisme du *Brit Shalom*). Cela pour empêcher la mise en place d’une violence populaire, la seule violence redoutable pour la puissance coloniale, car elle est menée par le peuple et pour le peuple grâce à la formation d’une authentique machine de guerre. Cette “*massification de la violence*” implique qu’aucun leader ne peut décider pour le peuple qui est seul maître de son destin : la violence devient alors une lumière libératrice. Mais quand la violence colonisatrice, basée sur l’exploit-

tation et l'appropriation, est dépassée par la violence messianique basée sur l'anéantissement et qui présuppose la fabrication du mythe, elle atteint un degré de destruction sans précédent ; elle devient une violence sacrificielle qui aboutit à l'extermination et au génocide du peuple colonisé. Le dépassement de la violence colonisatrice réside en ceci que le peuple qui subit le joug de la violence messianique est un peuple déterritorialisé, il n'occupe donc plus le statut indigne du colonisé exproprié de sa terre et qui subit la violence du colon sur son propre sol, car il n'a tout simplement plus le droit d'exister sur cette terre réservée aux seuls élus des temps messianiques. En plus d'être réduit à sa vie nue, il revêt le statut d'*Homo sacer*, celui dont la vie n'est pas digne d'être vécue et que l'on peut tuer impunément, mais aussi torturer, violer, affamer, tout en tournant en dérision sa douleur et ses souffrances. On passe du statut d'opprimé à celui de martyr perpétuel qui n'a plus la violence comme interlocuteur, mais la mort, la torture et la douleur, physique et psychique. Jamais cette violence n'a été aussi puissante qu'à travers la guerre totale menée par le sionisme messianique contre les Palestiniens. Après avoir fait l'histoire (son histoire) par la violence coloniale, l'entité sioniste doit la défaire par la violence messianique, inscrite dans un temps où passé et présent se confondent pour dévoiler la vérité d'un futur rédempteur. Ce temps de la représentation (ou temps imaginal selon la formule de Walter Benjamin) ne permet plus la praxis anticoloniale prônée par Fanon, car la violence qui le caractérise ne peut plus être dépassée, contrairement à la violence à l'état de nature du colon (la violence mythique) dont on peut encore soutenir le regard, aussi barbare soit-il. En effet, le Palestinien pouvait toujours affronter la violence colonisatrice avec des pierres et des armes artisanales. Si le peuple colonisé doit arrêter l'histoire fabriquée par le colon afin de se réapproprier la sienne, le rôle du peuple palestinien broyé par la machine sioniste et sa violence néantisante est de dépasser cette dernière par une autre forme de puissance, tout aussi libératrice. "Il s'agit de cette puis-

sance qui “s’accomplit dans la faiblesse” pour citer Saint Paul³¹, mais cette faiblesse biblique n’est pas cette “sérénité de pierre” dénoncée par Fanon comme la conséquence d’une passivité religieuse empreinte de fatalisme. Cette puissance spirituelle du martyr palestinien est la force du martyr chrétien jeté dans la fosse aux lions, la force du martyr témoin des camps nazis, là où l’impossible est devenu possible. La prière est au martyr ce qu’est la danse rituelle au colonisé : une “relaxation” par laquelle la violence primaire est canalisée pour être transformée positivement. Elle est une catharsis qui transmute la haine en foi pour rejaillir en une lumière aveuglante qui ne cesse de briller devant la face du monde. La puissance du martyr est la véritable résistance, car elle est indestructible : aucune menace ne peut la faire plier, aucun pouvoir ne peut la saisir, aucun missile ne peut l’anéantir. Elle donne une leçon de courage à toute l’humanité et atteint directement les cœurs des justes parmi les nations, mais ses fruits ne se voient pas, car ils ne sont pas de ce monde. Cette puissance dans la faiblesse appartient à ce Messie qui n’a pas besoin de sang et de larmes pour se manifester, car elle se nourrit seulement de patience, de résilience et d’espoir. Elle est la véritable violence divine qui malmène les consciences des criminels et réduit leur actions de terreur à néant. Sa source est le souffle de l’esprit que le Christ utilisera pour détruire le faux Messie. Tandis que le soldat sioniste danse au rythme des bombes, le Palestinien, toujours debout au milieu des ruines, crie tout haut en agitant le drapeau de sa terre : “Quand je suis faible, c’est alors que je suis fort.”

31. 2 Corinthiens, 12:9-10.

POSTFACE DE

GABRIEL HAGAÏ

Une fois la situation proche-orientale analysée, tant du point de vue historique que géopolitique, la question urgente qui se pose est « et maintenant ? ». Tant de mal a été commis. Tant d'horreurs, tant de crimes ! Y a-t-il une solution ? Et si oui, laquelle ?

Il n'y a rien au monde meilleur que la paix – et une paix authentique en Terre Sainte n'existera que fondée sur la justice pour tous les protagonistes, et non sur la simple absence de violence ou sur le remplacement d'une injustice par une autre. La paix ne se fera pas au détriment des Palestiniens et au bénéfice des Israéliens, ou réciproquement, mais au bénéfice des deux, *ensemble*.

Il faudra bien tôt ou tard cesser les hostilités meurtrières en Terre Sainte, et tenter de bâtir une paix durable en concevant un moyen juste de vivre ensemble pour lentement se réconcilier, comme l'ont fait les Sud-Africains, Noirs et Blancs, après des décennies d'apartheid.

Mais pour que cette paix véritable existe, il est nécessaire d'envisager sérieusement de la part du Gouvernement Israélien des indemnisations financières pour les Palestiniens, additionnellement à la refonte totale de l'organisation politique en Israël-Palestine par la création d'un nouvel état inclusif où tous vivraient avec les mêmes droits, à égalité en tant que citoyens, hébreóphones et arabóphones ensemble (ce qui constitue la seule solution politique viable possible, à mon avis). Bref, la disparition du sionisme lui-même, ce cancer du Moyen-Orient.

Cela participe de la justice que l'État d'Israël dédommageât les Palestiniens pour toutes les exactions qu'il a commises envers eux

durant toutes ces années, à l'instar de ce qu'a fait le Gouvernement Allemand pour les crimes commis par les Nazis (réparations dont Israël a grandement profité d'ailleurs). Ainsi, les dédommagements financiers concerneraient les meurtres, les expropriations, les mutilations, les emprisonnements, les destructions, les violences, etc. perpétrés depuis la création de l'État Sioniste envers tous les Palestiniens.

Cela a été normal pour les Juifs de recevoir des réparations financières de l'État Allemand, mais cela serait anormal d'envisager la même chose pour les Palestiniens ? N'ont-ils pas été inexorablement les victimes d'une volonté consciente d'annihilation de la part du Gouvernement Israélien depuis 1948 ? Que l'État d'Israël verse une pension aux familles palestiniennes dont un membre a été assassiné, ainsi qu'aux Palestiniens qui ont été mutilés par ses snipers. Qu'il dédommage ceux qui ont été exilés de force, ceux qui ont été emprisonnés injustement, ceux qui ont été torturés, ceux dont les maisons ont été volées ou détruites, ceux dont les champs ont été ravagés, les arbres déracinés ou les troupeaux abattus, ceux qui ont perdu leur moyen de subsistance ou été abusivement licenciés, etc.

Je ne suis pas dupe ; c'est sûr que l'idéologie sioniste qui a légitimé les exactions systémiques envers les Palestiniens ne s'arrêtera pas à un crime supplémentaire, ne fera rien pour la paix, ni n'envisagera de lâcher un seul kopeck d'indemnisation. Mais ce n'est pas ainsi la vision de mon judaïsme. Notre Torah ne cautionne ni la vengeance aveugle, ni le meurtre des enfants, ni le massacre des populations civiles, ni l'injustice !

Selon notre Torah, on ne saurait établir une société saine sur l'injustice envers ne fût-ce qu'une seule personne (fût-elle non-juive) – *a fortiori* envers un peuple tout entier (*i.e.* les Palestiniens). Il est dit (Deut. XVI:20) : « Justice, tu poursuivras la justice (*šēdheq šēdheq tirdof*) ! ». Et (Deut. XXX:15-19) : « Tu choisiras la vie (*wuvâhartâ ba-hayyim*). ». De même, la Torah doit être « [notre] sagesse et [notre] intelligence aux yeux des nations » (Deut. IV:6), plutôt qu'un manuel d'oppression nationaliste.

C'est une caractéristique des idéologies en recherche de légitimité que d'emprunter du vocabulaire à d'autres domaines déjà reconnus, comme les religions ou les sciences. Les charlatans et les sectes y recourent quotidiennement. Ainsi le sionisme n'échappe pas à cette tendance. Alors que ce mouvement est athée et nationaliste, il a cherché à s'établir dans la conscience populaire juive comme une alternative légitime à la tradition en recyclant son vocabulaire le plus sacré (Israël et Sion). Et il a (presque) réussi !

Je m'élève, comme beaucoup d'autres juifs de par le monde, contre cette usurpation de notre identité. Les dirigeants de l'entité politique nationaliste juive en Terre Sainte ont réussi à profaner ces noms sacrés en les associant à leurs entreprises honteuses, indignes du judaïsme et de la Torah. À cause d'eux, les nobles mots « Israël » et « Sion » sont désormais jetés dans la boue, voués à l'opprobre du monde entier. C'est une faute impardonnable ! Cela fait d'ailleurs saigner mon cœur d'avoir à utiliser parfois ces saints noms dans leur sens profané, quand il n'y a pas d'autre alternative ou afin de pouvoir me faire comprendre plus facilement de mes interlocuteurs (ou de mes lecteurs, comme c'est ici le cas).

L'influence grandissante des idées allogènes au judaïsme, véhiculées par la propagande israélienne, se fait de plus en plus sentir au sein de notre orthodoxie. L'identité juive passe désormais inconsciemment chez la plupart de nos coreligionnaires par une assimilation à l'État d'Israël. Les derniers observants d'un judaïsme authentique sont-ils voués à disparaître sous la pression de cet « israélisme » ?

On le voit déjà rien qu'à la manière avec laquelle la prononciation de l'hébreu liturgique est massacrée dans nos synagogues. Si quelqu'un lit cette langue en concordance avec son origine sémitique (selon les traditions conservées au Maghreb, en Orient ou au Yémen), le voici accusé d'avoir « l'accent arabe » ! Et je ne parle même pas du reste, comme les nouvelles fêtes laïco-religieuses sionistes, tel *Yôm hâ-ʿAšmâ'ûth* (Jour de l'Indépendance), etc. !

Il faut bien comprendre qu'il n'existe pas plus de lien entre le sionisme (l'État d'Israël) et la Torah – malgré la judaïté des sionistes

– qu’entre le Ku Klux Klan et l’Église Catholique (bien que les klanistes soient chrétiens) ou qu’entre le FLN algérien et l’islam (bien que ses membres soient de culture arabo-musulmane). Donc, on ne peut pas plus affirmer que l’État israélien représenterait LES juifs (tous les juifs, et le judaïsme en plus), que le Gouvernement algérien représenterait les musulmans ou le Texas les chrétiens.

Je fais toujours bien la différence entre les citoyens et l’État. De la même manière qu’on ne saurait haïr tous les Français (et même tous les francophones) pour les exactions commises par l’Armée Française en Afrique sur les ordres du Gouvernement Français. Et c’est justement pour éviter que ces dénonciations soient balayées trop facilement par les sionistes en les taxant d’antisémitisme, que je les fais en tant que juif et rabbin.

Face à l’israélisme, à son allogénéité et à sa tartuferie, je me sens de plus en plus comme le dernier des Mohicans, détenteur d’une science ancestrale en voie de disparition. La fréquentation de la majorité des synagogues françaises – mais surtout l’audition là-bas de sermons d’une platitude navrante – m’est devenue difficile. Comment contempler ma communauté où l’imitation a pris la place de l’authentique ? J’imagine que je ne suis ni le premier ni le seul à ressentir cette douleur inhérente à l’érudition – comme le dit le verset (Ecclésiaste I:18) : « [...] celui qui augmente sa connaissance augmente sa douleur (*weyôsf da‘ath yôsf mak‘h’ôv*). » –, mais cela fait toujours mal.

Ceci dit, j’ai profondément foi en la Providence divine qui ne laissera jamais Sa Torah se pervertir, comme nous l’assure le verset (Josué I:8) : « Ce livre de la Torah ne s’éloignera point de ta bouche (*lô yâmûsh séfer hat-Tôrâ haʒ-ʒê mîp-pîkbâ*). » La qualité survivra toujours face à l’égarement de la quantité. Ainsi, grâce à Dieu, il reste encore quelques lignées authentiques du judaïsme (de toutes origines) disséminées çà et là, résistant à l’influence appauvrissante de l’israélisme, confirmant ce qu’a dit le Roi Salomon (Ecclésiaste IV:12) : « [...] la corde triplée (i.e. à trois fils) ne se rompt pas facilement (*weha-hûʔ ha-meshullâsh lô vimhêrâ yinnâthêq*). »

Le concept de *tiqqûn* (réparation, rectification) est fondamental dans notre tradition religieuse. Cela participe de la justice et du bon sens que le destructeur supportât le coût de la reconstruction. À l'État d'Israël de financer la reconstruction de Gaza et de la Palestine en général. À l'État d'Israël d'indemniser les Palestiniens pour toutes les exactions qu'il a commises envers eux. La somme est colossale et le joug financier considérable, mais c'est le seul moyen pour les Israéliens de retrouver leur humanité perdue.

Bien sûr, tout ceci n'exonère pas les terroristes palestiniens des crimes qu'ils ont commis envers des civils, israéliens ou juifs. Aucune cause, fût-elle même la plus juste au monde, ne peut légitimer des atrocités inhumaines. La fin ne justifie pas les moyens. Tuer des civils constitue du terrorisme. Que ce soit du terrorisme de résistance ou du terrorisme d'état, tuer des civils est du terrorisme. À bon entendeur salut. Cela vaut de la même manière pour les criminels de guerre israéliens qui devront répondre un jour ou l'autre de leurs exactions devant la justice, humaine ou divine.

Tous les êtres humains ont été créés à l'image de Dieu, selon Sa ressemblance (cf. Genèse I:26) ; aucune vie n'est inférieure ou supérieure à l'autre ; nous sommes tous égaux, quels que soient notre sexe, notre race, notre culture et notre religion. Nos Sages enseignent (*Sanhédrîn* IV:5) : « Adam a été créé unique, pour enseigner que tout celui qui fait périr une personne, c'est comme s'il avait fait périr tout un monde, et que tout celui qui fait vivre une personne, c'est comme s'il avait fait vivre tout un monde ; et pour la paix des créatures, qu'un homme ne dise pas à son prochain : "mon père est plus grand que le tien (*abbâ gadhól mé-avîkḥâ*)". ».

Selon notre Torah chacun est responsable de ses crimes (Deut. XXIV:16) : « On ne fera point mourir les pères pour les fils, et l'on ne fera point mourir les fils pour les pères ; on fera mourir chacun pour son péché. » Principe répété dans ce verset (Ézéchiel XVIII:20) : « L'âme qui pèche, c'est celle qui mourra. Le fils ne portera pas l'iniquité de son père, et le père ne portera pas l'iniquité de son fils. La justice du juste sera sur lui, et la méchanceté

du méchant sera sur lui. » Ainsi (Genèse IX:6) : « Qui aura versé le sang de l'Homme, par l'Homme son sang sera versé (*shófēkh dam-bâ-Ādhām, bâ-Ādhām dāmô yishshâfēkh*). » Rien ne vaut plus que l'action non-violente. Nous sommes tous liés, tous unis par nos liens d'humanité. Lorsqu'un seul être humain est tué, c'est nous tous qui mourrons.

L'État d'Israël se targue d'être un pays juif ; il faudrait qu'il commençât à agir comme ce qu'il prétend être ! Notre Torah est basée sur la justice, l'amour, l'humilité et l'inclusion – vertus incarnées par nos Prophètes et nos Saints, tels Moïse, Aaron et Hillel l'Ancien. Tout le contraire des “valeurs” du sionisme, construit sur l'orgueil, l'oppression, la haine et l'exclusion – celles de Théodore Herzl, de Joseph Trumpeldor, de Ben Gourion ou de Netanyahou. Débarassons-nous de cette idéologie politique toxique, *de facto* raciste, exclusiviste, hégémoniste et faiseuse d'apartheid.

Alors que la majorité des juifs de par le monde est contre la politique israélienne de destruction des Palestiniens, le discours dominant dans les médias est l'otage de la propagande sioniste israélienne, muselant ainsi l'opposition et le débat. Depuis des années, je parcours le monde afin – entre autres – de désamorcer l'amalgame toxique qui peut être fait entre les juifs (en général) et le Gouvernement Israélien, malheureusement entretenu par la propagande sioniste. En se déclarant unilatéralement “État-Nation du Peuple Juif”, l'État d'Israël a rendu d'office tous les juifs, et même incidemment le judaïsme, coresponsables de sa politique. Un véritable abus de pouvoir ! À cause de cet amalgame malheureux, des enfants juifs sont parfois les victimes de terroristes croyant venger ainsi le massacre des Palestiniens. Ne dois-je pas tout faire pour empêcher cela ? C'est du *piqqûah nèfesh* (sauvetage de vies). La vie humaine n'est-elle pas la chose la plus précieuse et sacrée au monde ?

Nous vivons les signes déjà annoncés plus de deux mille ans auparavant (*cf. Mishná Sôtâ IX:15, T. Sôtâ 49b, T. Sanhédrin 97a*) appelés « les talons du Messie (*ṣiqvôth ham-Mâshîaḥ*) ». Comme le disent

nos ancêtres à ce propos : « Sur qui nous reste-t-il à nous appuyer (*i.e.* sur qui seul pouvons-nous compter) ? Sur notre Créateur (litt. “sur notre Père qui est au Ciel” – *ʿal Ávînu sheb-bash-Shâmayim*). ».

Deux exemples constituent pour moi l'archétype de l'intervention divine – totalement invisible – résolvant des situations qui semblaient insolubles humainement : L'Abolition de l'Apartheid en Afrique du Sud, et la Chute du Mur de l'URSS. *A priori* tous les spécialistes politiques de l'époque prévoyaient de longs épisodes violents pour sortir de ces situations ; et pourtant, grâce à un enchaînement de synchronicités inattendues, cela s'est passé relativement rapidement et pacifiquement. Cela me motive à espérer que Dieu – le seul sur Lequel nous pouvons compter – a préparé pour nous le même genre de solution miraculeuse à laquelle personne n'avait pensé.

Comme nombre de rabbins ainsi que de juifs honnêtes de par le monde, je dénoncerai toujours cette arnaque (la plus grande du XX^e siècle selon moi) qu'est le sionisme politique, ainsi que la pollution idéologique qu'il a introduite dans notre judaïsme. Bien sûr – je ne suis pas naïf – l'antisémitisme est aussi utilisé par ceux qui veulent purifier la Terre Sainte de toute présence juive (par un massacre pur et simple de la population israélienne, et par une destruction totale de tout ce qui a déjà été construit) – mais ce n'est évidemment pas mon cas, ni le cas de mes amis Palestiniens, ni celui de l'écrasante majorité des gens sains d'esprit. Surtout que je suis plutôt un partisan de la non-violence, un adepte de la paix et de la justice.

Ce n'est pas parce que des antisémites se cachent parfois derrière l'antisémitisme que ce dernier est de l'antisémitisme ; pas plus que parce que des islamophobes se cachent derrière la laïcité que celle-ci serait de l'islamophobie. Affirmer le contraire serait un sophisme.

Nulle volonté dans mon antisémitisme de nier le droit à quiconque (juifs ou non-juifs) de vivre en Terre Sainte (le centre même de notre géographie sacrée). C'est justement par amour pour mes sœurs et frères Israéliens que je dénonce les exactions humanitaires commises en leur nom par leur gouvernement. Il faut choisir le bon côté de l'Histoire, du côté de l'être humain et de la justice. Comme

le dit mon ami Palestinien et activiste de paix hiérosolymitain, *sheikh* Ibrahim Abu El-Hawa : « Les clés de la paix mondiale se trouvent à Jérusalem. ».

Surtout que la Rédemption finale tant annoncée par nos Prophètes ne se fera que basée sur l'Amour inconditionnel (*Abavath-hinnâm*), et pas sur autre chose. Seul l'établissement d'une société humaine globale fondée sur la justice, la bonté et la compassion hâtera la Rédemption messianique tant espérée. N'oublions pas que Dieu est notre origine et celle de nos épreuves ici-bas, ainsi que notre finalité (Isaïe XLV:22) : « Tournez-vous vers Moi, et vous serez sauvés, vous tous qui êtes aux extrémités de la terre. » Que s'accomplisse en nous ici-bas le verset (Psaumes CXXXIII:1) : « Qu'il est bon et qu'il est agréable le séjour des frères ensemble (*hinné mat-tôv wuman-nâ'im shèveth ahîm gam yâhadh*). ».

BIBLIOGRAPHIE

Agamben, G. :

- *Homo sacer : le pouvoir souverain et la vie nue*, Seuil, 1997.
- *Ce qui reste d'Auschwitz*, Rivages, 2003.
- *Le temps qui reste : un commentaire de l'Épître aux Romains*, Rivages, 2004.

Arendt, H.

- *L'origine du totalitarisme*, Points, 2005.
- *La Tradition cachée : le juif comme paria*, Payot, 2019.

Belhaj-Kacem, M. *L'esprit du nihilisme : une ontologique de l'histoire*, Fayard, 2009.

Benjamin, W. *Critique de la violence*, Paris, Payot, 2018.

Bensoussan G. *Juifs en pays arabes : le grand déracinement 1850-1975*, Tallandier, 2012.

Buber, M.

- *Judaïsme*, Gallimard, 1986.
- *Moïse*, Les Belles Lettres, 2015.
- *Kingship of God*, Prometheus Books, 1990.

Charbit, D. *Sionismes : textes fondamentaux*, Albin Michel, 1998.

Cypel, S. *L'état d'Israël contre les Juifs*, La Découverte, 2020.

Deleuze, G., Guattari, F.

- *L'Anti-Oedipe*, Les éditions de Minuit, 1972.
- *Mille plateaux*, Les éditions de Minuit, 1980.

Enderlin, C. *Au nom du Temple : Israël et l'irrésistible ascension du messianisme juif (1967-2013)*, Seuil, 2013.

Fanon, F. *Les Damnés de la Terre*, La Découverte, 2004.

Finkelstein, N.

- *L'industrie de l'Holocauste : réflexions sur l'exploitation de la souffrance des Juifs*, La Fabrique, 2001.
- *Gaza: An Inquest into Its Martyrdom*, University of California Press, 2018.

Freud, S. *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Folio, 1993.

Gilis, C-A. *La profanation d'Israël selon le droit sacré*, Le Turban Noir, 2003.

Guénon, R.

- *Symboles de la Science sacrée*, Gallimard, 1962.

- *Le règne de la quantité et les signes des temps*, Gallimard, 1970.

Haddad, G.

- *L'enfant illégitime : Sources talmudiques de la psychanalyse*, Hachette, 1981.

- *Le Pêché originel de la psychanalyse : Lacan et la question juive*, Le Seuil, 2019.

Hamidullah, M.

- *Battlefields of the Prophet Muhammad: A Contribution to Muslim Military History*, Kitan Bhavan, 1992.

- *Le Prophète de l'islam : sa vie, son œuvre*, AlBouraq, 2015.

Hersh, S.M., *The Samson Option: Israel's Nuclear Arsenal and American Foreign Policy*, Random House Inc, 1991.

Ibn Khaldoun. *Les prolégomènes*, Alicia éditions, 2020.

Jesi F.

- *La fête et la machine mythologique*, Les presses du réel, 2008.

- *Secret Germany : Myth in Twentieth-century German Culture*, Seagull Books (London), 2021.

Knafo, M., *Le Mossad et les secrets du réseau juif au Maroc 1955-1964*, Biblieurope, 2008.

Lacoue-Labarthe, P., Nancy, J-L. *Le mythe nazi*, Poche, 2022.

Lazare, B. *L'antisémitisme : son histoire et ses causes*, L'Harmattan, 2010.

Leibowitz, Y.

- *Judaism, Human values and the Jewish state*, Cambridge, Harvard University Press, 1992.

- *Israël et judaïsme, Ma part de vérité*, Desclée de Brouwer, 1993.

- *La mauvaise conscience d'Israël. Entretiens avec Joseph Algazy*, Le Monde-éditions, 1994

- *Peuple, Terre, État*, Plon, 1995.

BIBLIOGRAPHIE

Ludendorff, E. *La guerre totale*, Tempus Perrin, 2014.

Pappé, I.

- *Gaza in crisis : Reflections on Israel's War Against the Palestinians* (avec Chomsky, N.), Haymarket Book, 2010.

- *Les dix légendes structurantes d'Israël*, Les Nuits Rouges, 2022.

- *Le nettoyage ethnique de la Palestine*, La Fabrique, 2024.

Rabkin, Y.M. *Au nom de la Torah. Une histoire de l'opposition juive au sionisme*, Les presses de l'université (Laval), 2004.

Rolnik, E. *Freud à Jérusalem : La psychanalyse face au sionisme*, L'Antilope, 2017.

Sanbar, E. *"La dernière guerre ?" Palestine 7 octobre 2023-2 avril 2024*, Gallimard, 2024.

Schattner, M. *Histoire de la droite israélienne*, Editions Complexe, 1992.

Schmitt, C. *Théologie politique*, Gallimard, 1988.

Scholem, G. *Le messianisme juif : essais sur la spiritualité du judaïsme*, Les Belles Lettres, 2016.

Virilio, P. *Vitesse et politique*, Galilée, 1977.

GLOSSAIRE

Aggadah : Mot hébreu signifiant légende, récit, et désignant l'ensemble des passages non-législatifs du Talmud consacrés aux exégèses de la Bible, par opposition à la *Halakha*.

AIPAC : l'*American Israel Public Affairs Committee* est un lobby pro-israélien créé en 1963 aux États-Unis et considéré comme un des plus puissants du pays. Proche de la droite israélienne et du Likoud, il assure une aide constante, politique et financière, à l'État d'Israël.

Alyah (ou *alya*) : mot hébreu signifiant "ascension spirituelle" qui désigne l'immigration des juifs en terre d'Israël, mais dont le sens profond est le retour intérieur vers Dieu.

Asabiyya : Terme arabe utilisé par Ibn Khaldoun qui désigne l'esprit de corps dans un contexte tribal et nomade et qui tend à dégénérer dans un contexte sédentaire. Dans la sociologie arabe, la signification de ce terme a été étendue au patriotisme et au nationalisme modernes.

B'nai B'rith : Les Fils de l'Alliance en hébreu. Organisation juive indépendante présente dans plusieurs pays, souvent confondue avec la franc-maçonnerie, elle est en fait une organisation non gouvernementale dont l'activité est axée sur les actions caritatives, la défense du sionisme et la lutte contre l'antisémitisme.

Beth Hamikdash : mot hébreu signifiant "Temple saint" qui désigne le Temple qui était situé sur le mont Moriah à Jérusalem, édifié par le roi Salomon et détruit par le roi de Babylone Nabuchodonosor. Reconstitué ensuite sous Darius II, puis redétruit par Titus en 70. Il renfermait le Saint des saints, et était considéré comme le site le plus sacré du judaïsme.

Chutzpah : mot dérivé de l'hébreu qui signifie culot, audace. Il peut avoir une connotation positive et est souvent utilisé pour qualifier l'ascension audacieuse des startups de la *Silicon Valley* israélienne.

Daech : acronyme arabe de “l’état islamique en Irak et en Syrie” qui désigne une organisation terroriste islamiste fondée en 2006 qui prône l’établissement d’un califat mondial.

Dajjal : mot arabe signifiant “imposteur”. Dans la tradition musulmane, désigne l’Antéchrist qui usurpe la fonction du Messie. Parmi ses traits caractéristiques, il est borgne et sur son front est inscrit le mot *kafir* qui signifie “celui qui cache la Vérité.”

Eretz Israel : “Terre d’Israël” en hébreu. Selon la Bible, il s’agit d’une terre promise par Dieu au peuple juif qui s’étend du Nil jusqu’à l’Euphrate.

Galout : de l’hébreu “exil”, désigne la diaspora juive à travers le monde. Selon la tradition juive, seul l’avènement du Messie pourra mettre un terme à l’exil des Juifs par un retour à la Terre promise.

Gog et Magog : deux noms propres présents dans le livre d’Ezéchiel et dans le Coran et dont la signification est mal connue. Ils sont liés à la fin des temps et au déclenchement d’une guerre apocalyptique. Certaines interprétations les assimilent à deux peuples ennemis.

Goush Emounim : “Bloc des fidèles” en hébreu. Mouvement sioniste messianique israélien dont le but est l’établissement de colonies en Cisjordanie.

Goyim : pluriel de *goy* qui signifie nation en hébreu, désigne les Gentils, les personnes non-juives. Dans la Torah, *gôy* signifie « peuple », et les Israélites sont aussi un *gôy* parmi tous les autres.

Gueoula : de l’hébreu “rédemption”, désigne la délivrance du peuple juif durant les temps messianiques après la reconstruction du Temple de Jérusalem.

Hadith : mot arabe qui signifie “dire”, désigne une parole du prophète de l’islam rapportée suivant une chaîne de transmission ininterrompue et qui constitue le recueil des traditions prophétiques nommé *Sounna*.

Haganah : signifie “protection” en hébreu. Organisation paramilitaire sioniste fondée en 1920 par Vladimir Zeev Jabotinsky qui constitue le noyau des Forces de Défenses Israéliennes et du Mossad. La Haganah se scinde en deux mouvements : l’Irgoun et le Lehi.

Halakha : de l'hébreu "voie". Désigne la Loi juive écrite contenant l'ensemble des commandements (*mitsvot*) conformes à la Bible et au Talmud.

Hamas : signifie "ferveur" en arabe. Acronyme du "Mouvement de résistance islamique palestinien" fondé en 1987 par Ahmed Yassine et les Frères Musulmans.

Haredim : de l'hébreu "ceux qui craignent Dieu". Pratiquants de la branche ultra-orthodoxe du judaïsme. Leur vie étant régie par la loi rabbinique, ils évoluent en communauté autarcique. En Israël, ils sont exemptés de service militaire.

Hasbara : signifie "explication" en hébreu. Ensemble des techniques de propagande utilisées par l'appareil d'État israélien afin d'améliorer la réputation de l'entité sioniste, particulièrement en temps de conflit.

Hassidim : de l'hébreu *hasid*, celui qui aime Dieu. Courant mystique du judaïsme orthodoxe ashkénaze qui prône la communion joyeuse avec Dieu.

Herem : de l'hébreu qui signifie "voué à la destruction". Désigne une personne excommuniée par un tribunal talmudique. Le philosophe Baruch Spinoza a fait l'objet d'un *herem* par les autorités rabbiniques à l'âge de 24 ans.

Hubris : mot grec signifiant "orgueil démesuré". Dans la tragédie grecque, le héros qui fait preuve d'hubris est sévèrement puni par les dieux.

Intifada : de l'arabe « soulèvement », désigne le mouvement de révolte de la population palestinienne contre les forces d'occupation sioniste. La première Intifada a été déclenchée à Gaza en 1987.

Kabbale : de l'hébreu *Qabalah* qui signifie Tradition. Désigne la tradition ésotérique juive, transmise oralement par une chaîne ininterrompue de rabbins depuis Moïse et consignée dans le Zohar.

Katharsis : mot grec signifiant "purification" qui désigne, selon Aristote, le processus de dépassement d'une représentation tragique, caractérisé par la suppression des effets négatifs sur l'âme et la conservation d'une certaine jouissance. Dans la philosophie, ce concept est intimement lié à celui de *mimesis*.

Keffieh : mot arabe dérivé de *Koufa*, ville d'Irak, désignant la coiffe traditionnelle portée au Moyen-Orient, devenue un symbole de la résistance palestinienne et popularisée par Yasser Arafat.

Kibboutzim : pluriel de *kibboutz*, de l'hébreu "assemblée". Village collectiviste sioniste créé en Palestine au début du XX^e siècle. D'inspiration communiste, les premiers habitants des *kibboutzim* se consacraient principalement à des activités agricoles.

Kippour (guerre du) : guerre israélo-arabe qui eut lieu en octobre 1973 déclenchée par l'Égypte et la Syrie afin de récupérer les territoires occupés depuis la guerre des Six Jours.

Kohen Gadol : signifie "Grand Prêtre" en hébreu. Désigne la fonction occupée par le prêtre en chef dans le Temple de Jérusalem avant sa destruction. Le *Kohen Gadol* était considéré comme un descendant d'Aaron, le frère de Moïse.

Machia'h : de l'hébreu, "celui qui reçoit l'onction". Dans la tradition juive, il s'agit du Messie dont la venue est attendue à la fin des temps. Selon Maïmonide, le *Machia'h* appartient à la lignée du roi David. Il reconstruira le Temple et rassemblera les exilés d'Israël.

Mahdi : de l'arabe, "guidé (par Dieu)". Dans la tradition musulmane, désigne le descendant du Prophète dont la manifestation précède la venue du Christ-Messie à la fin des temps.

Midrash : terme hébreu dérivé de *dorash* qui signifie "examiner". Désigne l'exégèse de la Torah par les autorités rabbiniques. Il y en a deux types : *midrash halakha* et *midrash aggadah*.

Mitsvot : pluriel du mot hébreu *mitzvah* qui signifie prescription. Il est utilisé pour désigner les 613 commandements de la Torah qui forment le socle de la Loi juive.

Mimesis : du grec ancien "imitations". Désigne la représentation du réel notamment dans la tragédie grecque et considéré par Aristote comme une forme d'enseignement.

Mishnah : de l'hébreu, "répétition". Recueil de la loi juive orale commenté pour la première fois par Moïse Maïmonide.

Mossad : diminutif qui désigne en hébreu les services de renseignement extérieurs israéliens. Issu du service de contre-espionnage de la Haganah, le Mossad n'est soumis à aucune des lois fondamentales de l'État.

Nakba : Mot arabe signifiant catastrophe qui désigne l'exode des Palestiniens de 1948 après leur expulsion lors des opérations de nettoyage des milices paramilitaires sionistes.

Nomos : mot grec qui signifie "distribuer". Désigne la loi des hommes qui régit le gouvernement de la cité par opposition à la *phusis*.

Phusis : mot grec qui signifie "nature". En philosophie, ce concept désigne l'ensemble des phénomènes naturels régis par les lois universelles et a donné le mot "physique".

Rav : mot hébreu qui exprime l'idée de grandeur, que l'on peut définir par "maître". C'est un titre honorifique qui désigne un enseignant ou un rabbin.

Sayanim : pluriel de *sayan* qui signifie "aidant, assistant" en hébreu. Désigne des Juifs de la diaspora qui acceptent de collaborer avec le Mossad afin d'aider l'État d'Israël dans le domaine de leur compétence.

Shabbat : de l'hébreu "cessation". Jour de repos dans la tradition juive qui correspond au septième jour de la semaine dans la Bible. C'est un jour de célébration durant lequel toute activité profane est proscrite.

Shekinah : de l'hébreu, "demeure". Dans la Kabbale, ce terme désigne la présence immanente de la divinité dans le monde et dans le cœur des Hommes.

Shoah : de l'hébreu "catastrophe". Désigne l'entreprise d'extermination des juifs d'Europe menée par l'Allemagne nazie dans des camps, durant la Seconde Guerre mondiale. Le terme "holocauste" est également utilisé.

Shofar : corne de bélier utilisée comme instrument dans les rituels religieux juïques. Selon la tradition, la manifestation du Messie coïncide avec le son du *shofar* qui retentit sur le Mont du Temple.

Tekhnè : mot grec signifiant “savoir-faire” qui était utilisé dans la philosophie grecque pour désigner aussi bien le travail de l’artisan que celui de l’artiste, non pas dans un sens pratique mais relatif au processus de création en tant que tel. Il est assimilé à la technique et est lié à la katharsis en tant que processus de dépassement/conservation des lois de la phusis.

Tsahal : acronyme de l’hébreu signifiant “forces de défense d’Israël”; sert à désigner l’armée israélienne qui est issue de l’unification des groupes paramilitaires sionistes par David Ben Gourion en 1948.

UNRWA : *United Nations Relief and Works Agency for Palestine Refugees in the Near East* (Office de secours et de travaux des Nations unies pour les réfugiés de Palestine dans le Proche-Orient). Programme d’aide des Nations unies pour les réfugiés palestiniens dont les bâtiments ont été régulièrement pris pour cible par l’armée israélienne après le 7 octobre 2023.

Yahvé : Dieu tribal vénéré dans le royaume d’Israël et de Juda dont la représentation est interdite. Son nom, cité dans l’Ancien Testament, se prononce Yahwé et est désigné par le tétragramme YHWH, le Nom divin par excellence. YHWH provient de la racine trilittère *h-w-y* (ou *h-y-y*) dont le champ sémantique est « être, exister ». YHWH signifie donc en hébreu « l’Étant-Ultime, l’Étant-Absolu ». Le Tétragramme n’est prononcé qu’en état d’extrême sacralité, on préfère lui substituer la lecture *Adhônây* (litt. “mon Seigneur”).

Après Gaza

“Êtes-vous donc nés pour cela ?”

(Delacroix, *Les désastres de la guerre*)

Silence

on massacre

des innocents

Après Guernica

Après Dresde

Après Auschwitz

Après Hiroshima

Après My Lai

Après Falloujah

Silence

on massacre

des innocents

Les nuages de poussière

jamais n'étoufferont

Le soleil de Gaza

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	11
PRÉFACE D'ALAIN SANTACREU.....	15
INTRODUCTION.....	25
CHAPITRE I.....	33
QU'AVONS-NOUS FAIT ?	
CHAPITRE II.....	47
UNE HONTE ÉTERNELLE	
CHAPITRE III.....	57
GOTT MIT UNS	
CHAPITRE IV.....	71
PROMÉTHÉE DÉCHAINÉ	
CHAPITRE V.....	91
LE CAMP À CIEL OUVERT	
CHAPITRE VI.....	127
LE RÊVE MESSIANIQUE	
CHAPITRE VII.....	157
LA MACHINE MYTHOLOGIQUE : TECHNIQUE, PURETÉ ET MESSIANISME	
CHAPITRE VIII.....	175
LES PORTES DE L'ENFER	
CHAPITRE IX.....	199
ET ABEL TUA CAÏN	
CHAPITRE X.....	217
LA MACHINE DE GUERRE	
POSTFACE DE GABRIEL HAGAÏ.....	253
BIBLIOGRAPHIE.....	261
GLOSSAIRE.....	265

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer
en U. E. – Octobre 2024.



La qualité au meilleur prix

☎ +33 1 60 34 37 50 📞 +33 7 69 90 13 32

✉ print@sofiadis.fr